This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

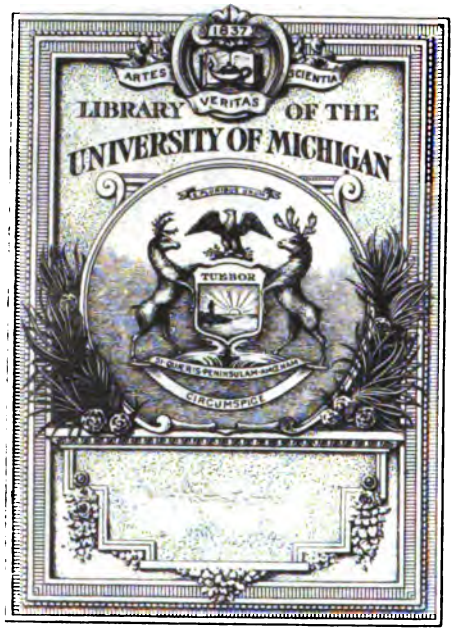
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

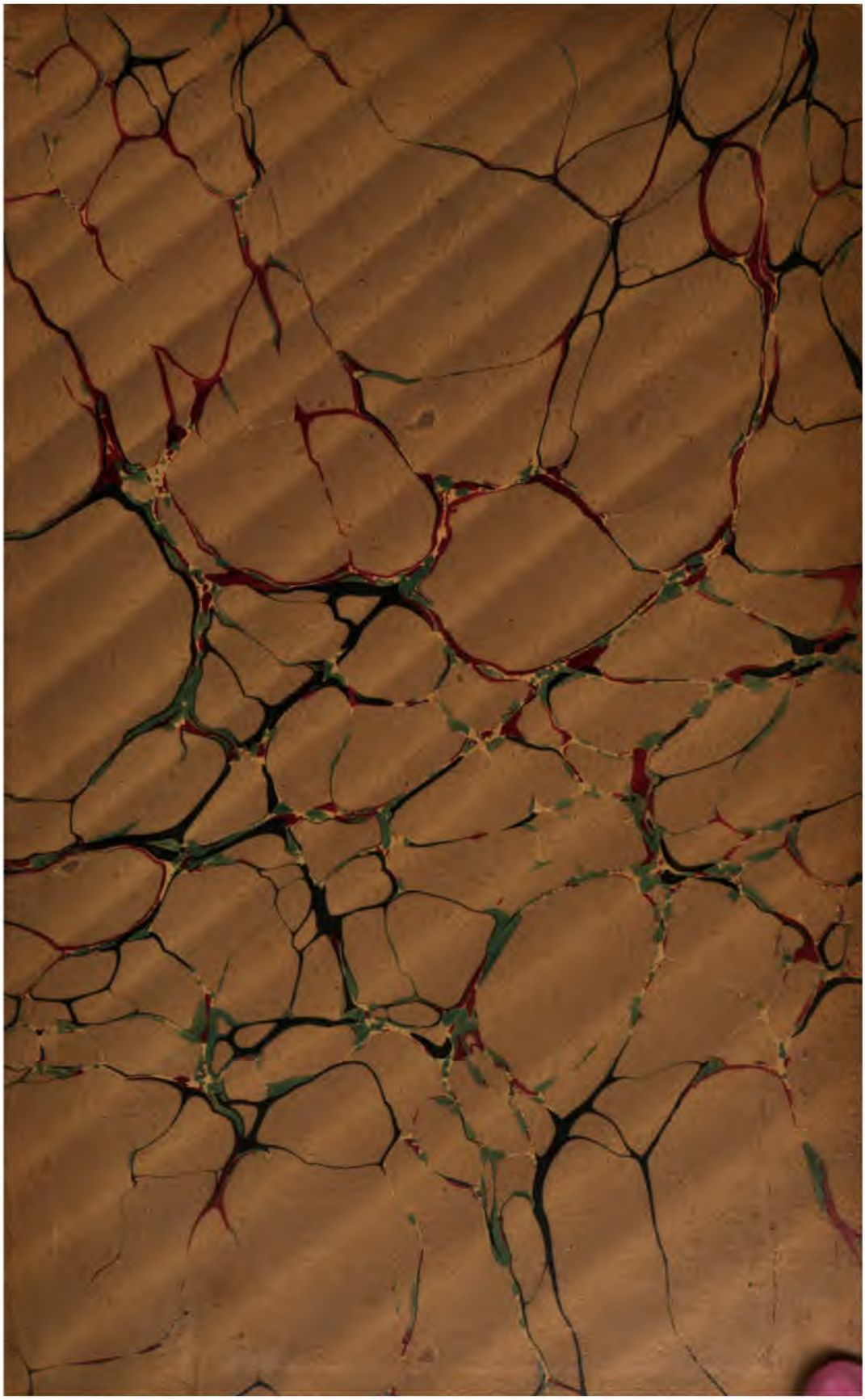
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 477798 DUPL


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



DC
62
.J86

LA GAULE

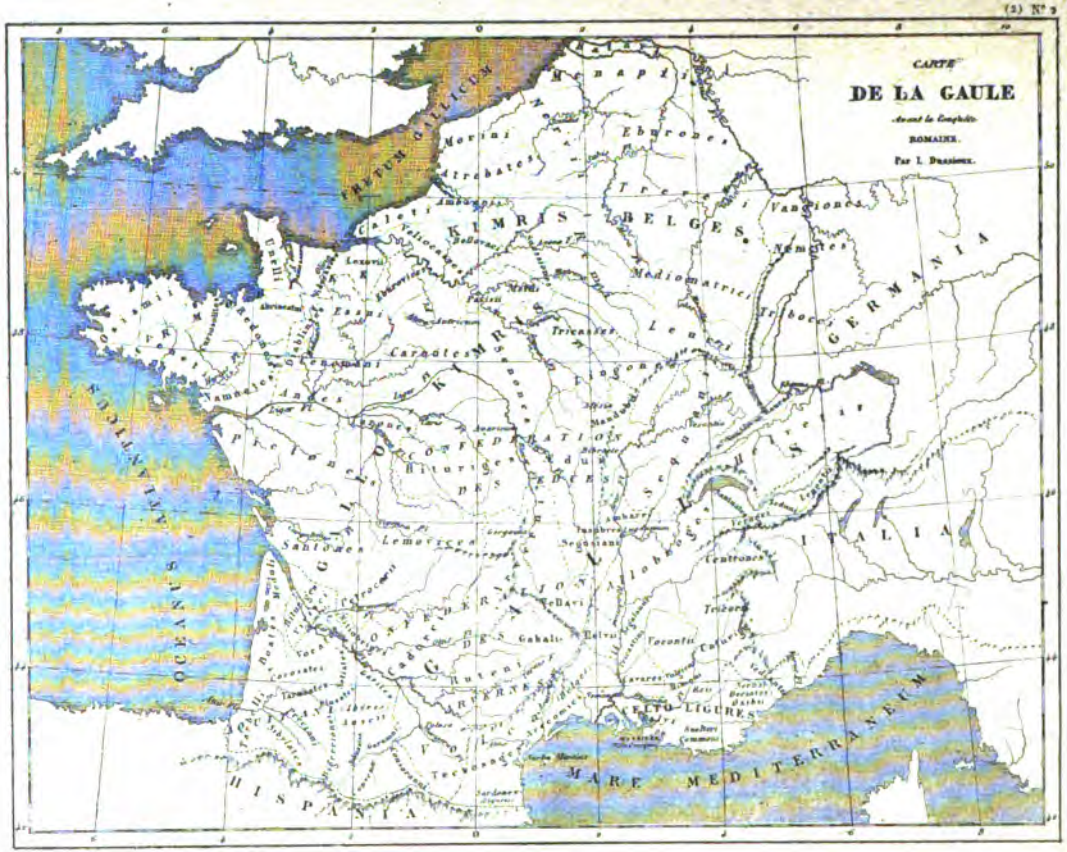
ET

LES GAULOIS

JUSQU'A LA CONQUÊTE ROMAINE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).


CARTE
DE LA GAULE
avant la Conquête
ROMAINE.
Par L. Drapeyron.
(2) N° 3
MARE MEDITERRANEUM
OCEANUS ATLANTICUS
HISPANIA
ITALIA
GERMANIA
BELGES
KIMRIS
Morini
Atrebates
Eburanes
Treveri
Vangiones
Nemetes
Mediomatrici
Leuci
Tribocci
Carnutes
Tricasses
Lingones
Aedui
Bituriges
Sequani
Helvetii
Lemovices
Sabloices
Cadurci
Gabali
Ruteni
Volcae
Tectosages
Tolosa
Cenomani
Namnetes
Andes
Pictones
Santones
Aquitania
Gallia Narbonensis
Allobroges
Cottiae
Ligures
Taurini
Salyes
Vocontii
Tricorii
Cavares
Iberes
Ilergetes
Lusitania
Gallaecia
Tarraconensis
Baetica
Lacetani
Cantabri
Vascones
Vettones
Celtiberi
Vaccaei
Carpetani
Oretani
Turdetani
Mastieni
Bastuli
Tartessii
Celtici
Lusones
Arevaci
Pelendones
Vettones
Lusitani
Vascones
Ilergetes
Cantabri

LA GAULE

ET

LES GAULOIS

JUSQU'A LA CONQUÊTE ROMAINE

PAR

LÉO JOUBERT

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 54 GRAVURES

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1890

Latin
Koehler
12-11-25
12518

LA GAULE

ET LES GAULOIS

JUSQU'A LA CONQUÊTE ROMAINE

CHAPITRE PREMIER.

La Gaule. — Les anciens peuples de la Gaule. — Ibères, Aquitains. — Celtes ou Gaulois. — Origine des Celtes. — Les deux branches de la race celtique : branche gaélique, branche kymrique. — Les Belges.

La Méditerranée et les Pyrénées au sud, l'océan Atlantique à l'ouest et au nord-ouest, le Rhin au nord et à l'est, les Alpes à l'est encore, faisaient les limites de l'ancienne Gaule transalpine. Ce territoire, où la nation française s'est formée, et dont elle occupe environ les trois quarts, est situé, en général, dans une région tempérée, avec des variétés sensibles, mais non excessives, de climat. L'imposante masse des Alpes, qui contient les plus hautes montagnes de l'Europe, prolongeant ses escarpements de rochers jusqu'à la

Méditerranée, lui fait un rempart au levant. La haute chaîne des Pyrénées le protège, de la Méditerranée à l'Atlantique. Touchant presque aux Pyrénées, et presque parallèlement aux Alpes, s'étend la chaîne des Cévennes, qui détache vers le centre le massif élevé des monts d'Auvergne. Après les Cévennes, viennent les monts de la Bourgogne, avec le contrefort du Jura, qui se rattache aux Alpes, puis les Vosges s'allongeant vers l'est et le Rhin. Diverses lignes de hautes collines en rapport avec les chaînes précédentes vont vers l'ouest jusqu'aux bords de l'Atlantique.

De ces montagnes, de ces plateaux, de ces hauteurs, coulent cinq grands fleuves et de nombreuses rivières. Le Rhône et le Rhin, nés dans la même région des Alpes, se dirigent l'un au sud, l'autre au nord, pour aller verser leurs eaux, à 250 lieues l'un de l'autre, le premier dans la Méditerranée, le second dans la mer du Nord. Des Pyrénées descend la Garonne, des Cévennes la Loire; du haut plateau adossé aux monts de la Bourgogne, coule la Seine. Ces trois fleuves se versent dans l'océan Atlantique par des embouchures semblables à de larges golfes. Les affluents des cinq fleuves sont nombreux, importants. Quelques autres fleuves moins considérables, l'Hérault, l'Adour, la Charente, la Somme, l'Escaut, la Meuse, achèvent de faciliter les communications entre les montagnes et

la mer, et de sillonner tout le pays de voies ouvertes à la navigation.

Cette conformation du territoire gaulois, avec sa variété modérée de climats, est éminemment favorable au bien-être, à la prospérité des habitants. Le plus illustre des géographes anciens, Strabon, l'avait remarqué, et il avait fait observer que cette disposition du sol ne semblait point un effet du hasard, mais une intention de la Providence.

Nous entrevoyons, fort en dehors des limites de l'histoire, les premiers habitants de la Gaule. Dans des grottes, situées sur les bords des rivières, on trouve des vestiges de leur existence et de leur industrie. C'était une race de petite taille, ignorant l'usage des métaux, se servant d'instruments et d'armes de silex. L'antiquaire, par d'attentives recherches dans les alluvions des fleuves, dans le limon séculaire des lacs, peut retrouver ses traces, et, à l'aide des observations qu'il a faites, se représenter la vie de ces peuplades primitives, qui s'abritaient dans des cavernes, ou se construisaient, comme un refuge, des demeures sur l'eau. L'histoire ne sait rien de ces races, qui avaient disparu bien des siècles avant qu'elle commençât.

Lorsque la conquête romaine mit fin à l'existence nationale indépendante de la Gaule, les habitants de

ce pays se divisaient en trois peuples distincts. C'est ce qu'affirme César, leur conquérant. « Toute la Gaule, dit-il, est divisée en trois parties, habitées, l'une par les Belges, une autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui s'appellent *Celtæ* (Celtes) dans leur langue, *Galli* (Gaulois) dans la nôtre. Ces trois peuples diffèrent par le langage, les coutumes et les lois... La région appartenant aux Gaulois commence au Rhône, a pour frontières la Garonne, l'Océan, le pays des Belges, et touche au Rhin par les Séquanes et les Helvétiens. Les Belges partent des limites du territoire gaulois, et s'étendent jusqu'à la partie inférieure du Rhin. L'Aquitaine s'étend de la Garonne aux Pyrénées et à cette partie de l'Océan qui baigne les côtes d'Espagne. »

Strabon reproduit la division de César, en y ajoutant un trait essentiel, la parenté des Belges avec les Gaulois. « Quelques-uns, dit-il, divisent les habitants de la Gaule en trois peuples, qu'ils appellent Aquitains, Belges et Celtes. Les premiers diffèrent entièrement des deux autres, non seulement par leur langage, mais encore par leur figure, car ils ressemblent plus aux Ibères qu'aux Gaulois; quant aux deux autres, ils ont l'aspect gaulois, mais ils diffèrent un peu par le langage; leur gouvernement et leur manière de vivre sont aussi un peu différents. »

Le mot d'Aquitains est une désignation provinciale ainsi que le nom de Vascon, Gascon, Basque, donné à la même population. Elle était, comme on le voit par les remarques de Strabon et par divers autres renseignements, un rameau de la race ibérienne. Les

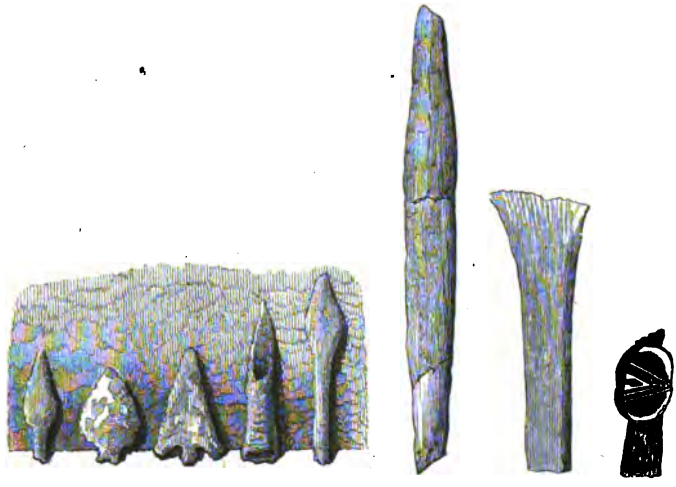


Fig. 2. — Armes et instruments de silex.

Ibères, après un rôle historique considérable, cessèrent d'exister comme nation indépendante, et laissèrent perdre leur langue; seules, quelques populations, situées dans l'angle du golfe de Gascogne, sur les deux versants des montagnes, du côté de l'Espagne et du côté de la France, les Basques, parlent encore aujourd'hui un langage qui est un héritage modifié, altéré, du langage des anciens Ibères.

Ceux-ci avaient, à une certaine époque, occupé toute la péninsule hispanique et une grande partie au moins de la Gaule méridionale. C'est une race que les ethnographes décrivent ainsi : « Une forme de tête plutôt arrondie qu'ovalaire, des traits émoussés à la façon des Kabyles, une taille médiocre, un front bombé, des yeux grands, ouverts, le nez droit, arrondi du bout, ainsi que le menton, le teint brun, la constitution sèche et nerveuse. » (TARDIEU, au mot *Ibères*, dans le *Complément de l'Encyclopédie moderne.*)

On a des raisons de croire que les Ibères n'avaient pas été les premiers habitants des pays où l'histoire nous les montre. Nous avons dit un mot des populations préhistoriques de la Gaule; celles de l'Espagne étaient sans doute analogues, et n'ont, comme elles, laissé que des traces obscures, que l'anthropologiste peut s'efforcer de discerner, mais qui échappent à l'historien. Les Ibères, qui leur succédèrent, appartiennent, il est vrai, à l'histoire par la suite de leur existence; mais, par leur origine, ils plongent dans les ténèbres de l'époque préhistorique. On ne saurait dire d'où ils venaient. Un grand historien allemand, Niebuhr, s'appuyant sur ce qu'il pense être la marche de leur occupation en Espagne, sur leur physique, qui est plutôt d'un peuple du midi que du nord, sur leur analogie avec les Berbères ou Kabyles du conti-

nent africain, incline à croire que les Ibères vinrent d'Afrique et trouvèrent la péninsule, qu'ils envahirent, déjà occupée en partie par les Celtes.

Une opinion de Niebuhr mérite sans doute une grande considération; celle-ci ne manque pas de vraisemblance. Faisons remarquer, cependant, que les peuples historiques de l'Europe sont venus d'Asie. C'est un fait constant : pour soutenir que les Ibères font exception, il faudrait une preuve; ce n'en est pas une qu'une analogie entre les Basques et les Berbères, la ressemblance, si elle existe, s'expliquant aussi bien par une migration d'Europe en Afrique que d'Afrique en Europe.

La langue basque se rattache, par sa structure, à la famille des langues touraniennes, que l'on peut placer d'une manière générale en Asie, au nord de l'Iaxartes, entre l'Altaï et l'Oural, au-dessus de l'antique région des langues aryennes. Les Basques eux-mêmes, dit-on, prétendent être venus du plateau central de l'Asie. La prétention peut être fondée, mais il semble impossible que la tradition d'un fait si prodigieusement reculé se soit conservée jusqu'à nos jours. Disons-le simplement, et c'est tout ce que nous osons avancer sur un fait si incertain : la linguistique est portée à rattacher les Basques, et par conséquent les Ibères, à cette famille des peuples touraniens qui a

fourni à l'Europe quelques autres nations, entre autres les Finnois et les Hongrois.

Une autre des trois races signalées par César sur le sol de la Gaule est celle que les Romains, dit-il, appelaient *Galli* (dont nous avons fait Gaulois) et qui, ajoute-t-il, s'appelaient eux-mêmes *Celtæ* (que les Romains prononçaient *Keltæ* et dont nous avons fait *Celtes*). Les Grecs appelaient généralement ce peuple *Keltæ* (Κέλται); ils le nommaient aussi *Galatæ* (Galates). Bien que ces trois mots, surtout sous leur forme française, nous paraissent assez différents, ils peuvent avoir le même radical et n'être au fond qu'un seul nom. Quoi qu'il en soit, il est certain que les *Galli* des Romains, les *Keltæ* et les *Galatæ* des Grecs étaient un même peuple.

Dès le commencement de l'histoire, on les trouve établis dans l'Europe occidentale. L'ancien historien grec Hérodote dit que les Celtes étaient le peuple placé à l'extrémité de l'Occident, au delà des colonnes d'Hercule; cette dernière assertion indique qu'ils occupaient le littoral occidental de la péninsule ibérique, fait connu d'ailleurs. Il ajoute que le grand fleuve qui coule de l'occident à l'orient, l'Ister (Danube), a ses sources dans le pays des Celtes. A cette époque (cinquième siècle avant J.-C.), le mot de Celtique, ou pays des Celtes, désignait, pour les Grecs, la plus grande

partie de l'Europe occidentale. Ils donnaient aussi quelquefois à ces contrées le nom plus vague de pays des Hyperboréens, et, ce qui est assez curieux, ils semblaient placer dans cette région indéterminée le siège d'une civilisation avancée. Leur dieu de la prophétie et de la poésie, Apollon, suivant quelques récits, y faisait sa demeure durant plusieurs mois de l'année. Le poète lyrique Pindare met cette fabuleuse contrée aux sources de l'Ister. Quelques modernes ont cru la trouver dans l'Irlande. Les Grecs faisaient encore bien d'autres contes sur les Hyperboréens; on ne les rapportera pas; ils ne contiennent rien d'instructif touchant les Gaulois.

Comme les témoignages historiques ne nous montrent pas de peuple plus ancien que les Gaulois dans le pays qui, de leur nom, s'est appelé *Gaule*, on pouvait croire qu'ils l'habitaient de tout temps, ou du moins que leur migration, si une migration les y avait amenés, était tellement antérieure aux temps historiques, qu'on essayerait vainement d'en savoir quelque chose. Mais l'étude comparée du sanscrit, antique langue de l'Inde, avec le grec et le latin de l'ancienne Europe et plusieurs langues encore parlées dans l'Europe moderne, telles que l'allemand et le slave, a montré dans toutes ces langues les plus remarquables ressemblances, pour le vocabulaire, les flexions des

mots, la syntaxe, et a fait établir toute une famille de langues, qu'on appela d'abord indo-germaniques, indo-européennes, et qu'on nomme aujourd'hui aryennes. Le celtique, représenté encore de nos jours par deux langues vivantes, divisées chacune en plusieurs dialectes : le gaélique, langage du peuple d'Irlande, des Gaëls de l'Écosse, et le kymrique, langage du pays de Galles, en Angleterre, et de quelques cantons de la Bretagne, en France, appartient sans conteste à la famille des langues aryennes. Tout aussi incontestablement, les Celtes appartiennent à la famille des peuples qui parlaient ces langues, et qui, avant leur dispersion, habitaient dans la région centrale de l'Asie, l'Aryane antique, le versant occidental de l'Hindou-Kousch et du Pamir, la vallée de l'Oxus. C'est là que la philologie comparée a montré l'origine des Celtes, ainsi que celle des Pélasges, ancêtres des Grecs et des Latins, et celle des ancêtres des Allemands et des Slaves.

La troisième race que César indique sur le territoire de la Gaule est celle des Belges (*Belgæ*). On trouve dans d'autres auteurs les mots *Bolgæ* et *Volki*, qui se rapprochent beaucoup de *Belgæ*, et qui désignent sans doute des peuples de la même branche nationale, de cette branche appelée d'une manière plus générale kymrique, mot emprunté aux langues

néo-celtiques, mais que les anciens employaient sous la forme à peine différente de *Cimbrica* (kimbrique ou cimbrique). Du temps de Jules César, plusieurs des tribus belges prétendaient appartenir à la race ger-

Fig. 3. — Soldats gaulois. (Bas-relief d'un autel trouvé à Paris.)

manique; le conquérant n'a point de raison de leur contester cette origine; mais déjà, chez les anciens, ceux qui avaient examiné cette question avec une attention plus scientifique affirmaient que les Belges étaient de la race celtique. Cela résulte clairement du

passage de Strabon cité plus haut. D'ailleurs, les preuves plus directes ne manquent pas. La ressemblance du langage des Galates de l'Asie Mineure avec celui des Belges Trévires de la Gaule fut remarquée par les Romains, et l'on ne conteste pas aux Galates la qualité de Celtes. Enfin, le kymrique moderne a certainement plus d'analogie avec le gaélique qu'avec les idiomes germaniques. La proche parenté des Gaëls ou Galls et des Kymris (Belges, Armoricains, etc.) a été bien établie par Amédée Thierry, dans son excellente *Histoire des Gaulois*. Les Kymris étaient donc de la même race que les Galls, et ces deux peuples, que l'on appellera frères ou cousins germains, comme on voudra, appartenaient à la famille des nations aryennes.

Ces conclusions, fondées sur la philologie comparée, et appuyées souvent du témoignage des anciens, ont été contestées par des anthropologistes récents. M. Élisée Reclus (*Nouvelle Géographie universelle*, t. II, p. 40) regarde comme définitivement établi « qu'il existe dans la Gaule proprement dite, sans compter les Ibères, deux types de races bien distincts. Le premier type est celui des habitants de la contrée comprise entre la Seine et la Garonne : ceux-ci, qu'on les nomme Galls, Celtes ou autrement, étaient petits, bruns et brachycéphales; les tribus qui peuplaient la

zone du nord-est, qu'on leur donne le nom de Belges ou de Kymris, étaient grands, blonds et dolichocéphales. Il y avait donc contraste absolu entre les deux races, sauf là où les croisements avaient amené des types intermédiaires. »

Les anciens qui avaient visité la Gaule n'avaient pas remarqué ce contraste. Strabon, au contraire, s'appuyant probablement ici sur le voyageur Posidonius, fait observer que si les Belges diffèrent un peu des Celtes par le langage, ils ont le même aspect. Les anciens nous représentent les Gaulois comme des hommes de taille élevée, au teint blanc, aux cheveux blonds ou roux. « Les Gaulois, dit Diodore de Sicile, sont grands de taille; ils ont la chair molle et la peau blanche; leurs cheveux sont naturellement blonds. » Ce portrait s'accorde, il est vrai, assez mal avec la figure de leurs descendants en France, en Irlande. Niebuhr (*Histoire romaine*, t. IV, p. 293), dit qu'un savant anonyme anglais lui fit remarquer la dissemblance. Il lui signala que tous les Celtes ont aujourd'hui les cheveux noirs. Niebuhr ne conteste pas cette affirmation, qui est pourtant trop absolue, même en la restreignant aux Gaëls; mais il croit, malgré tout, devoir s'en tenir au témoignage d'Ammien Marcellin, témoin excellent, dit-il, qui avait passé plusieurs années dans la Gaule. Ammien dit que « presque tous

les Gaulois sont de haute taille, blancs et roux. »

Il n'y avait donc pas, outre les Ibères (Aquitains, Ligures), deux races différentes dans la Gaule; il y avait deux branches de la race celtique ou gauloise : les Galls et les Kymris. Nous allons suivre leurs destinées jusqu'à la conquête romaine; nous toucherons à celles des Ibères, autant seulement qu'elles se trouvent mêlées à celles des Celtes.

CHAPITRE II.

Les Ibères dans la péninsule hispanique, dans la Gaule méridionale, en Italie. — Sicanes. — Ligures. — Les Galls dans la Gaule, dans l'Ibérie, dans l'île d'Erin, dans l'île d'Albion. — Invasion des Kymris : ils occupent le nord et l'ouest de la Gaule; le sud et l'est d'Albion. — Fondation de Massalia (Marseille).

Quelle que fût leur origine, qu'une induction tirée du caractère de la langue basque ne suffit pas à déterminer, les Ibères habitaient la péninsule hispanique dans une haute antiquité. Leur état social était celui que l'on remarque dans la période appelée *l'âge de pierre;* cependant, on suppose que, dès le temps de leur migration dans la Péninsule, ils connaissaient les armes de bronze. Ils ne se bornèrent pas à la grande contrée que les Galls leur disputaient déjà. Une de leurs tribus, celle des Sicanes, longeant le rivage de la Méditerranée, pénétra jusqu'en Italie, d'où elle passa dans l'île de Trinacrie (Sicile). Une autre nation ibérique, les Ligures, prenant le même chemin que

les Sicanes, mais ne poussant pas aussi loin, s'établit sur toute cette côte, depuis les Pyrénées jusqu'aux Apennins.

A cette époque (quinze ou seize siècles avant J.-C.), les Galls occupaient déjà, depuis longtemps, les pays entre les Alpes et l'Atlantique, ou du moins ils y promenaient leurs bandes errantes. Ce peuple nomade, quittant les régions situées au sud-est de la mer Caspienne, s'était, dans un espace de temps inconnu, transporté jusqu'aux bords de l'océan Atlantique. Il avait probablement suivi le rivage septentrional du Pont-Euxin et la vallée du Danube, d'où il s'était répandu au delà du Rhin. Il était à peu près au même degré de civilisation, ou plutôt de barbarie, que les Ibères. Si l'on en juge par les coutumes que les Romains trouvèrent dans l'île de Bretagne, beaucoup de tribus celtiques se teignaient alors le corps avec une substance bleuâtre ou verdâtre et se tatouaient. Ils faisaient naturellement usage de toutes les armes des peuples sauvages : haches et couteaux de pierre, flèches garnies de pointes de silex, massues, pieux durcis au feu ou à tête de silex. Dès ce temps, les armes de bronze ne leur étaient pas inconnues; ils avaient une lance à tête d'airain, assez semblable à la pique des héros d'Homère. Plus tard, quand l'emploi des métaux leur fut plus familier, ils y ajoutèrent un lourd sabre

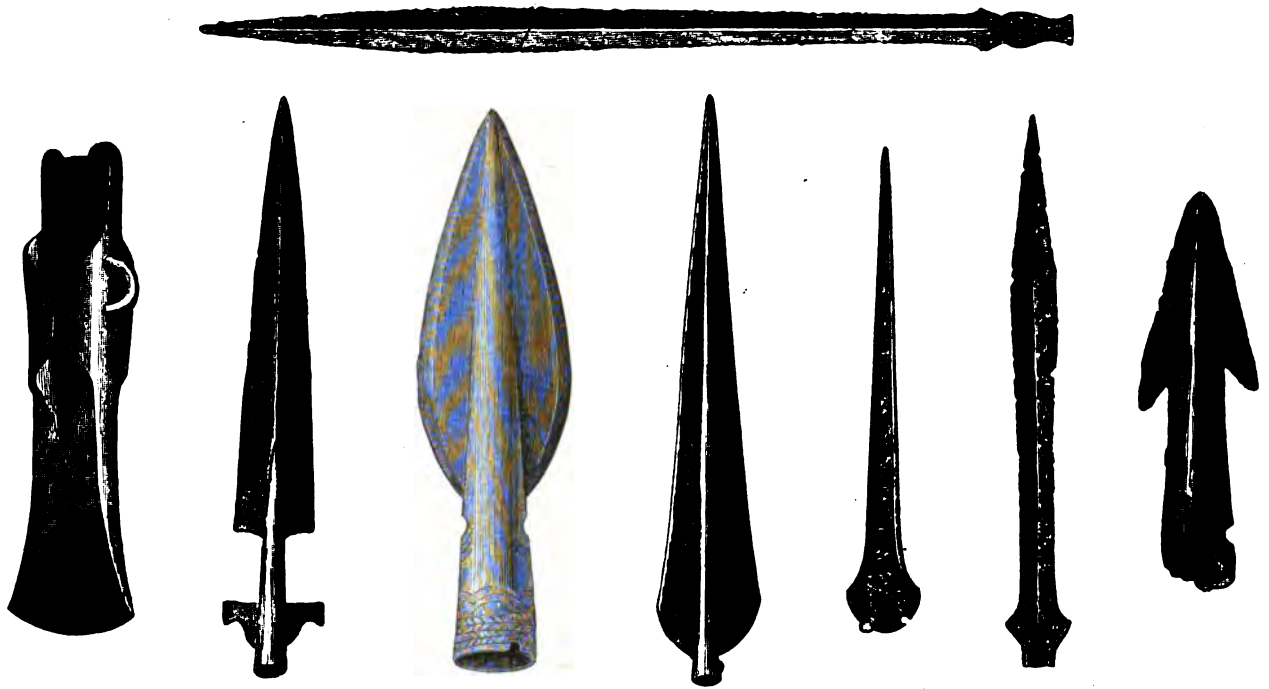


Fig. 4. — Sabres, flèches et lances gauloises, en bronze.

UNIV. OF CALIF.

de bronze ou de fer, qui, quoique fort mal trempé, fut dans leurs mains une arme redoutable.

Bien que les Galls eussent dépassé la condition des peuples chasseurs, bien qu'ils joignissent à l'élevage des bestiaux, qui était leur principale occupation, quelque culture de la terre, ils avaient besoin de beaucoup d'étendue pour leur vie encore plus qu'à demi nomade et gardaient de leurs longues migrations le goût des grands déplacements. Ils franchirent les Pyrénées à l'occident, se répandirent sur le littoral de l'océan Atlantique, bouleversèrent les établissements que les Ibères avaient de ce côté, et les refoulèrent eux-mêmes vers l'est de la Péninsule. Avec le temps, les deux peuples se mêlèrent en beaucoup d'endroits, où ils formèrent la nation mixte des Celtibériens; ailleurs, sur les bords du fleuve Anas (Guadiana), et au nord, sur le rivage de l'Océan, la race celtique se conserva plus pure. Le pays situé à l'angle nord-ouest de la Péninsule a gardé le nom de *Galice* ou pays des Galls.

Dans la Gaule, ils commençaient à se fixer; les grandes divisions territoriales se dessinaient. L'Armorique, mot qui signifie « au bord de la mer », désignait le littoral, de l'embouchure de la Garonne à celle de la Seine et même plus au nord. On avait les Arvernes, nom dans lequel les linguistes trouvent le

sens de « hautes terres »; les Allobroges, mot qui offre à peu près le même sens (hauts villages). Alpes ne peut signifier que montagnes, et les noms de certaines divisions des Alpes, Alpes Pennines, Alpes Graies, s'expliquent par les mots celtiques *penn* (sommet), et *craig* (rocher). On cite encore, parmi ces anciennes tribus galliques, les Helvètes, les Nantuates (gens des torrents), les Séquanes, les Éduens, les Bituriges, enfin les Celtes, dont le nom signifiant, « hommes des forêts », n'aurait d'abord appartenu qu'à une grande tribu gallique, habitant les forêts des Cévennes. Comme les Grecs se trouvèrent d'abord en rapport avec ces Celtes, ils auraient donné leur nom à tous les peuples galliques et même kymriques. Nous doutons de cette étymologie et de cette origine du mot « Celtes ».

Les Galls franchirent-ils dès cette époque les Alpes, comme ils avaient franchi les Pyrénées? Cela rentrerait dans leurs habitudes de nomades, et certains indices historiques donneraient lieu de le croire. La ressemblance du nom des Ombriens avec celui de la tribu celtique des Ambrons a fait croire, même à quelques anciens, que les Ombriens étaient d'origine gauloise. Ils seraient descendus dans la péninsule italique après les Ligures, et se seraient formé, à l'est de ceux-ci, un vaste établissement, toute une domination sur

les deux rives du grand fleuve, le Padus (Pô) ou Éridan, qui traverse le nord de l'Italie.

Les Ombriens eurent très anciennement une position prépondérante dans la haute Italie, d'où ils furent repoussés plus tard par les Étrusques vers l'Italie centrale, dans le canton montagneux qui s'étend entre la rive gauche du Tibre et la mer Supérieure ou Adriatique. Si l'on admet donc que les Ombriens étaient des Celtes, on aura une première Gaule cisalpine, antérieure de sept à huit siècles à la Gaule cisalpine qui lutta contre Rome; mais ce que l'on sait de la langue des Ombriens les rapproche plus des Latins que des Celtes, de sorte que l'origine gauloise de ce peuple est au moins douteuse; cette première Gaule cisalpine reste donc dans la région des hypothèses, malgré l'ingénieuse érudition de Fréret et d'Amédée Thierry. D'ailleurs, la présence très ancienne de quelques tribus celtiques, au sud et à l'est des Alpes, dans la haute vallée du Pô, n'a rien que de fort probable.

On peut se montrer plus affirmatif encore sur les migrations des Galls dans l'île d'Ierne ou Érin (Hibernie ou Irlande), et dans celle d'Albion; leur présence dans ces deux îles à une époque reculée n'est pas contestable. Les descendants des Galls forment le fond de la population de l'Irlande, et s'ils ont disparu

de l'Angleterre, où l'autre branche de la race celtique les remplaça, on les retrouve dans les montagnes de l'Écosse. D'après une tradition très accréditée en Irlande, ce pays, déjà peuplé d'ailleurs, fut occupé par des émigrants d'Espagne, ce qui ne peut s'entendre que d'habitants venus de la Galice espagnole. L'Irlande est sous le même degré de longitude que la Galice, et du cap Ortegal au cap Clear il n'y a que 150 lieues, distance qui n'était pas infranchissable même pour des marins aussi peu expérimentés que devaient l'être les Galls. Ajoutons que si les Phéniciens, comme on le croit, fréquentaient déjà ces parages, ils ont pu donner aux indigènes l'exemple de navigations lointaines.

Les récits des Irlandais sur les populations primitives de leur île sont mêlés de beaucoup de fables; on ne saurait les accepter comme de l'histoire; mais les Gaëls ou Celtes, qui constituent encore le fond de la nation irlandaise, n'étaient pas originaires de l'île. Ils n'ont pu y venir que de la Gaule ou de l'Ibérie, c'est-à-dire de la Galice. Pour l'Irlande, la tradition est décidément en faveur de ce dernier pays. Quant à l'île d'Albion, elle dut le gros de sa population gallique à la Gaule même, quoiqu'elle ait pu recevoir des émigrants de l'autre rivage du golfe de Gascogne; Tacite fait venir d'Espagne les Silures (sud-ouest de la Grande-Bretagne) et les rattache expressément aux Ibères. Les

Romains prétendaient que l'île d'Albion fut ainsi nommée à cause des blancs rochers que baigne la mer. *Albus* signifie *blanc* en latin, et *Alb* avait peut-être le même sens dans le celte, où il voulait dire aussi *élevé*. En tout cas, ce nom d'Albion, *Alb-inn* (île blanche ou île escarpée), a dû être donné à l'île par les Galls, qui, de leur rivage, apercevaient ses falaises blanches et escarpées.

Ces migrations remontant à dix ou onze siècles avant notre ère, et peut-être plus haut, ne nous sont point connues dans le détail; il serait téméraire d'en affirmer autre chose que le fait général.

L'événement le plus important de l'histoire des Galls, dans cette antique période de leur existence, fut l'invasion des Kymris.

Les Kymris, comme nous l'avons dit, étaient proches parents des Galls; on les rattache à la même race, et on les comprend sous le même nom de Celtes, bien que ce nom appartienne proprement aux Galls.

Dans la grande migration des Celtes, plus de vingt siècles sans doute avant J.-C., les Kymris, venant à la suite des Galls, ne s'avancèrent pas, il s'en faut de beaucoup, aussi loin dans l'Occident; ils s'arrêtèrent sur le rivage septentrional du Pont-Euxin. Là, entre le Caucase et l'embouchure du Danube, dans les vastes plaines de la Russie méridionale, ils menèrent leur

existence de nomades, en contact avec des hordes touraniennes et des peuplades germaniques et slaves, qui parcouraient les mêmes steppes. Les vagabondages, les tournoiements des peuples errant dans ces plaines infinies fatiguent les yeux de l'historien, qui cherche vainement un point fixe dans cette confusion mobile. Les anciens avaient pris le parti de désigner sous le nom de *Scythie* tous ces pays de l'Asie occidentale et de l'Europe orientale.

C'est dans cette région que se passe toute cette partie de l'existence des Kymris (*Kimmerii* ou *Kimbri*, dont nous avons fait Cimmériens ou Cimbres). Homère, qui connaissait fort mal le Pont-Euxin et par de vagues ouï-dire, mais qui avait entendu parler par des marins de Cymé, lesquels le tenaient de marins phéniciens, d'une mer boréale couverte de brouillards, plaçait les Cimmériens, au nord, au delà de l'Océan, dans une région ténébreuse, où erraient les ombres des morts. On serait tenté de trouver dans cette fable une obscure indication historique; on pourrait supposer que dès le dixième siècle avant J.-C. (époque probable de la composition des poèmes homériques), les Cimmériens étaient déjà arrivés sur les rivages de la Baltique et avaient poussé jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, jusqu'à la presqu'île du Jutland, qui s'appela de leur nom presqu'île ou Chersonèse Cimbrique.

Fig. 5. — Poste d'observation des Gaulois.

UNIV OF MICH

Lorsque les Grecs, dans le septième siècle avant J.-C., commencèrent enfin à bien connaître le Pont-Euxin, ils trouvèrent que les Cimmériens avaient des établissements considérables, probablement leurs principaux établissements, dans la presqu'île appelée aujourd'hui Crimée (Chersonèse Taurique des Grecs) et dans le pays qui s'étend de cette presqu'île jusqu'au Tyras (Dniester). Ils étaient guerriers; ils firent des incursions dans l'Asie Mineure. Une de leurs invasions, qui eut lieu vers le milieu du septième siècle, resta célèbre; un des plus anciens poètes grecs, Callinus, en parle dans ses vers; peut-être s'agissait-il d'une invasion antérieure, car Callinus paraît plus ancien que le septième siècle. A vrai dire, sauf le fait d'une invasion dévastatrice dans ces contrées déjà riches et florissantes, nous ne savons rien de positif sur cet événement. Hérodote en parle, mais en le rattachant à un fait bien plus important, l'émigration forcée des Cimmériens par suite de l'irruption des Scythes.

Voici ce que raconte le vieil historien :

Les Scythes nomades (pasteurs) habitants de l'Asie, pressés par la guerre que leur faisaient les Massagètes, ayant traversé le fleuve Araxe, se jetèrent sur la terre des Cimmériens. Ceux-ci, quand les Scythes envahirent leur pays, ne s'accordèrent pas entre eux pour résister ou se retirer; la majorité du peuple, découra-

gée, désirait évacuer le territoire, tandis que les rois des différentes tribus résolurent de combattre et de périr chez eux. Les rois, animés de ce fier désespoir, se partagèrent en deux partis égaux, et se livrèrent aux bords du Tyras un combat, où ils s'entre-tuèrent tous. On montrait encore leurs sépulcres du temps d'Hérodote.

Le reste de la population, après avoir enterré les morts, quitta le pays. Les Scythes l'occupèrent; non contents de s'en emparer, ils poursuivirent les fugitifs au delà du Bosphore Cimmérien (détroit de Kaffa, entre la mer d'Azof et le Pont-Euxin). Les Cimmériens, suivant l'étroite bande de terre entre le Pont-Euxin et le Caucase, arrivèrent dans la Colchide, puis dans l'Asie Mineure, et y fondèrent une colonie, sur la péninsule où fut depuis la ville grecque de Sinope. Les Scythes qui les poursuivaient se trompèrent de route et passèrent entre le Caucase et la mer Caspienne, ce qui les conduisit dans la Médie, qu'ils ravagèrent.

Nous ignorons si ces trois faits : retraite des Cimmériens à l'approche des Scythes, leur incursion dans l'Asie Mineure, l'invasion des Scythes dans la Médie, sont liés entre eux comme le rapporte Hérodote, mais l'émigration forcée des Cimmériens eut une conséquence que l'historien n'a pas remarquée. La masse

de la nation ne dut pas prendre le chemin du Caucase, bien que quelques tribus aient pu le faire; elle ne fut pas refoulée à l'est, mais à l'ouest, vers les sources du Dniester, d'où, par la vallée de la Vistule, elle arriva sur les bords de la mer Baltique. Certaines tribus cimmériennes purent remonter la vallée du Danube, mais le plus grand nombre se porta vers le nord, d'où elles dérivèrent vers l'ouest. Leur marche leur fit franchir successivement l'Oder, l'Elbe et le Rhin, et elles pénétrèrent dans la Gaule, non sans avoir laissé des colonies fort importantes sur toute cette côte, particulièrement à l'embouchure de l'Elbe.

En rattachant l'arrivée des Kymris en Gaule aux événements qui renversèrent leur domination sur les bords du Pont-Euxin, on a l'avantage de donner à leur migration au moins une date approximative, entre 635 et 600 avant J.-C. Il ne faut pas vouloir trop préciser dans un sujet plein d'incertitude. L'apparition des Kymris en Gaule paraît plus ancienne. Les deux rameaux de la race celtique durent plus tôt rentrer en contact; il dut se faire du Dniester à l'ouest, soit par la vallée de la Vistule, les rivages de la Baltique et de la mer du Nord, soit par la vallée du Danube et le Rhin moyen, des migrations successives. Nous admettons que ce mouvement devint bien plus intense au septième siècle, par suite du bouleversement que pro-

duisit chez les Kymris du Pont-Euxin l'irruption des hordes scythiques.

D'une manière générale, les Kymris s'établirent dans le nord de la Gaule, qui resta ouvert à l'émigration des tribus kymriques d'outre-Rhin ; et dans les régions de l'ouest, jusqu'à la Garonne, ils franchirent même le large estuaire formé par les eaux réunies de la Garonne et de la Dordogne ; une de leurs tribus, celle des Boïens, envoya des émigrants dans les landes du littoral, tandis qu'une tribu gallique, les Bituriges Vivisques, s'établissait sur la Garonne et fondait la ville de Burdigala (Bordeaux). La principale contrée occupée par les Kymris fut la grande presqu'île de l'Armorique, avec son extension au nord, au sud et jusque vers le centre de la Gaule. De l'Armorique, les Kymris envoyèrent dans l'île d'Albion des émigrants, qui commencèrent la prise de possession de cette île sur les Gaëls.

Les traditions du pays de Galles, où vivent encore les descendants des antiques Kymris, rapportent que des Brythes de l'Armorique, sous la conduite de leur chef Prydain, vinrent dans l'île qu'avaient d'abord occupée des Gaëls, qui la nommaient Fel-Ynis (l'île de miel). Les nouveaux émigrants, reçus pacifiquement dans l'île, l'appelèrent du nom de leur chef : Prydain ou Brydain (Bretagne).

Les Kymris, restés plus longtemps dans l'Orient, plus à portée de la civilisation de l'Asie Mineure, semblent avoir été plus avancés que les Galls dans leur état

Fig. 6. — Druides.

social. Leurs armes étaient meilleures; ils avaient une connaissance plus familière des métaux. Leur culture intellectuelle, si on peut employer ces mots en parlant de mœurs encore si barbares, était plus développée.

De même, en religion : la fameuse organisation sacerdotale des druides se forma chez eux et se répandit de là parmi les tribus galliques. Enfin, installés de gré ou de force dans une partie très considérable du territoire celtique, les Kymris eurent une grande influence sur les habitants plus anciens et formèrent avec eux la nation gauloise.

Vers le même temps, se produisit un fait qui apporta à la Gaule un élément de civilisation : ce fut la fondation de Massalia (Marseille) par les Phocéens.

La Gaule avait eu déjà quelques rapports avec l'Orient par les Phéniciens. Ce peuple commerçant avait, dès le dixième siècle avant J.-C., et peut-être plus tôt, étendu ses relations à tout le bassin de la Méditerranée, franchi le détroit qui fait communiquer cette mer avec l'Atlantique, et remonté vers le nord, jusqu'à l'île d'Irlande, et à l'île d'Albion, où les marchands de Sidon et de Tyr se procuraient l'étain qu'ils débitaient en Orient.

Les Phéniciens avaient fondé des comptoirs sur la côte de la Méditerranée, que les Galls et les Ibères se disputaient ou se partageaient. On suppose même qu'ils avaient pénétré à l'intérieur. On a cru trouver, dans le mythe de l'Héraklès (Hercule) grec, des indications sur les colonies phéniciennes. Dans une pièce d'Eschyle dont il ne reste que quelques vers, *Promé-*

thée délivré, Prométhée prédit à Héraklès qu'il ira combattre l'intrépide armée des Ligyes (Ligures) et que, lorsqu'il aura épuisé ses traits contre eux, Zeus fera pleuvoir des pierres à côté de lui, avec lesquelles il remportera la victoire sur les Ligyes. La crédulité inventive des anciens aimait à reconnaître le champ du combat et du miracle sur ce territoire pierreux appelé aujourd'hui *la Crau*, dans le département des Bouches-du-Rhône.

D'après le géographe Étienne de Byzance, la ville de Nemausos (Nîmes) reçut son nom de Nemausos, fils d'Héraklès. L'historien Diodore de Sicile, contemporain de Jules César, dit qu'Héraklès, après avoir érigé les colonnes qui portent son nom sur les bords de l'Océan, et donné le royaume des Ibères au plus vertueux, pénétra dans la Celtique avec son armée, parcourut toute cette contrée, abolit des coutumes sauvages, entre autres celle de tuer les étrangers. Il fonda une ville qu'il appela Alésia, à cause des longues courses de ses troupes (le mot grec Ἄλη signifiant course vagabonde). Il y a, chez les Grecs, d'autres contes encore sur Héraklès et les Celtes. Nous ne voyons rien d'impossible à ce que la légende du héros grec se soit formée en partie sur celle du Melkart tyrien, et que celle-ci soit une sorte de symbole des voyages des Phéniciens, mais tout cela est bien fabuleux. Il n'y a pas

plus de raisons de prétendre que Nîmes et Alésia ont été fondées par des Phéniciens, que d'affirmer que ces villes ont été fondées par des Grecs; c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de raison de croire à la fondation de ces villes par l'un ou par l'autre de ces peuples.

Il est plus avéré que des Rhodiens fondèrent des comptoirs appelés de leur nom Rhoda ou Rhodanousia, près des bouches du fleuve qui, de leur nom aussi, s'appela Rhodanus (Rhône). Ces colonies n'eurent ni beaucoup d'importance ni beaucoup de durée. Il n'en fut pas de même de Massalia.

Des marins de Phocée, ville grecque de l'Asie Mineure, vinrent jusque dans le golfe de Ligurie et y fondèrent, vers 600 av. J.-C., un comptoir, qui fut bientôt une ville florissante. Les Galls, dont quelques tribus occupaient des parties de cette région, même après les conquêtes des Ligures, firent bon accueil aux étrangers qui pouvaient leur être utiles contre les envahisseurs ibériens, et qui, leur fournissant des moyens de relations commerciales, les mettaient en rapport avec la civilisation des rivages de l'Archipel. Les Phocéens, de leur côté, cultivèrent l'amitié des Galls, dont ils avaient besoin contre les Ligures. Il reste un curieux témoignage de cette bonne volonté réciproque : c'est le récit de l'origine de la ville, tel qu'on le lit dans Aristote et l'historien Justin, avec

quelques différences pour les noms, mais identique quant au fond.

Un marchand de Phocée, nommé Euxène, allant à la découverte dans la partie occidentale de la Méditerranée, arriva sur la côte de la Gaule, à l'est et à peu de distance du Rhône. Nannus, roi des Ségobriges qui occupaient ce pays, accueillit avec bienveillance

Fig. 7. — Médailles de la ville de Marseille.

Euxène et ses compagnons, et les emmena dans sa demeure, où un grand festin était préparé pour les fiançailles de sa fille Gyptis. Suivant la coutume ibérienne, adoptée par les Ségobriges, la jeune fille ne paraissait qu'à la fin du festin, portant à la main un vase rempli d'une boisson. Le prétendant à qui elle offrait à boire devenait son mari. Gyptis vint, et, au grand étonnement de l'assistance, elle présenta la coupe à Euxène. Nannus respecta le choix de la jeune fille et donna à son gendre un territoire, sur lequel

il construisit la ville que les Grecs appelèrent Μασσαλία (Massalia), les Latins *Massilia* et que nous nommons Marseille. Gyptis prit le nom d'Aristoxène, *la meilleure hôtesse;* elle eut un fils nommé Protis, d'où provint une des principales familles de Massalia. D'autres Grecs, appelés de Phocée, vinrent peupler la ville nouvelle. Les malheurs mêmes de sa métropole, dont les Perses s'emparèrent soixante-dix ans plus tard, lui amenèrent de nombreux concitoyens, qui se réfugièrent dans ses murs pour échapper à la domination des barbares. Sa situation sur un promontoire, les murailles dont on l'entoura, rendaient la ville imprenable pour les tribus voisines. Son port, vaste et bien abrité, enferma une flotte nombreuse. Elle put donc se livrer au commerce avec sécurité, et le commerce l'enrichit. Elle exerça sur les Gaulois du voisinage une influence heureuse qui, de proche en proche, s'étendit sur une grande partie du pays et le poussa dans les voies de la civilisation.

Cependant, le progrès à cet égard ne fut pas bien sensible. C'est par les armes, non par les arts et par les lettres, que les Gaulois allaient se signaler.

CHAPITRE III.

Émigration de Bellovèse et de Sigovèse. — Bellovèse dans l'Italie septentrionale. — Les Insubres, les Cénomans, les Boïens, les Sénones. — Siège de Clusium par les Gaulois. — Leur marche sur Rome. — Bataille de l'Allia. — Prise de Rome. — Siège du Capitole. — Retraite des Gaulois.

A une date incertaine, mais rapprochée de l'événement, le bruit se répandit en Grèce qu'une armée venue du pays des Hyperboréens avait pris la ville hellénique de Rome, située sur les bords de la grande mer. C'est ainsi que, vers 389 avant J.-C., Rome et les Gaulois furent signalés d'une manière vague au monde grec, qui était alors tout le monde civilisé, et qui seul avait une histoire.

Il se passa encore bien des années avant que les Romains en eussent une où ils pussent narrer avec un détail exact leurs victoires et défaites. Lorsque le plus grand auteur de l'histoire romaine, Tite Live, voulut raconter cet événement, vieux de près de quatre siè-

cles, il trouva accréditée une de ces légendes comme il s'en mêle si facilement au souvenir et au récit des faits anciens. On contait qu'un citoyen nommé Aruns, de la ville de Clusium, dont l'épouse avait été séduite par Lucumon, jeune chef puissant, contre lequel il ne pouvait invoquer le secours des lois, passa en Gaule, portant avec lui du vin, qui était encore inconnu dans ce pays. Il décida, par l'attrait des produits et surtout du vin de l'Italie, les Gaulois à franchir les Alpes et à venir assiéger Clusium. Tite Live ne veut pas nier qu'Aruns, ou quelque autre habitant de Clusium, ait mené les Gaulois devant cette ville; mais, dit-il, ces assiégeants étaient loin d'être les premiers Gaulois qui eussent passé les Alpes; des Gaulois, au contraire, étaient descendus en Italie deux siècles avant le siège de Clusium et la prise de Rome (par conséquent vers l'an 590 avant J.-C.).

Voici, suivant cet historien, quelle fut la cause de cette invasion. Sous le règne de Tarquin l'Ancien, les Celtes, qui forment la troisième partie de la Gaule (c'est la division de César, qui reparaît chez Tite Live), étaient placés sous le commandement d'une de leurs tribus, celle des Bituriges (peuple du Berry, de Bourges), qui avait pour roi Ambigat. La Gaule était alors prospère, abondante en produits et en hommes, et fatiguée par la multitude de ses habitants. Ambigat,

vieux et craignant des troubles, engagea les deux fils de sa sœur, Bellovèse et Sigovèse, valeureux jeunes gens, à prendre avec eux autant d'hommes qu'ils le voudraient, et à aller conquérir des terres à l'étranger. Le sort indiqua à chacun d'eux le chemin qu'ils devaient prendre : à Sigovèse, il donna la route vers le levant, par la forêt Hercynienne (la Forêt-Noire) ; Bellovèse eut la route de l'Italie, à travers les Alpes.

Bellovèse recruta son armée chez les Bituriges, les Arvernes, les Sénones, les Éduens, les Ambarres, les Carnutes, les Aulerques. Arrivés au pied des Alpes, les Gaulois se trouvaient arrêtés par ces hautes montagnes, qui semblaient infranchissables, lorsqu'ils apprirent que, non loin de là, sur le rivage de la mer, des étrangers, venus de Phocée sur leurs vaisseaux, en quête d'un nouveau pays, étaient assiégés par la peuplade des Salyes. Ils allèrent au secours de ces étrangers, les fondateurs de Massalia, et sauvèrent la ville naissante. Sur les indications des habitants du pays, ils franchirent les Alpes au passage des Tauriniens (*Saltus Taurinus*, Alpes Cottiennes). Ils remportèrent une victoire sur les Étrusques, non loin du Ticinus (Tessin), et comme ils apprirent que le lieu de la bataille s'appelait champ des Insubres, du même nom que le bourg des Insubres chez les Éduens, ils y virent un présage favorable, et fondèrent là

une ville qu'ils nommèrent *Mediolanum* (Milan).

Une autre troupe, composée de Cénomans, avec Elitovius pour chef, suivant les traces de Bellovèse, occupa la région où s'élevèrent Brixia (Brescia) et Vérone; des Boïens et des Lingons passèrent ensuite par les Alpes Pennines (Grand Saint-Bernard), et comme tout le pays entre le Pô et les Alpes était occupé, ils traversèrent ce fleuve, et conquirent, sur les Étrusques et les Ombriens, le pays de la rive droite du fleuve jusqu'aux Apennins. Ils firent leur capitale de l'antique ville étrusque de Felsina, qui s'appela de leur nom *Bononia* (Bologne). Puis les Sénones, les derniers venus de l'invasion gauloise, occupèrent le littoral de l'Adriatique entre les deux petits fleuves, l'Utens et l'Æsis (à peu près entre Ravenne et Ancône), et fondèrent la ville de Séna (*Sena gallica*, Sinigaglia), qui fut leur capitale.

L'invasion gauloise porta le coup le plus sensible à la puissance des Étrusques, qui étaient alors le plus grand peuple de l'Italie; elle leur fit perdre leur empire dans la haute Italie, et les refoula dans l'Étrurie propre. Tandis que les Gaulois les pressaient au nord, les Romains profitaient de leurs embarras pour les attaquer au sud. Longue fut la lutte, mais se terminant toujours au détriment des Étrusques. Melpum, leur boulevard contre les Gaulois; Véies, leur boule-

vard contre les Romains, tombèrent en même temps (396 avant J.-C.).

Après la prise de Melpum, les bandes gauloises se

Fig. 8. — Soldat étrusque. (Relief d'un vase ancien.)

répandirent sur le territoire resté aux Étrusques. Les Sénones franchirent les Apennins et arrivèrent devant Clusium, qu'ils assiégèrent. Les Étrusques demandèrent alors le secours des Romains. Le sénat ne leur envoya pas une armée; il crut qu'il suffirait de quel-

que ambassadeurs pour inviter les barbares à se désister de leur entreprise. Trois jeunes patriciens de la *gens Fabia*, trois frères, dit-on, portèrent aux Gaulois les injonctions du sénat. Comme ceux-ci n'en tenaient pas compte, les trois Fabius embarrassèrent dans les rangs des défenseurs de Clusium; un des leurs renversa un chef gaulois à bas de son cheval et le tua.

Les Gaulois ressentirent avec indignation cette violation du droit des gens. Leur général ou *brenn*, dont les Latins ont fait le nom propre de Brennus, envoya réclamer satisfaction au sénat; il voulait que les coupables lui fussent livrés. Cette assemblée y aurait peut-être consenti; le peuple s'y refusa, et les nomma même tribuns consulaires pour l'année suivante. Le Brenn, dont l'armée s'était renforcée dans l'intervalle de nombreuses troupes de Boïens, marcha sur Rome.

L'armée gauloise avait franchi le Tibre; elle était à 12 milles (environ 18 kilomètres) de Rome, lorsqu'elle se trouva en face de l'armée romaine, le 15 des calendes d'août (18 juillet) 390 avant J.-C.

Déjà les Romains étaient le peuple le plus militaire de l'Italie. Bien exercés, bien disciplinés, pourvus de bonnes armes de fer, ils ne doutaient pas de culbuter et d'exterminer ces barbares, qui poussaient contre

Rome leurs masses désordonnées. « Grands de corps, les cheveux ramenés en touffes au sommet de la tête, les moustaches longues et épaisses, à la différence des Grecs et des Romains qui portaient les cheveux courts et se rasaient la lèvre supérieure; affublés de vêtements bariolés et chamarrés de broderies; les rejetant souvent loin d'eux pour combattre; avec leur large collier d'or, sans casque, sans armes de jet, se couvrant de leur vaste bouclier, les Gaulois se précipitaient en brandissant leur longue épée mal trempée, leur poignard ou leur lance, tout brillants d'ornements dorés. » (Mommsen, *Histoire romaine.*)

Les Gaulois et les Romains se rencontrèrent près d'une petite rivière, l'Allia, qui, non loin de là, se jette dans le Tibre. Les Romains formèrent leur ligne de bataille depuis des collines à droite jusqu'au Tibre à gauche, sans avoir le temps de se couvrir d'un fossé. Pour éviter d'être débordés par un ennemi plus nombreux, ils étendirent beaucoup leur ligne, qui fut mince et faible, surtout au centre. Les Gaulois, leur lourd sabre au poing, bondirent d'un élan furieux contre la ligne ennemie; ils trouvèrent quelque résistance à la droite, protégée par sa position, mais le centre n'attendit pas même le choc et s'enfuit, entraînant la gauche dans sa déroute. Les Gaulois poussèrent les fuyards dans le Tibre, où beaucoup se noyè-

rent; ceux qui gagnèrent la rive opposée se sauvèrent à Véies, regardant Rome comme perdue. L'aile droite se retira précipitamment sur Rome. Les vainqueurs n'avaient qu'à la suivre, et ils entraient dans la ville le soir même de la bataille de l'Allia.

Au lieu de hâter leur marche, ils s'arrêtèrent et se dispersèrent pour piller; ils usèrent largement des vivres et du vin qu'ils trouvèrent dans le campement abandonné des Romains et dans les environs. Ils perdirent encore toute la journée du lendemain et n'arrivèrent devant Rome que le troisième jour après la victoire. Les Romains avaient mis ce temps à profit; ils avaient placé une excellente garnison dans leur forteresse du Capitole, puis, ne laissant dans la ville que des vieillards, la plupart de noble famille, qui ne voulaient pas survivre à la ruine de la cité, ils l'évacuèrent et se retirèrent à Véies.

Les Gaulois virent les portes de Rome ouvertes; ils entrèrent et ne trouvèrent que les vieillards assis sous les portiques de leurs maisons, sur leurs chaises ornées d'ivoire, appuyés sur leurs bâtons à tête d'ivoire. Leur aspect majestueux les frappa d'abord d'étonnement et de respect. Mais un soldat gaulois s'approcha d'un de ces vieillards, Papirius, et passa la main sur sa longue barbe blanche. Le Romain, irrité de ce geste familier, le frappa à la tête de son bâton; le

Gaulois furieux le tua; puis, sa colère passant aux autres Gaulois, ils firent main basse sur les Romains restés dans la ville et mirent partout le feu. Le Capitole résista. Les Gaulois l'assiégèrent inutilement pendant sept mois. Plusieurs fois, ils essayèrent l'escalade sans succès. Une de ces tentatives offrit des circonstances remarquables, racontées par Tite Live d'une manière dramatique.

Un habile général romain, le conquérant de Véies, Marcus Furius Camillus, devenu odieux au peuple, vivait exilé dans la ville d'Ardée. Il groupa un certain nombre d'hommes autour de lui, et maltraita quelques troupes de Gaulois, qui s'étaient répandues hors de la banlieue de Rome, en quête de vivres. Ces petits avantages encouragèrent les débris de l'armée romaine à reprendre la lutte. Elle réclamait naturellement Camillus pour chef; mais celui-ci, avant d'accepter la dictature, que le peuple et l'armée, réfugiés à Véies, lui décernaient par acclamation, demandait la sanction des Romains restés dans la citadelle. Il paraissait impossible d'aller chercher cette approbation dans le Capitole, à travers les lignes ennemies. Cependant, un jeune homme, Pontius Cominius, le tenta. Il arriva, à la tombée de la nuit, en face de Rome, sur la rive droite du Tibre, traversa le fleuve à la nage, franchit le cordon fort négligemment

établi de soldats gaulois, et gravit le rocher du Capitole. Il obtint aussitôt la confirmation de la dignité donnée à Camillus, et revint la lui rapporter par le même chemin. Quelques traces restèrent de son passage, et firent concevoir aux Gaulois l'espoir de réussir, eux aussi, à atteindre le sommet du rocher, à la faveur de la nuit. Ils arrivèrent au pied du rempart, sans que rien eût trahi leur présence, et se mirent à le gravir. Quelques chiens rôdaient autour; ils firent taire leur vigilance en leur jetant du pain; mais les oies, qui se trouvaient à côté, dans la cour du temple de Junon, poussèrent des cris qui éveillèrent la garnison. Un Romain très fort et très brave, Marcus Manlius, accourt le premier; il renverse et précipite un Gaulois qui avait déjà atteint le haut des remparts; les autres Romains arrivent; les assiégeants, surpris dans leur escalade, et vigoureusement poussés, roulent sur les pentes du rocher.

Cet intéressant récit n'est pas de l'histoire avérée, mais il est certain que les Gaulois se fatiguèrent de ce long siège et l'abandonnèrent, au moment où la famine allait leur livrer le Capitole. Informés que les Vénètes, peuple illyrien du nord-est de l'Italie, profitaient de leur absence pour envahir leur territoire, ils avaient hâte de rentrer chez eux. Ils écoutèrent donc la proposition que leur firent les Romains de

Fig. 9. — Alors le Brenn, détachant son épée et son ceinturon, les jeta dans le plateau.

UNIV OF MICH

racheter la ville par une grosse rançon. Moyennant mille livres pesant d'or, des vivres et des moyens de transport, les Gaulois consentirent à évacuer les ruines de Rome et le territoire romain (février 389 avant J.-C.).

Ce fait a été diversement embelli par la légende. On raconte que, lorsqu'on voulut peser l'or, les Gaulois se servirent de poids faux, ou firent frauduleusement pencher la balance. Les Romains se récrièrent contre cette tromperie. Alors, le Brenn, détachant son épée ainsi que son ceinturon, les jeta dans le plateau, qui servait à contre-peser l'or. Comme on lui demandait ce que signifiait cet acte : « Il signifie, répondit-il, Malheur aux vaincus (*væ victis*) ! » L'expression est restée proverbiale. On raconte aussi que le dictateur Camillus, arrivant sur ces entrefaites, déclara le traité nul, comme conclu sans son autorité, poursuivit les Gaulois qui avaient déjà quitté la ville, assaillit avec succès leurs corps en retraite, et leur reprit une grande partie du butin.

Ce sont des fables. La position des Gaulois, à la fin de cette campagne fameuse, resta bien celle de vainqueurs, mais ils ne songeaient pas à s'établir à Rome d'une manière permanente. La ville se rebâtit promptement. Elle garda toujours un terrible souvenir de l'Allia, et le 15 des calendes d'août,

le jour de la bataille, resta le jour à jamais néfaste.

Quoique la paix entre les deux peuples ne fût pas troublée dans les premières années qui suivirent la retraite des Gaulois, il n'y eut entre eux que des trêves; la lutte recommença et se continua jusqu'à la soumission de la Gaule cisalpine. Les Gaulois en 389, même en ne parlant que de ceux de l'Italie, étaient plus nombreux, plus puissants même et d'une bravoure plus fougueuse que les Romains, mais ils n'avaient pas comme ceux-ci le génie politique. La plupart du temps, leurs entreprises les plus heureuses étaient faites sans dessein fortement conçu, sans suite, et n'avaient point, par conséquent, de résultats durables.

CHAPITRE IV.

Établissements des Celtes dans la vallée du Danube. — Boïens. — Invasion des Belges dans la Gaule et dans l'île de Bretagne. — Les Volkes-Tectosages à Tolosa. — Invasion des Gaulois dans la presqu'île de l'Hémus. — Défaite de Ptolémée Kéraunos. — Pillage du temple de Delphes. — Des troupes de Gaulois passent en Asie. — Fondation de l'État de Galatie. — Mercenaires gaulois.

L'empire des Gaulois dans la haute Italie se rattachait, dans l'esprit des Romains, à la légendaire migration de Bellovèse. La migration de Sigovèse amena des établissements du même genre dans la vallée de l'Ister ou Danube; le plus important fut celui des Boïens sur la rive gauche du fleuve, dans le pays qui, de leur nom, s'appelle encore Bohême, et, au sud de ce pays, sur la rive droite du fleuve jusqu'aux Alpes. Quelques bandes atteignirent la côte orientale de la mer Adriatique et les massifs montagneux qui sont, de ce côté, les contreforts du Danube. Ce furent des postes avancés qui préparaient l'invasion de la presqu'île de l'Hémus (Balkans).

La race celtique était alors très puissante; elle aurait été la race la plus puissante de l'Europe si elle avait su arriver à une solide organisation politique. Au centre même de sa domination, dans la Gaule, il ne se produisait aucun mouvement sérieux vers l'unité de direction et de gouvernement. Aucune des nombreuses tribus qui l'occupaient ne prenait l'hégémonie pour marcher elle-même et pour mener les autres à un empire national, à une civilisation nationale.

Les populations kymriques, que nous avons vues envahir le nord et l'ouest de la Gaule, vers la fin du septième siècle, avaient été suivies d'autres tribus de leur race, que, d'après les Latins, nous appelons Belges, et que les Galls appelaient Belgs, Bolgs, Volks. Ces derniers venus, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer des Kymris précédemment arrivés, s'étendirent peu à peu jusqu'à la Seine. Ils jetèrent quelques bandes dans l'île d'Albion, et formèrent, avec les Kymris de l'invasion antérieure, le peuple appelé *Britanni* par les Latins et que nous nommons Bretons. Ils expulsèrent les Gaëls d'une grande partie des possessions qui leur restaient, les repoussant de plus en plus vers les montagnes du nord. Ils passèrent même dans l'île d'Érin, puisque les légendes irlandaises parlent d'une lutte des indigènes contre

les Fir-Bolgs, mais ils ne purent s'y maintenir. Les Gaëls d'Erin restèrent maîtres de leur île; les Gaëls de Bretagne, refoulés au nord, furent désignés sous le nom d'*Albans* (hommes des hautes terres) ou de *Kellydons* (Calédoniens), qui paraît une variété du mot *Keltes*.

Deux des tribus belges poussèrent jusque dans le midi de la Gaule. Les Volkes-Arécomices conquirent, sur les Liguriens, le territoire entre les Cévennes et la Méditerranée, les Volkes-Tectosages s'établirent entre les Cévennes et la Garonne, dans un pays occupé avant eux par des Ibères et des Galls; leur capitale fut Tolosa (Toulouse).

Les Gaulois commençaient à se mettre comme mercenaires au service des états méditerranéens : dynastes siciliens, successeurs d'Alexandre, Carthage; par suite, ils étaient mieux informés du monde oriental. Cette connaissance donna aux Tectosages de Toulouse l'idée d'une invasion dans ces pays lointains, dont on vantait les richesses. Entraînant avec eux d'autres tribus gauloises, ils arrivèrent jusqu'au Rhin qu'ils passèrent, entrèrent dans la forêt Hercynienne, et s'avancèrent hardiment par cette route de l'Ister que jalonnaient les établissements de leurs ancêtres.

Ils pénétrèrent dans la presqu'île de l'Hémus par

l'extrémité nord-ouest, c'est-à-dire par la région entre l'Ister et l'Adriatique (281 av. J.-C.).

L'armée se divisa; une partie, sous les ordres de Kéréthrius, envahit la Thrace, une autre s'avança à droite sur l'Épire; la division du centre, que conduisait le Brenn en personne, marcha sur la Macédoine, vers laquelle convergeaient aussi les deux autres troupes. Mais le Brenn trouva dans les montagnes une résistance, qui l'arrêta. La division de droite, commandée par Bolg, arriva la première dans la Macédoine, où régnait Ptolémée, dit Kéraunos ou la Foudre. Le prince en possession de ce formidable surnom marcha contre les envahisseurs avec la fameuse phalange macédonienne. Celle-ci ne résista pas mieux à l'impétuosité gauloise que ne l'avaient fait les légions romaines; elle fut enfoncée et Ptolémée tué. Les Gaulois pillèrent pendant plusieurs mois, sans que les Macédoniens osassent leur tenir tête. A la fin, les habitants, poussés à bout par leurs dévastations, se levèrent contre eux, et leur infligèrent des pertes assez sensibles pour les décider à repasser les montagnes. Le Brenn les repassa également, et il ne resta dans les pays envahis que la troupe de Kéréthrius, en Thrace.

L'invasion recommença l'année suivante (280 avant J.-C.). Le Brenn avait mis le temps à profit pour re-

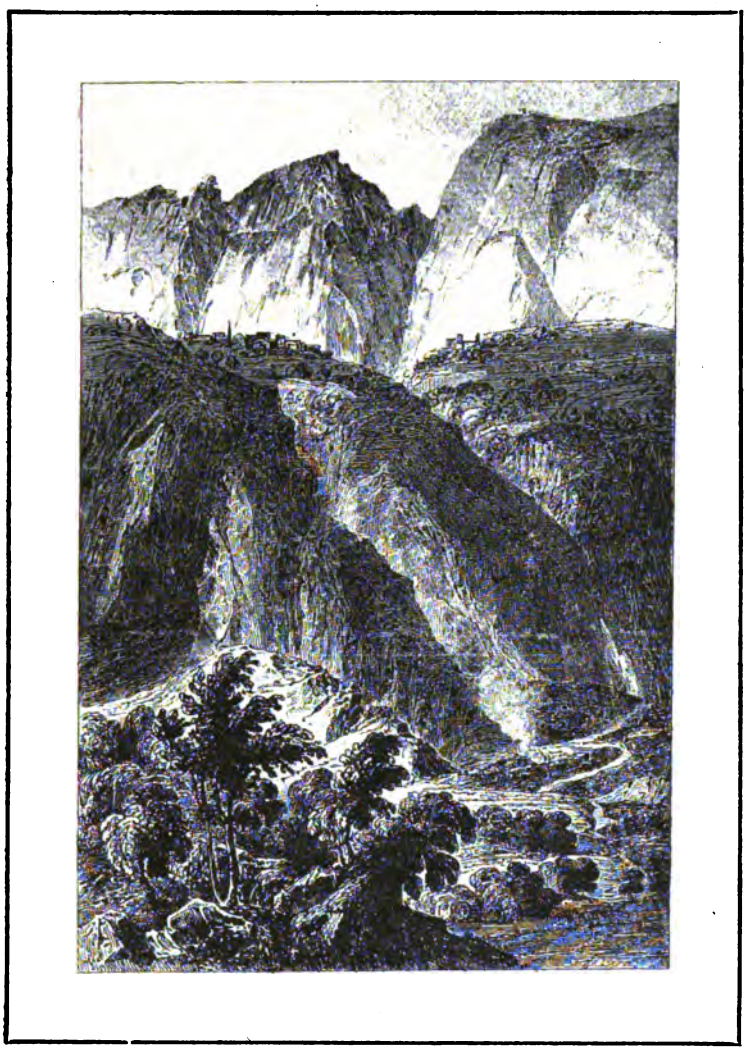


Fig. 10. — Les gorges du Parnasse, en Grèce.

cruter ses troupes parmi les Celtes du Danube, particulièrement chez les Boïens. Il rassembla ainsi, dit-on, une armée de 200,000 hommes; outre les Galls et les Tectosages, elle contenait des Boïens ou Tolistoboïens, des Trocmes, des Teutobodes, peuplade teutonique (germanique), sous un chef appelé Luthar, et des Illyriens. Par suite d'un désaccord, les Teutons avec Luthar, et une troupe de Galls sous un chef nommé Léonor, allèrent en Thrace. L'armée principale entra en Macédoine, renversant tout devant elle; de là, elle envahit la Thessalie, qui fut non moins dévastée et où elle hiverna. L'année suivante (279), elle voulut pénétrer dans la Grèce centrale, et ne s'arrêta que devant les Thermopyles, si célèbres dans l'histoire, que défendaient environ 25,000 Grecs, sous les ordres du général athénien Callipus. Les Athéniens n'avaient fourni qu'un contingent de 1,500 hommes, mais leur flotte mouillait dans le golfe Maliaque. Les Gaulois, très supérieurs en nombre, avaient l'infériorité pour les armes; leur fougue ne pouvait pas leur être fort utile dans un étroit défilé; de plus, la flotte athénienne les battait en flanc. Aussi, la première fois qu'ils tentèrent de forcer le passage, furent-ils repoussés avec de grandes pertes. Quelques jours après, ils essayèrent du moyen qui, deux siècles plus tôt, avait réussi à Xerxès, et voulurent tourner le défilé par le

passage de l'Œta, mais les Grecs étaient sur leurs gardes; ils repoussèrent encore les Gaulois. Le Brenn, alors, assez habilement, envoya un gros corps de son armée, commandé par Combutis et par Orestorius (quelque transfuge grec peut-être), faire une diversion en Étolie. Ce mouvement obligea les 8,000 Étoliens présents aux Thermopyles de les quitter, pour aller au secours de leur pays. La troupe de Combutis et d'Orestorius se précipita sur l'Étolie, et, jusqu'au moment où l'arrivée du contingent étolien la força à la retraite, elle y commit des ravages dont l'antiquaire grec, Pausanias, historien de cette guerre, a fait un tableau effroyable. Quand le Brenn sut que l'armée grecque s'était affaiblie par le départ des Étoliens, il ordonna une attaque générale, de front sur le défilé des Thermopyles, à droite sur les défilés des montagnes. Des deux côtés, les passages furent forcés. Les 16,000 Grecs restants couraient risque d'être enveloppés et tués, s'ils n'eussent été recueillis par la flotte.

Fier de sa victoire, le Brenn poussa aussitôt jusqu'à Élatée, au sud des Thermopyles; une partie considérable de l'armée gauloise resta à Héraclée, au nord du défilé, sous son principal lieutenant, que Pausanias appelle Akichorios, mot qui paraît aussi un titre plutôt qu'un nom propre. A quelques lieues d'Élatée,

se trouvaient la ville de Delphes et le célèbre temple d'Apollon, où la crédulité et la piété des anciens avaient entassé tant de richesses, et qui passait pour en renfermer bien plus qu'il n'en contenait réellement.

La position de Delphes, sur la pente du Parnasse, au milieu de rochers et de précipices, était forte, mais la ville n'était pas entourée de murailles, et, en attendant que les Grecs fussent débarqués de nouveau, que les Étoliens fussent revenus de leur pays, elle comptait peu de défenseurs. Le Brenn marcha contre la ville, ou plutôt au pillage du temple, avec une soixantaine de mille hommes. Arrivé au pied de la montagne, il délibéra avec les chefs pour savoir s'il livrerait l'assaut immédiatement. Pendant la discussion, les soldats se dispersèrent pour marauder; l'assaut fut remis au lendemain. Quand le moment de l'attaque arriva, ils s'avancèrent, alourdis par les excès de la veille.

On rapporte que les habitants avaient consulté l'oracle de la Pythie, sur l'issue de la lutte. La Pythie leur répondit au nom d'Apollon : « Moi et les vierges blanches nous y pourvoirons. » Cette promesse leur donna confiance. Dans la nuit, il leur arriva quelques secours des cantons voisins. Ainsi préparés à la défense, les Grecs repoussèrent plus d'une fois les assa il

lants sur ces rocs escarpés, mais ne purent pas les empêcher d'atteindre l'avenue qui menait au temple. Bientôt, le temple même fut envahi et mis au pillage. Cependant, un orage s'était formé pendant le combat; il éclata avec une violence terrible dans les gorges du Parnasse. Les Grecs se rallièrent à la voix des prêtres d'Apollon, et fondirent sur les Gaulois, qui, en grand désordre, saccageaient les trésors du sanctuaire. Cette attaque sur des soldats confusément mêlés, et que les éclats de l'orage frappaient d'une terreur religieuse, eut pour effet de leur faire abandonner le temple et la ville. Ils redescendirent précipitamment les pentes du Parnasse, non sans les semer de leurs morts, et rentrèrent fort troublés dans leur camp. On était en automne; le froid est rigoureux dans ces montagnes. La neige, qui tomba pendant la nuit, acheva d'abattre les Gaulois, et accrut leurs craintes superstitieuses; ils n'osèrent pas le lendemain renouveler l'assaut. Les Delphiens, qu'avaient renforcés d'autres troupes des villes voisines, vinrent alors les harceler dans leur campement. Le Brenn reçut dans le combat une grave blessure. Ses soldats, découragés, rétrogradèrent, et, effectuant une retraite des plus pénibles, ils rejoignirent, le quatrième jour après leur départ d'Élatée, dans la plaine du Céphise, le reste de l'armée gauloise, qui avait franchi à son tour les

Thermopyles, mais qui, serrée de près par l'armée grecque, n'avait pu arriver jusqu'à Delphes.

L'armée d'invasion, malgré des pertes très sérieuses, n'en restait pas moins fort supérieure en nombre aux troupes grecques; mais elle était surtout affaiblie moralement. Le Brenn, dont la blessure n'était peut-être pas mortelle, ne voulut pas survivre à sa défaite. Il remit le commandement à son lieutenant, lui conseilla de tuer ses blessés, de détruire ses bagages, et de se retirer le plus vite possible vers le nord; puis il se donna la mort.

Le nouveau général fit achever ses blessés, mais conserva ses bagages. Les Gaulois s'en revinrent par le chemin qu'ils avaient suivi, à travers la Thessalie et la Macédoine, harcelés par les habitants, qui leur tuèrent du monde, sans pouvoir leur faire abandonner leur butin. Dans l'Illyrie, ils se séparèrent. Quelques bandes restèrent au pied septentrional du mont Scordus; ce fut l'origine de la tribu guerrière des Scordisques. Une partie des Tectosages retourna en Gaule, rapportant à Tolosa sa part du pillage, dans laquelle se trouvait de l'or du temple de Delphes, or qui devait être funeste à ses possesseurs.

Les autres Tectosages et les Tolistoboïens allèrent en Thrace rejoindre leurs compatriotes. Après divers incidents, toutes ces troupes passèrent en Asie (278 av.

J.-C.), moins une bande, qui, sous un chef nommé Comontor, resta dans un canton de la Thrace, d'où elle rançonna les villes voisines.

Les Galates, comme les appellent de préférence les historiens grecs, sous leurs chefs Léonor et Luthar, entrèrent au service de Nicomède, roi de Bithynie, qui leur céda un territoire sur la frontière méridionale de ses États. Ils ne s'en contentèrent pas; les

Fig. 11. — Antiochus Ier, roi de Syrie.

riches provinces de l'Asie Mineure excitaient leurs convoitises. Les Trocmes envahirent l'Hellespont et la Troade, les Tolistoboïens l'Éolide et l'Ionie, les Tectosages s'avancèrent jusque vers le sud de la Syrie. Ce fut, comme dans la Grèce, une expédition de pillage. Enfin, Antiochus Ier, roi de Syrie, marcha contre les Tectosages, les battit en 277, mais leur accorda de s'établir dans la Phrygie, sur les bords du fleuve Halys. La ville d'Ancyre (Angora) fut leur capitale. Les Trocmes et les Tolistoboïens se mirent à la solde des rois de Syrie et d'Égypte. Ceux qui se lassèrent

de la vie errante de mercenaires allèrent rejoindre leurs frères sur les bords de l'Halys, et formèrent avec eux cet État de Galatie, qui eut en Asie une position importante, et dont les habitants furent souvent mêlés aux révolutions des empires orientaux.

Les Gaulois, comme on le voit, poussaient loin leurs expéditions et leurs conquêtes. Ils auraient mieux fait de concentrer leurs forces et de former un grand

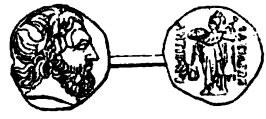


Fig. 12. — Antigone Gonatas, roi de Macédoine.

État, capable de défendre victorieusement son indépendance contre les Romains. Ils se plurent davantage aux aventures lointaines; l'histoire n'a presque rien à raconter de la Gaule transalpine à cette époque, mais elle rencontre souvent les Gaulois dans des guerres qui ne pouvaient avoir pour eux aucun intérêt national.

Quand Pyrrhus, roi d'Épire, combattit contre Antigone Gonatas, roi de Macédoine, il y avait des mercenaires gaulois dans les deux armées. Pyrrhus eut une garde de soldats de cette nation, et lorsqu'il tenta de s'emparer d'Argos, ce fut ses Gaulois qu'il lança

d'abord dans la ville; il y périt, et la plupart d'entre eux eurent sans doute le même sort (272 av. J.-C.).

Dans la première guerre punique, beaucoup de Gaulois entrèrent au service de Carthage, et comptèrent parmi ses plus braves soldats, mais avec des mutineries et des désertions, qui les rendaient parfois des auxiliaires dangereux. A la paix, les mercenaires gaulois et ceux des autres nations, se plaignant qu'on ne tenait pas, après la guerre, les promesses de gratifications et de payement de solde qui leur avaient été faites, se soulevèrent, se choisirent trois chefs : le Gaulois Autarite, l'Africain Mathos, le Campanien Spendius. Ils portèrent partout la dévastation autour de Carthage, mirent la ville à deux doigts de sa perte, et finirent par être exterminés, après une affreuse guerre de quatre ans (241-237 av. J.-C.). Autarite, tombé aux mains du chef carthaginois Amilcar, fut mis en croix.

CHAPITRE V.

Guerres des Gaulois cisalpins contre les Romains. — Coalition des Étrusques, des Samnites et des Gaulois contre Rome. — Victoire des Romains à Sentinum. — Victoire des Sénones à Arétium; leur destruction. — Défaite des Boïens. — Des bandes transalpines descendent en Italie. — Occupation de la Gaule cispadane par les Romains. — Victoire de Marcellus; soumission des Insubres.

Tandis que les Gaulois couraient ainsi le monde, ils ne défendaient pas suffisamment leur territoire italien. Les quatre tribus cisalpines, Insubres, Cénomans, Boïens, Sénones, restaient séparées. La domination gauloise ne s'étendait pas de manière à comprendre toute l'Italie septentrionale. Les Ombriens gardaient les Apennins; les Ligures, à l'ouest, conservaient leurs montagnes et vallées; autant en faisaient les Rhétiens dans leurs Alpes (Grisons, Tyrol); les Vénètes restaient maîtres du rivage de l'Adriatique, au nord du Pô. L'agriculture des Gaulois n'était point ce qu'elle aurait dû être dans ces fécondes

plaines; ils élevaient surtout des bestiaux, de grands troupeaux de porcs. Enfin, leur civilisation faisait des progrès bien lents, leur organisation politique n'en faisait pas.

Rentrés sur leur territoire, qu'ils débarrassèrent des Vénètes, les Gaulois ne revinrent pas de sitôt à la charge contre Rome, et Rome, gardant de la bataille de l'Allia un terrible souvenir, ne songeait pas à prendre l'offensive contre eux; elle se prémunissait seulement contre une nouvelle attaque. Des perfectionnements furent apportés dans les armes des soldats. Toute guerre contre les Gaulois dut être déclarée *tumulte*, c'est-à-dire que, dans ce cas, toute exemption de service militaire était suspendue.

Il se passa plus de vingt ans avant que les Gaulois envahissent de nouveau le Latium. Ils y reparurent en 387. On rapporte que le vieux Camillus les battit non loin du mont Albain; ce fut sa dernière victoire, et l'on peut en douter, puisque, pendant cinq années, les Gaulois continuèrent leurs incursions sur le territoire latin, sans que les Romains osassent aller à leur rencontre. De leur côté, les Gaulois n'attaquèrent pas la ville.

Pendant que les adversaires s'observaient, séparés par l'Anio, un gigantesque guerrier gaulois s'avança sur le pont et défia l'ennemi à un combat

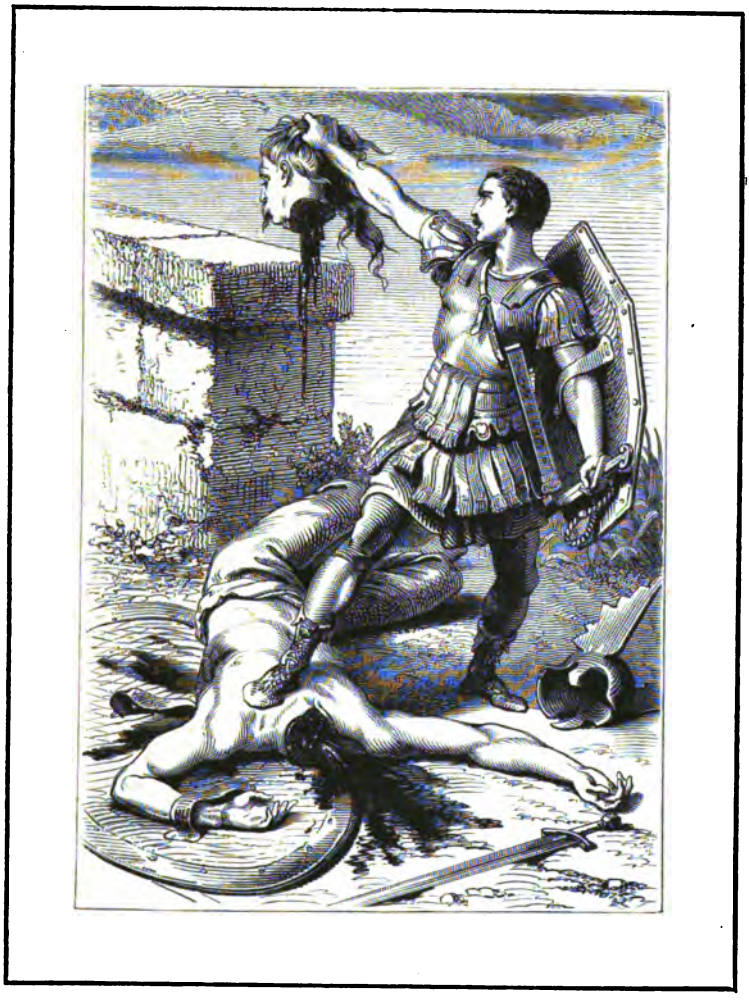


Fig. 13. — Titus Manlius tue un guerrier gaulois.

singulier. Il était nu, rapporte le vieux chroniqueur Q. Claudius, à part un bouclier, et tenait deux glaives; il était décoré d'un collier et d'un bracelet. Nul n'osait s'avancer contre lui, à cause de sa grande taille et de la férocité de son aspect, et lui, se moquant de la timidité des ennemis, leur tirait la langue. Enfin, le jeune Titus Manlius, de la famille du sauveur du Capitole, alla au barbare, avec la permission du dictateur, le combattit et le tua. Il détacha le collier du cou du vaincu et le passa au sien; de là, dans la famille des Manlius, le surnom de *Torquatus* (*torques,* collier). Plusieurs siècles encore après, on voyait peinte, à Rome, sur une enseigne, la tête du Gaulois tirant la langue, avec cette inscription : *Ad scutum cimbricum* (A l'écu cimbrique).

L'histoire romaine, en ces temps reculés, est fort incertaine : ce récit semble une fiction inventée pour expliquer le surnom d'une illustre famille patricienne. Il n'est pas douteux, du moins, que la nouvelle expédition des Gaulois n'eut point de résultats. Les Cisalpins se fatiguèrent à ces courses dans le Latium et la Campanie; ils reprirent le chemin de leur pays, et dans la retraite furent maltraités par le dictateur Caïus Sulpicius (358 av. J.-C.).

Huit ans plus tard, on revoit les Cisalpins dans le Latium, sur le mont Albain, qui était comme leur

forteresse; de là, ils rayonnaient sur tout le pays. Le consul Popilius Lénas, nous disent les historiens romains, leur fit subir une sanglante défaite; elle ne fut pas décisive, car ils purent se retirer dans leur position du mont Albain et reprirent bientôt leurs ravages. Nous trouvons à ce moment (349 av. J.-C.) une historiette du genre de la précédente. Les deux armées étaient voisines; un géant gaulois provoqua les guerriers romains, comme sur le pont de l'Anio. Un jeune homme nommé Valérius, sortit des rangs, et, avec l'aide d'un corbeau qui s'abattit sur le Gaulois, lui déchirant, de son bec, de ses ongles, le visage, les mains, l'aveuglant de ses coups d'ailes, il le tua; voilà pourquoi, dans la *gens Valeria*, on portait le surnom de Corvinus (*corvus*, corbeau). Les anciens chroniqueurs de Rome ne mettaient pas beaucoup de variété dans leurs inventions. Cette troisième expédition eut l'issue des deux autres, si ce n'est que les Gaulois, rentrant dans leur pays, firent avec les Romains une trêve de plusieurs années.

Elle dura par le fait cinquante ans. Rome soutenait contre les Samnites une lutte dont elle sortit victorieuse, après une longue suite d'efforts, non sans avoir connu de sanglants revers. La guerre était dans un de ses moments les plus rudes, lorsque les Étrusques résolurent de profiter de l'occasion, pour prendre leur

revanche sur les Romains, mais ils ne firent qu'attirer au cœur de leur pays le consul Quintus Fabius Rullianus, qui leur infligea la sanglante défaite du lac Vadimon (310 av. J.-C.), ce qui les obligea de renoncer à la lutte. Les Samnites, eux aussi, firent la paix avec Rome. Ce ne fut pas pour longtemps. En 298, d'accord avec les Étrusques, ils reprirent les armes, et, cette fois, ils parvinrent à s'assurer le concours des Gaulois; en 296, ils firent, en Étrurie, leur jonction avec les confédérés.

Les Romains recoururent aux moyens les plus extrêmes pour accroître leurs moyens de défense, de sorte que, tout en laissant des forces respectables en Campanie et à la garde de Rome, ils purent envoyer en Étrurie, en 295, une armée de plus de 60,000 hommes, sous la conduite de leurs deux meilleurs généraux, Publius Décius Mus et Quintus Fabius Rullianus. Au début de la campagne, les Gaulois détruisirent une légion isolée. Réunis aux Samnites, ils livrèrent à l'ennemi une grande bataille, au pied de l'Apennin, près de Sentinum (Sasso-Ferrato, en Ombrie). Le combat fut rude et longtemps disputé. Les chars de guerre, dont les Gaulois se servaient habilement, mirent dans un complet désordre l'aile gauche des Romains, commandée par Décius. La déroute était imminente. Le consul se souvint que, dans un sem-

blable danger, son père avait sauvé l'armée en se dévouant à la mort. S'inspirant de l'exemple paternel, Décius, s'adressant au pontife Marcus Livius, lui ordonna de vouer aux dieux Mânes et à la Terre l'armée ennemie avec lui, le général romain. Le pontife accomplit le rite funèbre. Après cette cérémonie religieuse, Décius, s'écriant qu'il poussait devant lui, pour les jeter sur l'ennemi, l'épouvante et la fuite, le carnage et le sang, toutes les colères des dieux, se précipita dans les rang des Gaulois et y périt. Son dévouement ranima ses soldats; ils rengagèrent la lutte; leur résistance donna à Fabius, qui avait l'avantage sur les Samnites, le temps de leur envoyer du secours; puis, s'étant débarrassé des Samnites, forcés de s'enfermer dans leur camp, il réunit toutes les forces romaines contre les Gaulois, et les vainquit après un combat des plus meurtriers.

Cette bataille de Sentinum amena la dissolution de la ligue. Les Gaulois retournèrent chez eux. Ils s'associèrent, en 284, à une nouvelle prise d'armes des Étrusques. Une bande de Sénones vint assiéger Arétium (Arezzo), resté fidèle aux Romains. Ceux-ci, nominalement en paix avec les Sénones, leur envoyèrent une ambassade pour se plaindre de cette entreprise contre une ville amie, et les sommer d'y renoncer. Les Sénones, à l'instigation de leur chef Brito-

mar, non seulement refusèrent, mais tuèrent les ambassadeurs. Cet acte odieux amena la guerre. Nous la connaissons fort imparfaitement, parce que la partie de son histoire où Tite Live la racontait est perdue. Elle fut d'abord favorable aux Gaulois, qui remportèrent une victoire devant Arétium; ce succès, dont ils ne semblent pas avoir tiré parti, fut suivi d'un terrible revers. Le consul Publius Cornélius Dolabella, à la tête

Fig. 14. — Sceau de la ville de Populonia (Étrurie).

d'une forte armée, marcha contre les Sénones, en 283, les battit, entra sur leur territoire et, sans pitié, massacra la population. Tous les hommes qui ne parvinrent pas à se réfugier chez les nations voisines furent tués, les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves. La nation sénonaise n'exista plus parmi les peuples italiques. Sur son territoire dévasté, Rome envoya une colonie qui s'établit à Séna Gallica (283 av. J.-C.). Le propréteur Drusus rapporta à Rome des lingots d'or, trouvés dans le trésor des Sénones et provenant, disait-on, de la rançon de la ville cent six ans plus tôt.

Les Boïens, qui n'avaient pas su prévenir la catastrophe des Sénones, voulurent la venger. Réunis aux Étrusques, ils marchèrent sur Rome; mais ils furent battus près du lac Vadimon (283 avant J.-C.). L'année suivante, ils essuyèrent une nouvelle défaite sous les murs de Populonia et, découragés, firent leur paix.

La colonie d'Ariminium, fondée en 268, compléta la prise de possession du territoire des Sénones. De cette place, Rome surveilla attentivement les Gaulois, mais elle ne leur fit pas la guerre. Après ses victoires sur les Sénones et les Boïens, elle fut occupée d'abord par une lutte sérieuse contre Pyrrhus, roi d'Épire, puis par la première guerre punique. Lorsque celle-ci fut terminée, Rome se retourna du côté des Cisalpins, tranquilles depuis un demi-siècle.

Une loi votée à Rome, en 236 avant J.-C., pour répartir entre de nombreux colons l'ancien territoire des Sénones, alarma les Cisalpins; l'asservissement des Ligures de l'Apennin ne les inquiéta pas moins. Ils essayèrent d'obtenir l'appui des autres populations de l'Italie septentrionale, des Ligures, des Vénètes, des Cénomans, qui, bien que d'origine celtique, s'étaient toujours tenus à part des autres Gaulois. Les Vénètes, de longue date hostiles aux Gaulois, refusèrent de se joindre à eux; les Ligures, intimidés par leurs récentes défaites, s'abstinrent, et les Cénomans, par

tradition, en firent autant. Les Cisalpins adressèrent, alors, un appel à leurs frères d'au delà des Alpes. Il leur vint, en effet, des bandes de ces pays. Les soldats transalpins se servaient d'une pique appelée *gais*, ce qui les fit appeler *Gæsatæ* (Gésates).

Les Gésates, commandés par deux chefs ou rois, Concolitan et Anéroeste, passèrent les Alpes et se joignirent aux Insubres et aux Boïens. L'armée gauloise, que commandait, avec les deux chefs gésates, l'Insubre Britomar, comptait 50,000 fantassins et 20,000 cavaliers (225 avant J.-C.).

Ces préparatifs produisirent à Rome un effet de terreur, qui s'attesta par un singulier acte de cruauté. On avait consulté les livres sibyllins, comme dans les grands dangers publics : on y trouva que les Gaulois devaient prendre possession de Rome. Pour détourner un oracle si menaçant, on imagina d'enterrer vifs, au milieu du forum, un Gaulois et une Gauloise. Les Romains, heureusement pour eux, employèrent aussi des moyens moins absurdes et plus efficaces : ils firent de grandes levées dans toute l'Italie. Les deux armées consulaires, fortes chacune d'environ 25,000 fantassins et 12,000 cavaliers, l'une près d'Ariminium, sous le consul Émilius Pappus, l'autre en Sardaigne, sous le consul Atilius Régulus, durent se concentrer dans l'Étrurie, que menaçaient les Gaulois. Un préteur,

avec des milices étrusques, gardait l'Apennin.

Les Gaulois marchèrent sur Rome avec confiance; leurs chefs avaient juré de ne pas quitter leurs baudriers avant d'être montés au Capitole. Ils battirent l'armée prétorienne près de Fésules, et assiégèrent le préteur dans son camp. Émilius s'avança pour le dégager. Les Gaulois, songeant à mettre leur butin en sûreté, voulurent alors se rapprocher de la Cisalpine. Ils se dirigèrent de Clusium vers le rivage, mais ils allèrent se heurter, auprès de Télamon, à l'embouchure de l'Ombrone, contre l'armée du consul Régulus, arrivée de Sardaigne, tandis que l'autre armée consulaire les suivait de près. Ils eurent d'abord du succès contre Régulus, qui fut tué, mais ils ne purent résister à la nouvelle masse de forces amenée par Émilius. Concolitan fut fait prisonnier avec 10,000 hommes; Anéroeste, pour éviter le même sort, se tua. L'infanterie, presque tout entière, périt; les cavaliers parvinrent à s'échapper. Le consul vainqueur célébra un triomphe, dont Concolitan captif fit le principal ornement.

En 224, le sénat ordonna d'occuper la Gaule cispadane. L'année suivante, la Transpadane fut envahie à son tour, par le consul Caïus Flaminius; il se trouva bientôt dans une position si dangereuse, qu'il se hâta de proposer aux Insubres une convention pour éva-

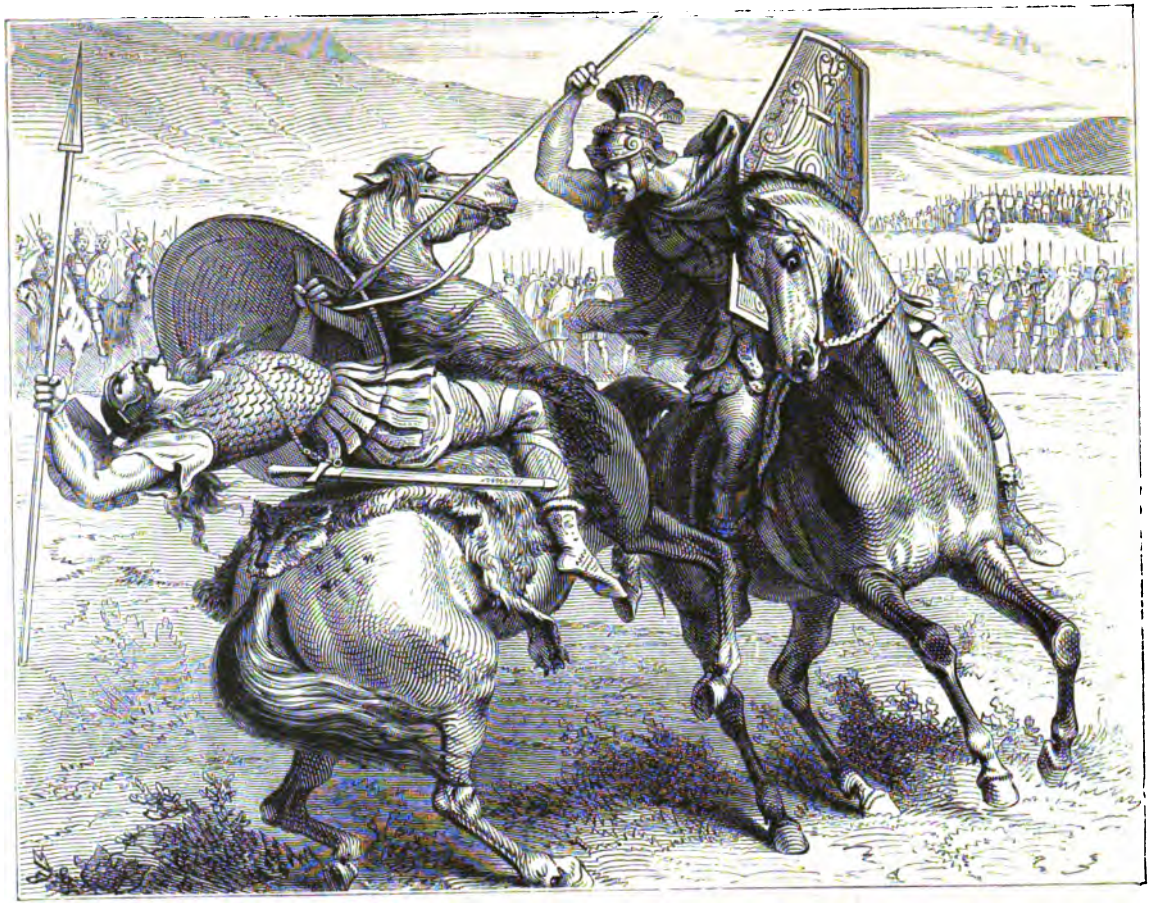


Fig. 15. — Marcellus tue Virdumar dans un combat singulier.

UNIV. OF MICH.

cuer leur territoire. Ils firent la faute d'y consentir. Le consul, tiré du péril, repassa le Pô un peu plus bas, entra dans le pays des Cénomans, qu'il entraîna avec lui, et vint offrir la bataille aux Insubres. Ceux-ci tirèrent du temple de leur déesse les étendards d'or qu'on nommait les *immobiles*, et se portèrent hardiment au combat. Malheureusement, ils n'avaient pas amélioré leurs armes, et se servaient toujours de leur lourd sabre mal trempé. Les légionnaires, mieux armés, mieux disciplinés, eurent l'avantage.

En 222, les consuls M. Cl. Marcellus et Cnéius Cornélius vinrent achever la guerre. Les Insubres avaient appelé les Transalpins à leur aide. Il leur vint 30,000 Gésates, conduits par le roi Virdumar. Celui-ci, prenant l'offensive, franchit le Pô et envahit le territoire des Anamans, qui avaient fait leur soumission. Il assiégeait Clastidium (Casteggio, au-dessous de Pavie), dont les Romains avaient fait une place forte. Les deux armées étaient en présence. Virdumar, sortant des rangs, provoqua le consul à un combat singulier. Marcellus accepta le défi, se précipita sur le chef gaulois et le tua. C'était la troisième fois que le chef d'une armée romaine tuait de sa main le chef de l'armée ennemie. Les armes de Virdumar furent consacrées à Jupiter Férétrius. Malgré la mort de leur roi, les Gésates se battirent bravement; la bataille

sembla même d'abord à moitié gagnée, mais le succès ne se soutint pas, et la discipline des légionnaires l'emporta encore une fois sur l'impétuosité barbare. Marcellus repassa le Pô et vint joindre ses forces à celles de Cnéius Scipion, qui assiégeait Mediolanum (Milan), capitale des Insubres. La ville se rendit, et peu après Comum (Côme), leur autre principale ville. Les Insubres firent leur soumission.

Le triomphe de Marcellus, troisième vainqueur opime, fut des plus brillants. Le général romain portait les armes de Virdumar attachées à un tronc de chêne. De nombreux prisonniers gaulois ornaient son triomphe.

Le sénat ne prit pas possession du territoire des Insubres; il se contenta d'établir au sud deux fortes colonies, à Placentia (Plaisance) et à Crémone, qui devaient tenir le pays en respect.

CHAPITRE VI.

Annibal en Italie. — Son alliance avec les Gaulois cisalpins. — Les Gaulois dans les batailles de la Trébia, du Trasimène, de Cannes. — Expédition d'Amilcar en Italie; concours que lui prêtent les Cisalpins. — Magon dans la Cisalpine. — Dernières luttes des Cisalpins contre Rome; leur soumission.

La domination des Romains sur la Cisalpine était loin d'être consolidée, lorsque de grands événements vinrent la renverser pour quelques années.

Annibal, fils d'Amilcar Barca, avait succédé en 220, dans le commandement de l'armée carthaginoise d'Espagne, à Asdrubal, mort assassiné. Il avait alors vingt-neuf ans. Héritier des desseins de son père, il songeait à recommencer aussitôt la guerre contre les Romains, et pour provoquer la rupture avec eux, il attaqua, au printemps de 219 avant J.-C., la ville de Sagonte, qui était leur alliée.

Il avait formé la résolution de quitter l'Espagne, de

traverser le sud de la Gaule, de descendre en Italie et d'attaquer Rome sur son propre territoire. Pour l'exécution de ce grand dessein, il lui importait d'obtenir au moins la neutralité, c'est-à-dire le libre passage, des populations celtibériennes, placées entre l'Èbre et les Pyrénées, et des Celtes entre les Pyrénées et les Alpes. Quant aux Celtes de l'Italie, ce n'était pas seulement leur neutralité, c'était leur alliance qu'il lui fallait. Des envoyés de lui vinrent proposer aux Cisalpins, frémissants de leur récente défaite, de se joindre aux Carthaginois contre les Romains; ils acceptèrent et promirent leur concours.

Annibal partit de Carthagène, au printemps de 218, avec 90,000 fantassins et 12,000 cavaliers. Il était obligé de se hâter pour que les Romains n'eussent pas le temps d'envoyer une armée en Espagne, qui lui couperait le chemin des Pyrénées, ou de diriger une expédition en Afrique contre Carthage, ou enfin de concentrer leurs forces dans la haute Italie. Assailli, de l'Èbre aux Pyrénées, par les tribus celtibériennes, dont le rude patriotisme regardait les Carthaginois comme des ennemis pires que les Romains, puisqu'ils étaient en ce moment plus à craindre, il fut obligé de sacrifier beaucoup de monde pour passer vite, et de laisser une partie considérable de ses forces pour contenir une population si hostile. Il

déboucha dans la Gaule, avec 50,000 fantassins et 9,000 cavaliers. Il y trouva d'abord des tribus plus traitables; sur l'assurance qu'il leur donna qu'il venait comme un hôte, non comme un ennemi, elles le laissèrent passer; il put arriver sans encombre jusqu'au Rhône, à la hauteur d'Avignon (fin juillet 218). Les Gaulois se montraient en armes de l'autre côté du fleuve, et le consul P. Scipion venait d'arriver à Marseille. Il avait quitté l'Italie sur une flotte, avec l'idée d'aller en Espagne pour tenter d'arrêter Annibal entre l'Èbre et les Pyrénées. Informé en route qu'il était trop tard, il se rabattit vers l'embouchure du Rhône, dans l'intention de disputer le passage du fleuve. Il n'avait que 22,000 fantassins et 2,000 cavaliers, mais ses troupes, jointes aux tribus celtiques, auraient formé un obstacle très redoutable. Annibal envoya Hannon, un de ses lieutenants, passer le fleuve un peu plus haut, avec ordre de se rabattre sur les Gaulois, et de les prendre en flanc, tandis que lui-même les attaquerait de front. Ce double mouvement réussit. Les Gaulois se dispersèrent. Annibal put faire passer tranquillement le fleuve à son gros bagage, à ses éléphants. Scipion, arrivé du côté d'Avignon, vit que l'ennemi avait décampé; au lieu de le suivre, il renvoya en Espagne le gros de ses forces et alla attendre en Étrurie, avec un faible corps de troupes, ce

qui adviendrait de la marche de l'envahisseur à travers les tribus celtiques.

Annibal remonta la rive gauche du Rhône jusqu'à l'endroit où ce fleuve reçoit l'Isère, et pénétra ensuite dans l'île des Allobroges, c'est-à-dire dans la région fermée par le Rhône, l'Isère et les Alpes, une des contrées les plus fertiles, les plus riches, les plus peuplées de la Celtique. L'alliance d'un prince du pays, qu'il débarrassa d'un rival, lui rendit aisé le séjour dans l'île, qui lui était nécessaire pour reposer son armée, la munir de vivres, de vêtements, renouveler les armes, préparer enfin une opération aussi difficile que le passage des Alpes.

On ne connaît pas par des témoignages bien clairs à quel endroit les Carthaginois franchirent les montagnes; mais leur marche dans l'île ne pouvait guère les mener qu'aux Alpes Graies (Petit Saint-Bernard), où se trouvait un passage, dès lors pratiqué, qui débouchait sur le territoire des Salasses (Aoste, Ivrée).

On était en automne, la neige couvrait les hauteurs. Lorsqu'Annibal aborda la première ligne de montagnes (probablement Mont du Chat), il la trouva fortement défendue par des tribus allobroges; il lui fallut ruser et s'avancer péniblement, au milieu d'agressions incessantes. Les Centrones, moins par hostilité sérieuse que par bravade guerrière, lui causè-

Fig. 16. — Passage des Alpes par Annibal et son armée.

UNIV. OF MICH.

rent autant d'embarras. Enfin, on atteignit le sommet de cette partie de la chaîne alpestre, probablement vers la source de la Dora Baltea; on était sur le versant italien. Mais la descente, sur les pentes abruptes où coule la Dora, fut horriblement périlleuse jusqu'au territoire des Salasses (octobre 218).

Ces derniers, clients des Insubres, reçurent Annibal en ami. Il y reposa pendant quinze jours son armée, qui en avait grand besoin; elle ne comptait pas, après toutes ses pertes, plus de 26,000 hommes. Les Boïens et les Insubres, sans attendre l'armée des Carthaginois et pour s'opposer aux colonies de Plaisance, Crémone, Modène (Mutina) que les Romains fortifiaient en toute hâte, avaient pris les armes et remporté quelques avantages sur deux légions, les seules forces que le sénat eût envoyées sur cette frontière. Annibal descendit la Dora jusqu'au Pô. Les Tauriniens (pays de Turin), alors en hostilité avec les Insubres, le traitèrent en ennemi; il saccagea leur ville, puis, il se dirigea sur le territoire des Insubres, en suivant la rive gauche du Pô. Le consul P. Scipion, recueillant tout ce qu'il y avait de troupes dans le voisinage, se porta à son avance. Les deux armées se rencontrèrent entre la Sésia et le Tessin. L'excellente cavalerie numide d'Annibal lui donna l'avantage. Scipion, dangereusement blessé, fut obligé de repasser le Pô et de

se retirer sous les murs de Plaisance, où Annibal le suivit.

Ce succès acheva de décider les Cisalpins en faveur des Carthaginois. Les Gaulois auxiliaires de Scipion abandonnèrent en grande partie son camp. Pour lui, il se posta derrière la Trébia et s'y retrancha fortement; son collègue Sempronius l'y rejoignit, avec les troupes d'abord destinées à une expédition en Afrique. L'armée romaine, forte de 40,000 hommes, avait l'avantage du nombre sur l'armée carthaginoise, qui ne s'était renforcée que d'une division de Gaulois; mais elle manquait de cavalerie, et aurait fait sagement de rester sur la défensive. Sempronius, qui commandait en l'absence de Scipion, toujours souffrant de sa blessure, se laissa attirer au-delà de la Trébia par quelques mouvements des escadrons numides. Avec ses soldats mouillés, glacés par le passage de la rivière, dans cette froide journée d'hiver, il engagea le combat. Les légionnaires se battirent bien et firent subir des pertes sérieuses à l'ennemi, particulièrement aux Gaulois. Les habiles manœuvres d'Annibal et sa cavalerie finirent par l'emporter, et, sauf une dizaine de mille hommes qui se firent jour à travers la division gauloise et se jetèrent dans Plaisance, l'armée romaine fut détruite.

La victoire de la Trébia donna au vainqueur le

moyen de recruter ses troupes parmi les Boïens, les Insubres, les Ligures; plus de 60,000 hommes de ces peuples entrèrent dans son armée, laquelle devint surtout une armée gauloise, puisque sur les 90,000 hommes dont elle se composait, elle n'en comptait que 25,000 de l'armée d'Espagne.

Toujours aventureux, les Gaulois demandaient à Annibal de les mener sur Rome; il trouvait l'entreprise imprudente et prématurée. Comme il ne pouvait pas toutefois rester dans la Cisalpine, il franchit l'Apennin, au printemps de 217, et entra en Étrurie par la haute vallée de l'Arno. Les marais que forme cette rivière, en cet endroit de son cours, dans la saison des pluies et de la fonte des neiges, rendirent sa marche très pénible. Les Gaulois, venant après les soldats d'Espagne, et avançant sur un sol défoncé par le passage des autres troupes, eurent particulièrement à souffrir.

Le consul Flaminius, celui qui avait cruellement ravagé la Cisalpine, commandait l'armée envoyée au secours de l'Étrurie. Plus brave qu'habile, il se laissa attirer dans une fort mauvaise position, près du lac de Trasimène, et y fut battu. Un Gaulois nommé Ducar le perça de sa pique; 15,000 Romains y périrent, autant furent faits prisonniers. Le vainqueur ne perdit que 1,500 hommes, presque tous Gaulois.

Annibal ne profita pas de sa victoire du Trasïmène pour marcher, comme les vaincus le craignaient vivement, sur Rome, dont il n'était qu'à quelques journées. Évidemment, il n'espérait pas s'emparer de la grande ville avec les seules forces dont il disposait alors, et que la marche à travers les marais de l'Étrurie avait si fortement éprouvées; sa pensée était plutôt de s'emparer du littoral de l'Italie méridionale, afin d'avoir ses communications faciles avec Carthage. Il se porta, à travers l'Ombrie et le Picénum, sur le rivage de l'Adriatique, et s'occupa surtout de réorganiser son armée.

L'année suivante (2 août 216), il livra aux Romains la bataille de Cannes, quoiqu'il n'eût que 50,000 hommes contre 90,000, et remporta une immense victoire; 70,000 Romains y périrent, plus de 10,000 furent faits prisonniers. Les vainqueurs perdirent 5,500 hommes, dont 4,000 Gaulois. Ceux-ci formaient les deux tiers de l'armée victorieuse. On remarqua leur acharnement dans cette journée, qui fut pour eux comme un triomphe national. Cette victoire donnait à Annibal l'Italie méridionale; mais, comme elle l'amena à s'établir dans cette région, elle le sépara de sa base d'opérations et de sa source de recrutement; ou du moins il recruta désormais ses soldats parmi les peuples de l'Apulie, de la Campanie, de la Lucanie, du Brutium.

Tite Live raconte qu'avant la fin de cette funeste année de Cannes deux légions, avec leurs auxiliaires, qui, sous les ordres de L. Postumius, consul nommé

Fig. 17. — Annibal, médaille antique.

pour l'année suivante, étaient entrées sur le territoire des Boïens, y périrent. Les Romains avaient à traverser la forêt Litana. Des deux côtés du chemin qu'ils devaient suivre, les Gaulois avaient scié les arbres, de manière que, restés debout, ils pussent être facile-

ment renversés. Se glissant à travers les bois, ils firent tomber les arbres sur les Romains, qui pris, embarrassés dans cet amas de branches, furent tous détruits. Les vainqueurs suspendirent la tête de Postumius dans leur principal temple; ensuite, le crâne, nettoyé et monté en or, servit de coupe aux prêtres dans les grandes solennités. Tite Live fait observer que c'était l'usage des Gaulois de se faire des coupes avec les crânes des ennemis tués. C'était fort barbare; mais le même historien raconte que, sous l'influence de ces désastres, pour conjurer la colère des dieux, les Romains ensevelirent vivants dans leur marché un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, ce qui était assurément beaucoup plus barbare.

Annibal ne semble pas avoir pensé qu'il lui fût possible de s'emparer de Rome avec sa seule armée; il voulait qu'une nouvelle armée d'Espagne vînt attaquer la ville par le nord, tandis qu'il l'attaquerait par le sud. Ce plan était fort difficile à réaliser. Les Carthaginois n'avaient pas trop de toutes leurs forces en Espagne pour défendre leurs conquêtes et leurs colonies contre les Romains; ceux-ci, pensant que c'était en Espagne qu'il fallait défendre Rome, y maintinrent une armée nombreuse, commandée par Cnéius Scipion et son frère Publius, habile général, malgré son échec du Tessin. Les deux Scipions ob-

tinrent de grands succès. Asdrubal, frère d'Annibal, essaya, en 216, de percer jusqu'aux Pyrénées, pour conduire une armée en Italie. Les Scipions lui barrèrent le passage de l'Èbre, et le défirent complètement, au moment même où son frère était vainqueur à Cannes.

Les années suivantes, les Scipions poussèrent leurs succès dans le midi de l'Espagne. Asdrubal, obligé de passer dans l'Afrique occidentale (Alger, Oran des modernes), où se produisaient des mouvements contre les Carthaginois, ne revint en Espagne qu'en 211. A son tour, il eut l'avantage; les deux Scipions périrent, et les débris de leur armée furent rejetés au delà de l'Èbre. Toute l'Espagne au sud du fleuve échappait aux Romains, mais le nord leur restait, et c'était l'essentiel, puisqu'ils continuaient ainsi de fermer aux Carthaginois le chemin de la Gaule et de l'Italie. Le jeune Scipion, fils de Publius, successeur de son père et de son oncle dans le commandement de l'armée d'Espagne (210), ne se contenta pas de défendre contre les généraux carthaginois la ligne de l'Èbre et les chemins des Pyrénées, il enleva, en 209, la Nouvelle-Carthage (Carthagène), capitale de l'empire punique d'Espagne; en 208, il s'enfonça hardiment dans le sud de la Péninsule. Ce mouvement découvrait les provinces du nord; Asdrubal put enfin arriver au delà

des Pyrénées, avec cette armée de secours que son frère attendait depuis tant d'années.

Comme la saison était trop avancée pour commencer une campagne, il hiverna dans la Gaule méridionale. Au printemps de 207, il descendit en Italie, à la tête de 50,000 hommes, que renforcèrent 15,000 Ligures et Gaulois. A Rome, on avait fait de grands préparatifs pour conjurer le danger de l'invasion. L'armée du sud, commandée par le consul C. Claudius Néron, surveillait Annibal, qui du Brutium s'était porté dans l'Apulie, à Vénusium, puis à Canusium. L'armée du nord, sous le consul M. Livius Salinator, garda la frontière du côté de la Cisalpine. Il était difficile pour les deux frères, qui étaient à 120 lieues de distance l'un de l'autre, de faire leur jonction. Asdrubal résolut de s'avancer jusqu'aux bords de l'Adriatique par la grande route de la Cisalpine (voie Émilienne), et arrivé à Fanum, où elle s'embranchait avec la voie Flaminienne, de prendre celle-ci et de marcher jusqu'à Narnia, où il espérait rencontrer son frère.

Une lettre dans laquelle il l'avertissait de son projet fut interceptée par Claudius Néron. Ce général se hâta de faire envoyer de Rome des troupes à Narnia; lui-même, laissant le gros de ses forces devant Annibal, se porta rapidement, avec une divi-

sion de 7,000 hommes, vers l'armée de son collègue; il le rejoignit à Séna Gallica. Asdrubal était déjà arrivé à quelques lieues de là, sur le Métaure. Il ne connaissait pas ce pays, ses guides l'égarèrent, et les Romains l'atteignirent aux bords du fleuve. Il fit de son mieux pour réparer le désordre de ses troupes, et les dirigea pendant l'action avec autant d'habileté que de courage; mais ses soldats plièrent et furent complètement défaits. Asdrubal périt en combattant.

Malgré ce grand désastre, Annibal s'obstina à tenir encore en Italie. Le sénat de Carthage, renonçant à disputer l'Espagne aux Romains, ordonna à Magon, le plus jeune frère d'Annibal, de rassembler ce qu'il restait de forces dans ce pays, et de les conduire dans la Cisalpine. Magon ne pouvait pas prendre la route de terre; il forma une flotte, y embarqua quelques milliers d'hommes et fit voile pour l'Italie (205 av. J.-C.). Il hiverna à Minorque, et, comme trace de son séjour, son nom est encore attaché à un port de l'île, Port-Mahon (*Portus Magonis*, le port de Magon).

Au commencement de l'été suivant (204), il débarqua en Ligurie, et occupa Gênes. De là, il adressa un pressant appel aux Ligures et aux Gaulois cisalpins, les adjurant de se joindre à lui pour sauver leur indépendance. Les Ligures fournirent quelques troupes; les Gaulois, dont le territoire sur la rive droite du Pô

(Gaule Cispadane) était déjà envahi et ravagé par les Romains, n'osèrent tenter un soulèvement général; ils donnèrent des volontaires. L'Étrurie même s'émut. En somme, ces pays fatigués, épuisés, ne purent fournir à Magon une armée suffisante. Il batailla près de deux ans sans grand effet.

Cependant, Scipion avait porté la guerre en Afrique. Le gouvernement de Carthage fut forcé de rappeler toutes ses troupes d'Italie. Lorsque Magon reçut l'ordre de revenir, il venait de livrer et de perdre, près de Mediolanum, une bataille contre les forces réunies du préteur Quinctilius Varus et du proconsul M. Cornélius. Il avait été grièvement blessé dans ce combat fort disputé (203). Il embarqua ses troupes, laissant un de ses lieutenants, Amilcar, pour diriger les suprêmes efforts des Cisalpins. Annibal, revenu en Afrique, y recueillit les restes de l'armée de Magon, mort de sa blessure, et les joignit à ses vétérans. Les Celtes et les Ligures formaient le tiers de son armée à la bataille de Zama (202). Dans cette journée si funeste à Carthage, « les Gaulois, dit Tite Live, montrèrent la haine particulière et innée qui les enflamme contre les Romains ».

Quoique la défaite de Zama eût obligé Carthage à faire la paix, Amilcar ne cessa pas d'exciter les Cisalpins à continuer énergiquement la guerre. En 201, ils

battirent ou détruisirent quelques corps isolés, qui s'étaient hasardés sur leur territoire. L'année suivante, 40,000 Ligures, Boïens, Insubres, Cénomans, sous les ordres d'Amilcar, se jetèrent sur la colonie romaine

Fig. 18. — Scipion l'Africain, buste antique.

de Plaisance et la saccagèrent; ils se portèrent ensuite sur Crémone pour lui faire subir le même sort. Le préteur L. Furius, accourant au secours de cette ville, livra bataille aux Gaulois. Le combat, très vif, tourna fort mal pour ceux-ci, qui perdirent presque toute leur armée et leurs principaux chefs, y compris Amilcar.

En 199, le préteur Pamphilus, étant entré sur le territoire des Insubres, y fut cerné par eux, et ne se sauva qu'après une perte de 6,600 hommes. En 197, les consuls Q. Minucius Rufus et C. Cornélius Céthégus marchèrent contre les Gaulois. Devant cette masse de forces, les Ligures, les Cénomans se soumirent; Céthégus et Minucius dispersèrent les troupes des Insubres, qui tenaient encore la campagne, et dévastèrent le pays. Les consuls triomphèrent pompeusement à Rome, mais la guerre n'était pas finie.

Dans l'année 196, les deux consuls, L. Furius, le vainqueur de Crémone, et Claudius Marcellus, furent tous deux envoyés dans la Cisalpine; ils remportèrent des victoires sur les Insubres, les Boïens, sans pouvoir venir à bout de leur résistance désespérée. En 194, Rome n'employa pas moins de trois armées contre eux et n'obtint pas encore de résultats décisifs. Tout ce que fit le consul Sempronius Longus, ce fut de soutenir quelques combats à armes égales contre les Boïens, et il courait risque d'être battu si son collègue, P. Scipion, le vainqueur d'Annibal, n'était venu à son aide.

En 193, les Boïens livrèrent une bataille au consul Mérula, la perdirent, et ne se soumirent pas encore. En 192, les consuls Domitius Ænobarbus et L. Quintius Flamininus continuèrent la guerre, c'est-à-dire

le ravage et l'extermination. Tout le poids de cette terrible lutte portait sur les Boïens, car les Insubres avaient fait la paix.

Ce fut le consul Scipion Nasica qui termina la guerre. Il écrasa les Boïens en 191, dans une bataille où ils perdirent 20,000 hommes, confisqua la moitié de leur territoire et rapporta à Rome un immense butin. L'année suivante, il revint pour occuper le pays confisqué. Les Boïens désespérés émigrèrent en grande partie, et allèrent s'établir entre la Save et le Danube. Toute la Cisalpine était soumise; elle ne fut que plus tard déclarée province romaine, mais, dès lors, elle cessa d'être indépendante. La langue, les mœurs romaines s'y installèrent assez vite. Les Celtes avaient l'intelligence prompte. Le célèbre poète comique latin, Cæcilius, qui mourut en 168, était un affranchi insubre.

CHAPITRE VII.

La Galatie : Tolistoboïens, Tectosages, Trocmes. — Premiers rapports des Galates avec les Romains. — Les Galates auxiliaires du roi Antiochus à la bataille de Magnésie. — Expédition de Cnéius Manlius. — Les Galates acceptent la suprématie romaine. — Camma. — Les Galates et Mithridate. — Le roi Déjotarus. — La Galatie réduite en province romaine.

Les Romains étaient arrivés aux Alpes, mais, excepté au midi où ils avaient besoin d'une route militaire, ils n'étaient pas disposés à s'engager dans la Gaule proprement dite. Leur victoire sur Carthage mettait à leur portée toutes les nations du bassin de la Méditerranée; cette immense proie à recueillir devait leur coûter de longs travaux. Ils ne songeaient donc point en ce moment à s'aventurer au milieu des tribus transalpines; celles-ci avaient eu le temps de se préparer à la lutte qui devait venir un jour. La vaste domination des Celtes avait bien diminué depuis le quatrième siècle : ils possédaient encore les deux

grandes îles de Bretagne et d'Érin, mais leurs établissements de la Baltique s'amoindrissaient, s'effaçaient devant ceux des Germains; leurs colonies du Danube étaient menacées du même sort. Ils venaient de perdre l'empire de l'Italie du Nord; il leur restait l'État fondé par leurs ancêtres en Asie.

Les Tolistoboïens, les Tectosages et les Trocmes occupaient, avec quelques autres tribus de moindre importance, l'ancienne Phrygie. Les premiers avaient pour capitale Pessinonte, les seconds Ancyre, les derniers Tavion. Ils avaient réduit les indigènes à l'état de servage; mais ils admettaient les Grecs à certains droits civiques, à peu près comme les Athéniens traitaient les Métèques. Chacune des trois nations était divisée en quatre cantons, ou tétrarchies, dont le chef s'appelait tétrarque; le titre celtique de cette dignité était sans doute différent; il n'est pas connu, et l'on n'a conservé que le mot grec, que les Galates employaient aussi, car les Celtes, tout en gardant leur langue, empruntèrent, surtout pour les magistratures, bien des mots aux Grecs; la Galatie est souvent appelée par les anciens *Gallo-Grèce*. De même, pour la religion : ils observaient la leur, mais ils respectaient ou même adoptaient en partie celle des vaincus, le polythéisme se prêtant sans peine à ces mélanges de religions. Le culte de Cybèle, Mère des Dieux, continua

d'être en grand honneur. Ce fut ce culte qui mit en rapport les Romains avec les Gaulois d'Asie.

Dans la seconde guerre punique, les prêtres chargés à Rome de garder les oracles sibyllins déclarèrent y avoir lu que, pour sauver l'Italie de l'invasion étrangère, il fallait transporter, de Pessinonte à Rome, la

Fig. 19. — Tête de Cybèle, en bronze.

statue de la Mère des Dieux. Le sénat, par l'intermédiaire d'Attale, roi de Pergame, fit demander à Pessinonte cette statue. Les prêtres grecs remirent à ses envoyés une pierre noire, en fort grande vénération dans la Phrygie, et censée représenter la divinité. Les Galates permirent le transport de la déesse. Ces bons rapports avec Rome ne devaient pas durer. Quand les Romains, vainqueurs d'Annibal, furent amenés à s'occuper des empires d'Orient, quand ils envahirent

l'Asie, les Galates fournirent des troupes auxiliaires à Antiochus, roi de Syrie; ils combattirent dans l'armée de ce prince, comme les Cisalpins avaient combattu dans l'armée d'Annibal. Leur courage ne put empêcher les Gréco-Syriens d'être vaincus à Magnésie (190 av. J.-C.).

La défaite d'Antiochus eut pour conséquence, l'année suivante, l'invasion de la Galatie par l'armée romaine, sous le commandement de Cnéius Manlius. Les Tolistoboïens se concentrèrent sur le mont Olympe, les Tectosages sur le mont Magaba; Manlius les y poursuivit. La grande supériorité des armes chez les Romains, surtout des armes de trait et de jet, leur donna la victoire. Les Galates crurent devoir livrer une seconde bataille, qu'ils perdirent également. Alors, ils se décidèrent à traiter, consentirent à rendre les terres enlevées aux alliés de Rome, renoncèrent aux incursions armées chez leurs voisins, et firent alliance avec Eumène, roi de Pergame. A ce prix, ils gardèrent une demi-indépendance, sous une sorte de protectorat romain, qui leur permit de prospérer à l'intérieur. Si leur histoire ne contient plus de grands événements, elle renferme encore des anecdotes curieuses, comme la tragique aventure de Camma, racontée par Plutarque et par Polyen.

Camma, prêtresse d'Artémis (Diane), et d'une

grande beauté, était la femme du tétrarque Sinat. Un autre tétrarque, Sinorix, en devint amoureux, et, ne pouvant la séduire, il tua Sinat en trahison. Quand elle fut veuve, Sinorix la poursuivit de ses sollicitations, et les parents de la jeune femme se joignirent à lui et la pressèrent de l'épouser. Elle feignit d'y consentir. Le mariage dut se faire à l'autel d'Artémis; les mariés, suivant l'usage, durent y boire ensemble

Fig. 20. — Déjotarus.

du vin dans une coupe d'or. Camma, après avoir bu, présenta la coupe à Sinorix, qui but avidement; mais la prêtresse avait empoisonné le vin. Quelques heures après, ils expiraient, Sinorix dans sa litière, Camma à l'autel d'Artémis, qu'elle n'avait pas voulu quitter.

Quoique bien traités par Rome, les Galates fournirent des auxiliaires à Mithridate; mais, au bout de quelque temps, le roi de Pont, doutant de leur fidélité, fit massacrer leurs chefs, et imposa à la Galatie un satrape nommé Eumaque, qui la gouverna fort durement pendant douze ans. Un des tétrarques qui avaient échappé au massacre de ses collègues, Déjo-

tarus, souleva le pays et, grâce aux défaites de Mithridate par les Romains, lui rendit son indépendance, ou du moins le délivra de la domination du roi de Pont. Malgré sa perfidie et sa cruauté à l'égard des Galates, Mithridate eut toujours une garde de soldats de cette nation. Quand, redoutant de tomber entre les mains des ennemis, il voulut se donner la mort, il se fit tuer par un soldat gaulois appelé Bituit.

La vie de Déjotarus fut longue et agitée. Il combattit avec les Romains contre Mithridate, et défit, en 74 av. J.-C., les généraux de ce prince. Pour prix de ses services, le sénat lui conféra le titre de roi, probablement en 63, l'année même de la mort de Mithridate, et ajouta à ses domaines la basse Arménie. Déjotarus profita de la faveur des Romains et, en particulier, de celle de Pompée, pour empiéter sur les droits des autres tétrarques et s'attribuer la souveraineté de toute la Galatie. Il fut l'ami de Cicéron, comme de Pompée. Dans la guerre civile, il suivit la cause de celui-ci, et se trouva près de lui à Pharsale. César lui laissa le titre de roi, et lui ôta son royaume. Ce qu'il n'avait pu obtenir de la justice du dictateur, il l'acheta de la vénalité de Fulvie, et recouvra son royaume au prix de 10 millions de sesterces (2,213,550 fr.). Moins de vingt ans après sa mort, la Galatie fut réduite en province romaine (25 av. J.-C.).

Les Galates continuèrent encore longtemps à conserver leur langue celtique, comme langue vulgaire. Saint Jérôme, qui vivait à la fin du quatrième siècle de notre ère, rapportant peut-être, il est vrai, le témoignage de quelque auteur plus ancien, a écrit ceci : « Les Galates, outre le grec, que parle tout l'Orient, ont une langue qui leur est propre, presque la même que celle des Trévires. » Le fait est curieux, et nous l'avons déjà cité.

On est porté à rattacher à la domination des Galates dans la Phrygie l'origine de la légende qui faisait descendre les Gaulois des anciens Troyens.

CHAPITRE VIII.

Marseille. — Conquêtes des Romains dans le midi de la Gaule. — Guerre contre les Arvernes et les Allobroges. — La province romaine. — La colonie de Narbonne. — Invasion des Cimbres et des Teutons. — Victoires des Cimbres sur les Romains. — Défaite des Teutons près d'Aix et des Cimbres à Verceil.

Massalia ou Marseille était depuis longtemps l'alliée fidèle, la cliente des Romains; elle avait pu acquérir une certaine puissance sans exciter leur défiance. Elle possédait sur les côtes de la Méditerranée des stations importantes : *Agathe* (Agde), *Rhode* (Rosas), *Taurentum* (la Ciotat), *Olbia*, *Antipolis* (Antibes), *Nicæa* (Nice), *Portus Monœci* (Monaco). Marseille avait un gouvernement aristocratique, très favorable à la fixité de ses institutions; elle était prospère, riche sans excès, cultivait honorablement les lettres et les arts de la mère patrie (elle fut une des villes qui firent faire une récension des poèmes d'Homère), et

s'occupait à étendre son commerce, ce qui tournait au profit des connaissances géographiques.

Pythéas, de Marseille, qui vivait dans le quatrième siècle avant notre ère, fut un voyageur célèbre. Il visita les côtes de l'Europe occidentale jusqu'à la pointe septentrionale du Jutland, et peut-être navigua sur la Baltique; il visita aussi les rivages de la Bretagne, et, à six journées de cette île, il serait arrivé à Thulé, que des modernes ont identifiée avec l'Islande. Un autre voyage le mena, par la Méditerranée et le Pont-Euxin, de Gadès (Cadix) au Tanaïs (Don). C'était, pour un contemporain de Philippe et même d'Alexandre, de bien longs voyages; les ouvrages où ils étaient consignés devaient être fort précieux; malheureusement, ils sont perdus, et les fragments qui en restent nous laissent bien des doutes sur l'étendue des voyages et la véracité du voyageur. Un autre Marseillais, Euthymènes, visita, paraît-il, les rivages de l'Afrique, sur l'Atlantique, et publia une relation de son voyage.

Bien qu'on ne remarque pas dans la ville de Marseille une ambition bien envahissante et des efforts suivis pour étendre son territoire, elle ne s'en trouva pas moins plus d'une fois en lutte avec les tribus ligures ou celtiques, ses voisines. Une de ces querelles fournit au sénat le prétexte désiré pour intervenir

dans la Gaule méridionale. Les Massaliotes ou Marseillais réclamaient l'assistance de leurs amis les Romains contre deux tribus ligures. Le sénat envoya des commissaires pour régler le différend. Au lieu de les recevoir avec respect, les Ligures les repoussèrent et tuèrent même quelques hommes de leur escorte. Ce fut assez; le consul Opimius vint châtier les deux tribus coupables de ce méfait et attribua une partie de leur territoire à Marseille (154 av. J.-C.).

En 125, nouvelle querelle de cette ville avec deux tribus celto-ligures, les Salyes (pays d'Arles) et les Voconces (entre la Durance et le Drac); nouvelle intervention des Romains. Le consul M. Fulvius Flaccus vainquit les Salyes (124). Le successeur de Flaccus, C. Sextius Calvinus, fit aux deux tribus une rude guerre, les soumit, et fonda, sur le territoire des Salyes, la ville d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), en 123.

Teutomal, roi des Salyes, s'était réfugié chez les Allobroges; le consul Domitius le leur fit redemander, avec la pensée qu'ils refuseraient, et que la guerre s'ensuivrait. Pour la première fois, Rome s'attaquait à une des grandes nations transalpines; elle pouvait le faire avec d'autant plus d'espoir de succès que ces nations, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, ne cessaient d'être en lutte entre elles. Ainsi, en ce moment, les Allobroges se querellaient avec les

Éduens et ils avaient pour eux les Arvernes, probablement la plus puissante des nations gauloises depuis que les Bituriges avaient déchu. Les Éduens donnèrent le funeste exemple de s'adresser aux Romains pour leurs griefs particuliers; ils en reçurent le titre d'amis et d'alliés. C'était un droit d'intervention en Gaule, pour le sénat, droit qui devait devenir bientôt un protectorat, puis une souveraineté.

Le consul Domitius Ænobarbus réclamait donc Teutomal. Il enjoignait, de plus, aux Allobroges, de respecter le territoire des Éduens. Les Allobroges, comptant sur les Arvernes, refusèrent. Le roi des Arvernes, Bituit, envoya une ambassade à Domitius pour demander le rétablissement de Teutomal. Le consul accueillit froidement cette ambassade, où les Gaulois avaient déployé toute leur pompe, et n'accorda rien. On en vint aux armes. Les Allobroges n'attendirent pas l'arrivée de leurs alliés pour attaquer Domitius, mais ils furent battus (122). La campagne suivante fut plus importante. Un nouveau consul, L. Fabius Maximus, vint rejoindre Domitius; tous deux livrèrent bataille à Bituit. Celui-ci avait passé l'Isère sur un pont de bateaux. Voyant en face de lui l'armée romaine, beaucoup moins nombreuse, il dit qu'il n'y en avait pas là assez pour le repas de ses chiens. Mais le nombre ne suffit pas : les Gaulois furent vaincus; le pont se rompit sous le poids des

fuyards, ce qui rendit encore plus effrayantes leurs pertes, déjà énormes (8 août 121). Bituit, réduit à traiter, fut attiré dans une entrevue par Domitius, arrêté par un acte d'infâme perfidie, et envoyé à Rome, où il décora le triomphe de ses vainqueurs.

Les Romains ne voulaient pas, en ce moment, s'engager à fond dans l'intérieur de la Gaule; il leur suffisait d'être maîtres des pays entre les Alpes et la

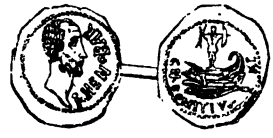


Fig. 21. — Domitius Ænobarbus, consul romain.

Méditerranée, jusqu'aux Pyrénées. Ils respectèrent l'indépendance des Arvernes, en déclarant toutefois les Allobroges sujets du peuple romain. Tout le pays à l'est du Rhône, entre le lac Léman et la mer, forma une province; c'est le pays qu'on appelle encore la Provence. Quant à la contrée à l'ouest du fleuve, entre la mer, les Pyrénées et la Garonne, jusqu'à Tolosa, les Romains la tinrent par la fondation, en 118, d'une importante colonie, dans la vieille ville celtique de Narbo (Narbonne), sur l'Atax (Aude), et à très peu de distance de la Méditerranée.

La Gaule, démembrée au midi par les Romains,

était menacée à l'est de l'invasion des peuples d'outre-Rhin. Des hordes, parties des rivages de la Baltique, étaient venues s'accumuler sur le versant septentrional des Alpes, où elles se grossirent de plusieurs tribus qu'attachaient à leur fortune la parenté de race et le même amour du pillage. On les appelait les Cimbres et les Teutons; les premiers étaient des Celtes, de la branche kymrique; les seconds appartenaient, comme leur nom l'indique, à cette race tudesque ou teutonique, que les Latins appelaient germanique, et que nous nommons allemande. Quelques historiens pensent que les Cimbres étaient aussi des Germains. Tacite, chez les anciens, est déjà de cette opinion, mais des auteurs plus rapprochés que lui de l'invasion cimbrique regardent évidemment les Cimbres comme des Gaulois. Remarquons-le seulement, les Kymris du Jutland et de la Baltique étaient depuis si longtemps en contact avec les Germains, qu'il s'était opéré entre eux une sorte de fusion. Ces hordes comptaient, dit-on, 300,000 combattants.

Les Cimbres parurent dans le Norique en 113 avant J.-C., descendirent jusqu'aux Alpes Carniennes et défirent le général Papirius Carbon, non loin de Noréia, dans la Carinthie. Au lieu de profiter de leur victoire pour envahir l'Italie, ils se dirigèrent vers l'ouest, à travers l'Helvétie, où ils recueillirent les Tigurines et

les Ambrons, et parcoururent, en les ravageant, diverses parties de la Gaule. On ne sait ni où ni quand les Teutons, sous leur roi Teutobode, vinrent les rejoindre. Les barbares demandaient aux Romains de pouvoir s'établir dans la Gaule méridionale; mais les Romains ne voulaient pas admettre une population si dangereuse dans leurs possessions d'au delà des Alpes ou dans le voisinage.

En 109, le consul M. Junius Silanus fut défait par les Cimbres; en 107, les Tigurines taillèrent en pièces l'armée du consul L. Cassius Longinus, qui périt dans le combat. Le consul Quintus Servilius Cépion, envoyé pour les contenir, s'attaqua à la ville de Tolosa, qui avait profité de leur victoire pour s'affranchir des Romains; il s'en empara (106) et la pilla impitoyablement, y compris un temple antique, qui renfermait, disait-on, l'or rapporté de l'expédition de Delphes.

Cépion conservait, comme proconsul, le commandement de son armée. Une autre armée, sous le consul Cnéius Mallius Maximus, vint le rejoindre sur le Rhône, en 105. Les deux généraux livrèrent bataille aux Cimbres commandés par leur roi Boïorix, dans les environs d'Arausio (Orange). Ils éprouvèrent une défaite comparable à celle de Cannes. On dit que, de leurs deux armées, il n'échappa que 10 hommes; que

80,000 soldats périrent. Le consul et le proconsul furent de ceux qui se sauvèrent. Cépion, mis en cause et condamné, n'échappa à la peine capitale que par la connivence d'un tribun; il alla mourir dans l'exil, privé de ses biens : l'or de Toulouse ne lui avait pas porté bonheur.

A la nouvelle de cette terrible défaite, tous les regards, à Rome, se tournèrent sur le vainqueur de Jugurtha, Marius, qui était encore en Afrique; on l'élut consul à l'unanimité. Il entra en fonctions le 1er janvier 104. Cependant, le danger qui avait rallié à son nom tous les partis s'était éloigné. Le torrent de l'invasion, se détournant encore une fois de l'Italie, s'écoulait vers l'ouest et le sud, en Espagne. Marius profita de ce temps de répit pour achever la soumission des Tectosages et pour former ses troupes. Quoiqu'il obligeât ses légionnaires à une dure discipline et à de rudes travaux, il s'en fit aimer, parce qu'il partageait toutes leurs fatigues, et ne ménageait pas plus les officiers que les soldats. Il fut encore élu consul pour 103, puis pour 102. Le danger, un moment éloigné, reparaissait.

Les Cimbres, en quittant l'Espagne (103), remontèrent jusqu'en Belgique ; ils y laissèrent leur butin sous la protection de 6,000 hommes, dans un lieu très fort, qui devint l'*oppidum* des Aduatuques.

Fig. 22. — Bataille des Cimbres et des Romains, près de Verceil.

UNIV. OF

Réunis aux Teutons, ils descendirent vers le sud, décidés cette fois à envahir l'Italie.

Marius s'était d'abord établi sur le Rhône, non loin de son embouchure; et, pour faciliter l'approvisionnement et occuper ses soldats, il leur avait fait creuser un canal, qui permettait aux vaisseaux d'éviter les bouches ensablées du fleuve. A l'approche des barbares, il alla se poster plus au nord, au confluent du Rhône et de l'Isère, fermant ainsi aux envahisseurs la route des Alpes Graies, par où Annibal était entré en Italie.

La horde d'invasion s'était divisée en deux. Les Cimbres et les Tigurines suivirent le revers des Alpes et traversèrent ces montagnes au défilé de Tridentum (Trente); les Teutons et les Ambrons se jetèrent sur la Province romaine. Marius, craignant pour ses soldats le premier effet de l'étrange et sauvage aspect des barbares, resta dans son camp. Les Teutons l'y attaquèrent et furent repoussés. Alors, ils s'avancèrent plus au midi, avec l'intention d'entrer en Italie par les Alpes maritimes. Ils étaient si nombreux qu'ils mirent, dit-on, six jours à défiler devant le camp romain. Marius les laissa passer, puis il les suivit de près jusque dans le voisinage d'Aquæ Sextiæ (Aix).

Arrivées là, les deux armées s'observèrent pendant deux ou trois jours; ensuite, elles en vinrent à une

action décisive. La bataille fut vaillamment disputée, les barbares finirent par reculer, et, brusquement assaillis par 3,000 hommes que Marius avait placés en embuscade, ils furent mis en déroute. Quelques historiens parlent de 200,000 morts, chiffre que d'autres réduisent à 100,000, ce qui est encore fort élevé. On parle aussi de 80,000 prisonniers; le roi Teutobode fut du nombre. Beaucoup de femmes se firent tuer sur les chariots, qui formaient l'enceinte du camp des barbares, ou se tuèrent pour éviter l'esclavage (fin de l'été de 102).

Cependant, les Cimbres pénétraient en Italie. Le collègue de Marius, Quintus Lutatius Catulus, désespérant de défendre les montagnes du Tyrol, s'était retiré au-dessous de Trente, sur la rive gauche de l'Adige, en communiquant avec la droite par un pont. Il éleva de bons retranchements des deux côtés du fleuve, pour en interdire le passage aux barbares. Ceux-ci transportèrent leur camp près de celui du consul, et, examinant comment ils pourraient franchir la rivière, imaginèrent de la combler en grande partie à cet endroit. Coupant les tertres des environs, déracinant les arbres, détachant d'énormes rochers et de grandes masses de terre, ils les roulèrent dans l'Adige pour en resserrer le cours. Les légions, effrayées, forcèrent leur général à rétrograder jusque

derrière le Pô. Les Cimbres, au lieu de pousser leurs avantages et de marcher sur Rome, hivernèrent dans la riche Cisalpine, s'étendant jusque vers les sources du Pô, sans doute dans l'espoir d'y donner la main

Fig. 23. — Gaulois vêtus, l'un de *braies*, l'autre d'une tunique.

aux Teutons, dont ils ignoraient la défaite, et qu'ils espéraient voir déboucher des défilés des Alpes.

Ce fut Marius qui arriva. Il rejoignit Q. Catulus, et leurs forces réunies, au nombre de 50,000 hommes environ, passèrent le fleuve, au printemps de 101, et marchèrent aux Cimbres. La rencontre eut lieu au-dessous de Vercellæ (Verceil), non loin du confluent

de la Sesia et du Pò. Les Cimbres provoquèrent les Romains. Il fut convenu entre les chefs des deux armées ennemies que l'on se battrait, sous trois jours, dans la plaine de Verceil. De part et d'autre, on fut exact au rendez-vous. A peine le combat était-il commencé, qu'il s'éleva sous les pas de cette multitude un tel nuage de poussière que les deux armées ne purent se voir. Marius, qui s'était avancé pour atteindre le premier l'ennemi, le manqua dans cette obscurité, et ayant poussé au delà du champ de bataille, il erra longtemps dans la plaine, tandis que Catulus soutenait le choc des barbares. Enfin, il tomba à son tour sur les Cimbres, qui eurent le même sort que les Teutons; ils furent défaits et détruits.

Les Tigurines, qui n'avaient pas franchi les Alpes, regagnèrent le Norique, où leur existence échappe à l'histoire. Quant aux Cimbres laissés chez les Belges pour garder le butin, il y restèrent après le désastre de leur peuple et y prospérèrent.

Rome prétendait avoir rendu un grand service à la Gaule par la destruction de la horde cimbro-teutonique, et elle se le serait fait payer en intervenant de plus en plus dans les affaires de ce pays, si la guerre sociale, qui éclata peu après, puis la guerre civile de Marius et de Sylla ne lui avaient donné assez d'occupation chez elle. Dans la guerre civile, Pom-

pée, après avoir repris la Province sur Sertorius, donna à Marseille une partie du territoire des Arécomices et des Helviens. Les Voconces furent accablés, près de Salonium, par Caïus Pomponius. Fontéius, laissé pour achever la pacification ou plutôt l'écrasement de la Province, y procéda avec rigueur. Plus tard, les Volkes-Tectosages et les Allobroges l'accusèrent à Rome, par une députation, que conduisait l'Allobroge Indutiomar. Cicéron défendit Fontéius, qui fut absous, malgré les faits d'oppression très graves relevés à sa charge. Pendant la conspiration de Catilina, les députés des Allobroges reçurent les confidences des conjurés, mais au lieu d'entrer dans l'entreprise, ils la dénoncèrent au consul Cicéron (décembre 63 av. J.-C.). Les Allobroges, trouvant que ce bon office n'était pas récompensé par le sénat, prirent les armes sous un de leurs chefs nommé Catugnat, eurent d'abord quelque succès, et finirent par être battus. Leur pays fut pacifié, c'est-à-dire soumis.

La Province, la *Gallia braccata*, comme on l'appela, tandis que la Cisalpine se nomma *Gallia togata* (ces deux noms étaient empruntés à deux détails de costume, les braies des Gaulois et la toge des Romains), la Province donc fut tranquille; c'était une belle contrée, assez semblable à l'Italie, et où, dès avant César, les marchands romains abondaient.

CHAPITRE IX.

État de la Gaule au moment de la conquête romaine. — Diverses nations et tribus de la Gaule. — Chiffre de la population. — Agriculture, commerce, industrie. — Ordre politique : la royauté, les chevaliers, l'armée gauloise. — Les ligues nationales.

Nous touchons à la conquête romaine; il faut voir quel était à cette époque l'état de la Gaule.

Son territoire, si l'on admet la division tracée par César, se partageait entre trois races, les Belges entre le Rhin et la Seine, les Celtes ou Gaulois de la Seine à la Garonne, les Aquitains entre la Garonne et les Pyrénées. Mais une race, la même que celle des Belges, et qui les avait précédés de beaucoup dans la Gaule, les Kymris, se partageaient avec les Galls la Celtique, suivant une ligne à peu près tracée de Paris à Périgueux. A l'ouest de cette ligne étaient les tribus kymriques; à l'est, les tribus galliques.

Chacune des races gauloises se divisait en nations, lesquelles se subdivisaient en groupes de population

que les Romains appelaient *pagi*. Ces groupes, quelquefois très considérables, se composaient de circonscriptions rurales, agglomérations de maisons (*vici*). Si l'on rapprochait ces divisions des nôtres, on dirait que les *vici* répondaient aux communes modernes; les *pagi*, suivant leur étendue, aux cantons ou aux arrondissements; les *nationes*, aux arrondissements ou aux départements, ou, pour quelques-unes, à des provinces de l'ancienne France. Il y avait environ 10,000 *vici*, peut-être 400 *pagi*, et une centaine de nations. Quelques auteurs parlent, il est vrai, de 300 peuples (Plutarque), de 305 (Josèphe), de 400 (Appien); c'est qu'ils ont confondu les nations avec les *pagi*. César nomme 12 nations pour l'Aquitaine, 27 pour la Belgique, 43 pour la Celtique, soit 82; il en indique 7 dans les Alpes, 6 pour la Province romaine et 2 nations sujettes de Marseille. Il y avait, dans chaque nation, une ou plusieurs places fortifiées, que les Latins appelaient *oppida;* César en mentionne 28. Il donne aux *nationes* le titre de *civitates* (cités).

Un tableau géographique des nations de la Gaule, au moment de la conquête avec les noms modernes correspondants, est bien aride, mais il est très utile; celui qui suit, emprunté à L. Dussieux (*Encyl mod*), laisse aux noms leur forme latine, tandis que dans le courant du récit nous employons la forme fran-

cisée. Quelques tribus, nommées dans les *Commentaires* de César, sont omises dans ce tableau, comme trop peu importantes, ou ne pouvant se rattacher à la nomenclature géographique moderne.

Les peuples de la Gaule étaient ainsi répartis:

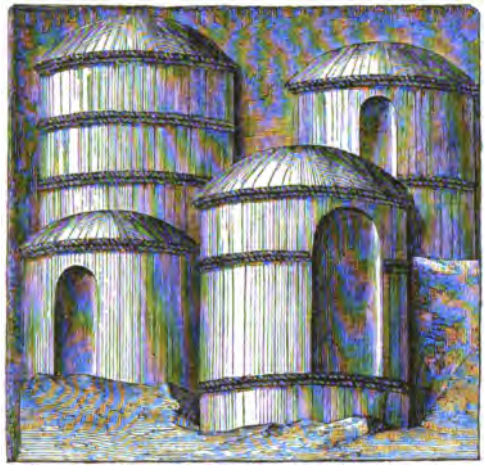


Fig. 21. — Habitation gauloise.

1° Chez les Belges :

Les *Leuci* (duché de Bar); les *Mediomatrici* (pays Messin, partie de la Lorraine); les *Remi* (diocèse de Reims); les *Suessiones* (Soissonnais); les *Bellovaci* (Beauvaisis); les *Caleti* (pays de Caux); les *Ambiani* (Amiénois); ils avaient pour capitale *Samarobriva* (Pont-sur-Somme), aujourd'hui Amiens; les *Atrebates* (Artois); les *Veromandui* (Vermandois); les *Morini*

(Boulonnais); les *Treviri* (pays de Trèves); les *Eburones* (pays de Liège); les *Nervii* (Hainaut et sud de la Flandre); les *Menapii* (Gueldre, duché de Clèves, Brabant hollandais); les *Batavi* (bouches de la Meuse et du Rhin).

Sur la rive gauche du Rhin se trouvaient établis plusieurs peuples germains : les *Tribocci*, les *Nemetes*, les *Vangiones*.

2° Chez les Kymris :

Les *Petrocorii* (Périgord); les *Lemovices* (Limousin); les *Boii* (Bourbonnais); les *Santones* (Saintonge); les *Pictones* ou *Pictavi* (Poitou); les *Andes* ou *Andegavi* (Anjou); les *Turones* (Touraine); les *Carnutes* (pays Chartrain, Orléanais) : capitale, *Autricum* (Chartres); les *Parisii* (département de la Seine, portions de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne) : capitale, Lutèce; les *Senones* (Sénonais) : capitale, *Agendicum* (Sens); les *Lingones* (pays de Langres); les *Cenomani* (partie du Maine, le Mans); les *Eburovices* (pays d'Évreux); les *Essui* (département de l'Orne).

L'*Armorique* ou confédération armoricaine (Bretagne), comprenant :

Les *Nannetes* (diocèse de Nantes); les *Veneti* (diocèse de Vannes); les *Curiosolites* (pays de Corsault, diocèse de Saint-Malo); les *Osismii* (diocèses de Saint-

Pol-de-Léon et de Tréguier); les *Redones* (pays de Rennes); les *Abrincatui* (Avranchin); les *Unelli* (pays de Valognes et de Cherbourg); les *Baïocasses* (diocèse de Bayeux); les *Lexovii* (pays de Lisieux).

3° Les Galls se divisaient en trois grandes confédérations :

Les *Arverni*, les *Ædui* et les *Sequani*.

Les *Arverni* (Auvergne) : capitale, Gergovie (au sud-est de Clermont). Ils avaient sous leur patronage : les *Helvii* (Vivarais); les *Velauni* (Velay); les *Gabali* (Gévaudan); les *Rutheni* (Rouergue); les *Nitiobriges* (Agenois), et les *Cadurci* (Caoursin ou Quercy).

La confédération éduenne comprenait :

Les *Ædui* (partie de la Bourgogne située entre la Loire, l'Allier et la Saône) : capitale, *Bibracte* (Autun); les *Mandubii* (Auxois) : capitale, Alesia (Alise-Sainte-Reine); les *Ambarri* (Bresse); les *Insubres* (Beaujolais et Lyonnais); les *Segusiavi* (Forez); les *Bituriges* (Berri) : capitale, *Avaricum* (Bourges).

La confédération des *Sequani* (Franche-Comté) avait pour capitale, *Vesontio* (Besançon).

Après ces trois confédérations, venaient d'autres nations galliques : les *Helvetii* (Suisse); les *Gentes penninæ* (tribus des Alpes), les *Lepontii*, etc.; les *Allobroges*, de *all-brog*, hauts lieux (Dauphiné et Savoie,

entre l'Arve, l'Isère et le Rhône) ; capitales, Vienne et Genève ; les *Segalanui* (entre l'Isère et la Drôme) ; les *Tricastini* (pays de Saint-Paul-Trois-Châteaux) ; les *Cavares* : capitale, *Avenio* (Avignon).

4° Chez les Aquitains :

Les *Tarbelli* (Landes, Béarn) ; les *Bigerrones* (Bigorre) ; les *Garumni* (pays de Valence, d'Agen et de Montréjant) ; les *Auscii* (pays d'Auch, Armagnac) ; les *Vasates* (Bazadais) ; les *Meduli* (Médoc).

Il y avait encore en Aquitaine les *Bituriges Vivisci*, Galls d'origine, établis dans le Bordelais : capitale, *Burdigala* (Bordeaux) ; et les *Boii* ou *Boates*, d'origine kymrique (établis vers la Teste de Buch).

5° Chez les Ligures :

Les *Sardones* (Roussillon) : capitale, Ruskino ; les *Elesykes* (territoire de Nîmes et de Narbonne) ; les *Bebrykes* (sur les Corbières).

A cette époque, le pays des Ligures était occupé, sauf le territoire des Sardons, par deux peuples belges ou volkes : les *Volcæ Arecomici*, et les *Volcæ Tectosages*, qui avaient pour capitale *Tolosa*, Toulouse (presque tout l'ancien Languedoc, du Rhône à Toulouse).

Dans la Celto-Ligurie (Provence), on trouvait : les *Salyæ* ou *Salluvii :* capitale, *Arelate* (Arles) ; les *Suelteri* et les *Commoni ;* les *Oxibii*, à l'embouchure du

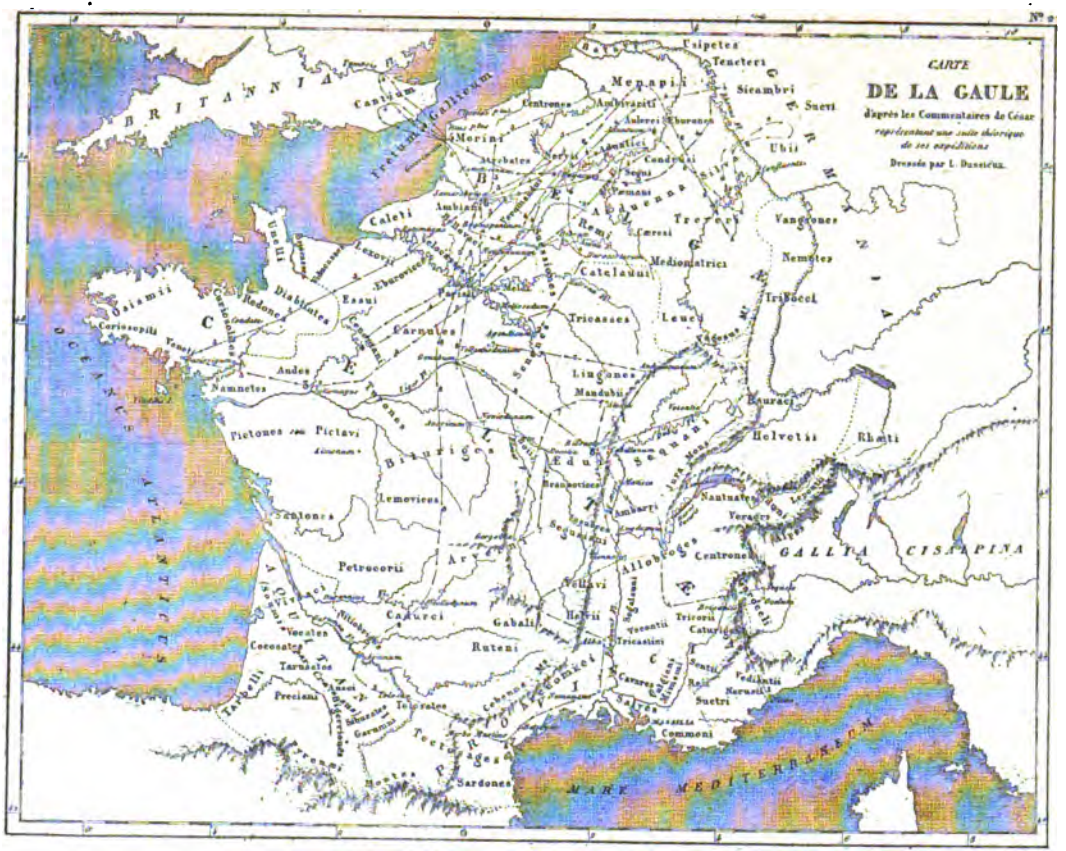


Fig. 25. — Carte de la Gaule, d'après les *Commentaires* de César.

Var; les *Deceates* et les *Nerusi,* le long du Var; les *Albici :* capitale, Riez; les *Vocontii*, entre la Durance, le Drac et les Alpes.

La population de toute la Gaule pouvait s'élever à 7 millions d'habitants. C'était peu; aussi le pays

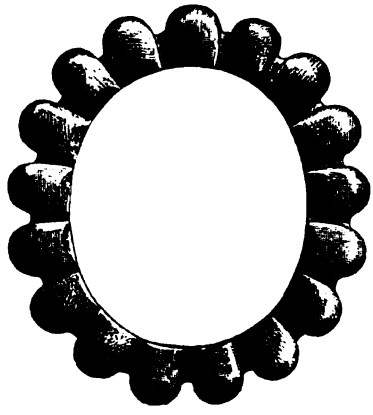


Fig. 26. — Bracelet gaulois en or massif.

était-il insuffisamment cultivé. De vastes forêts en occupaient une grande partie.

Le climat semble avoir été plus rigoureux que celui de la France moderne, si l'on s'en rapporte à ces descriptions, un peu exagérées peut-être, de Diodore de Sicile : « Comme la Gaule est en grande partie située sous la constellation de l'Ourse, l'hiver y est long et extrêmement froid. Car, dans la saison de l'hiver, pendant les jours nébuleux, il tombe beaucoup de

neige au lieu de pluie; et quand le ciel est serein, il se forme des masses de glace compacte, par lesquelles les fleuves congelés deviennent des ponts naturels. Non seulement des voyageurs allant par petites troupes, mais des armées nombreuses, avec chars et bagages, y passent sur la glace, en toute sécurité.

« On remarque dans la plus grande partie de la Gaule un phénomène trop singulier pour omettre d'en parler ici. Les vents du couchant d'été et ceux du nord y soufflent habituellement avec tant de violence et de force, qu'ils soulèvent de terre et emportent des pierres grosses comme le poing et une épaisse poussière de gravier. Enfin, de violents tourbillons arrachent aux hommes leurs armes et vêtements, et enlèvent les cavaliers de leurs chevaux. L'excès du froid altère tellement le climat que la vigne et l'olivier n'y croissent pas. »

L'olivier ne croît encore que dans la Provence, mais dès l'époque romaine, sans que l'on puisse admettre un changement notable de climat, la culture de la vigne s'étendit jusqu'au nord de la Gaule; avant la conquête, elle était restreinte à la Province. Les Gaulois préféraient, en général, à la culture du sol l'élevage des bestiaux, particulièrement des porcs, pour lequel leurs forêts leur offraient de grandes facilités. Ils suppléaient au vin avec de l'hydromel et de la

bière. Le vin même ne manquait pas à ceux qui étaient assez riches pour le payer. « Beaucoup de marchands italiens profitent de l'amour des Gaulois pour le vin. Ils leur en apportent soit sur des bateaux sur les rivières navigables, soit sur des chars qu'ils conduisent à travers le pays plat; en échange d'un tonneau de vin, ils reçoivent un jeune esclave, troquant ainsi leur boisson contre un échanson. » (DIODORE DE SICILE, trad. de F. Hoefer.)

Les Gaulois vivaient dans des villages ouverts, dans des maisons de bois. Ils avaient aussi des villes fortes, dont les murs, alternativement composés de pierres et de poutres, étaient disposés avec une habileté que remarquèrent les Romains.

La navigation fluviale, favorisée par le nombre et la direction de leurs cours d'eau, était florissante. Les habitants de l'ouest se montraient hardis marins, et les premiers des anciens, ils firent un usage ordinaire de la voile pour leur marine militaire. Les rapports très fréquents entre la Gaule continentale, au moins sur le littoral, et l'île de Bretagne, développaient le commerce maritime.

L'industrie des Gaulois ne faisait que de médiocres progrès; pourtant ils s'entendaient bien à l'extraction et au travail des métaux. La Silurie (Cornouailles), les îles Cassitérides (Sorlingues) leur fournissaient l'é-

tain, qui devint l'objet d'un trafic important. « Il n'y a aucune mine d'argent dans la Gaule, mais il y a beaucoup d'or natif que les indigènes recueillent sans peine. Comme les fleuves, dans leurs cours tortueux, se brisent contre la racine des montagnes, les eaux en détachent et charrient avec elles des fragments de roche remplis de sable d'or... L'or sert à la parure des femmes aussi bien qu'à celle des hommes; car ils en font des anneaux, qu'ils portent aux poignets et aux bras; ils en fabriquent aussi des colliers massifs, des bagues et même des cuirasses. Les habitants de la Celtique supérieure offrent une autre singularité au sujet des temples. Dans les temples et les enceintes sacrées de ce pays, se trouve entassé beaucoup d'or offert aux dieux, et, quoique tous les Celtes aiment l'argent, pas un d'eux n'ose y toucher, tant la crainte des dieux les retient. » (Diodore.)

La famille se fondait sur le pouvoir absolu du mari et du père sur sa femme et ses enfants. Les Gaulois ne faisaient pas à la femme une place suffisante dans la famille, mais ils ne méconnaissaient pas ses intérêts pécuniaires.

La constitution y reposait sur la nation ou tribu, le clan, division de la tribu, avec le prince, le conseil des anciens et l'assemblée commune des guerriers. C'est le genre de constitution sociale et politique que

l'on voit dans les premiers âges des peuples aryens, et sans doute d'autres peuples. Un groupe de familles n'en formant, pour ainsi dire, qu'une seule, sous le

Fig. 27. — Femme gauloise.

commandement du chef de la plus ancienne et de la plus puissante de ces familles; ces groupes, à leur tour, se réunissant auprès d'un groupe plus puissant, dont le chef est leur chef, le roi de toute l'agglomération. Plusieurs rois peuvent former une fédération et

attribuer le commandement au principal d'entre eux. Leur pouvoir n'a de limites que la nature des choses; comme ils commandent à des hommes armés, ils sont bien obligés de tenir compte de leur consentement. L'assemblée de tous les hommes armés est une assemblée populaire, le conseil des chefs un sénat; le roi préside et commande. En Grèce et à Rome, le développement se fit dans la cité, et la royauté disparut à peu près partout; en Gaule, le développement se fit par la tribu, et il dut aboutir à une sorte de féodalité. Vers la fin seulement, les assemblées populaires chez quelques nations ou tribus, et généralement les assemblées de nobles, eurent plus d'autorité; la royauté diminua beaucoup ou fut même supprimée. Le roi héréditaire fut remplacé par un chef élu, le *vergobret*.

Ce que la royauté perdait en pouvoir passa surtout à la noblesse. Cette noblesse, que César appelle l'ordre des chevaliers, formait ce qu'il y avait de plus effectif dans l'armée gauloise : c'était une cavalerie féodale. Les chefs allaient à la guerre avec leurs clients, leurs compagnons fidèles, qu'on appelait *soldures* chez les Aquitains, avec leurs *ambactes* (écuyers, pages). L'infanterie n'était pas composée de mauvais éléments. Tous les auteurs s'accordent sur l'impétueuse bravoure des Gaulois; mais elle manquait tout à fait d'organisation et n'avait qu'un armement très défectueux.

Les chars de guerre, encore employés chez les Bretons, avaient passé d'usage chez les Gaulois. Mais ils se faisaient toujours suivre d'une longue file de chariots portant les bagages; ils s'en servaient comme de remparts pour leurs camps.

Fig. 28. — Agrafes gallo-romaines.

A ces indications générales sur l'armée gauloise, il convient d'ajouter des particularités empruntées à Diodore, bien que plusieurs de ces détails se rapportent à une époque antérieure plutôt qu'à l'état de la Gaule tel qu'il apparaît dans César :

Quelques-uns d'entre les Gaulois méprisent la mort au point de s'exposer nus et n'ayant qu'une ceinture autour du corps... Avant de

livrer bataille, ils ont coutume de sortir des rangs et de provoquer les plus braves des ennemis à un combat singulier, en agitant leurs armes pour effrayer leurs adversaires. Si quelqu'un accepte le défi, ils chantent les prouesses de leurs ancêtres et vantent leurs propres vertus, tandis qu'ils insultent leurs adversaires et les appellent des lâches. Aux ennemis tombés, ils coupent la tête et l'attachent au cou de leurs chevaux; ils clouent ces trophées aux maisons. Quant aux têtes des ennemis les plus renommés, ils les embaument avec de l'huile de cèdre et les conservent soigneusement dans une caisse.

Ils portent des tuniques bigarrées de différentes couleurs et des chausses qu'ils appellent *braies*. Avec des agrafes, ils attachent à leurs épaules des saies rayées, d'une étoffe à petits carreaux multicolores, épaisse en hiver et légère en été. (C'est le plaid des Celtes d'Écosse.) Ils ont pour armes défensives des boucliers aussi hauts qu'un homme, et que chacun orne à sa manière. Comme ces boucliers servent non seulement de défense mais encore d'ornement, quelques-uns y font graver des figures d'airain en bosse, et travaillées avec beaucoup d'art. Leurs casques d'airain sont garnis de grandes saillies et donnent à ceux qui les portent un aspect tout fantastique. A ces casques sont fixées tantôt des cornes, tantôt des figures en relief d'oiseaux et de quadrupèdes... Quelques-uns portent des cuirasses de mailles de fer... Ils se servent de piques qu'ils appellent *lances*, dont le fer a une coudée de longueur et près de deux palmes de largeur; le fût a plus d'une coudée de longueur. Leurs épées ne sont guère moins grandes que le javelot des autres nations, et leurs *saunies* ont les pointes plus longues que leurs épées. De ces saunies, les unes sont droites et les autres recourbées; de sorte que, non seulement elles coupent, mais encore déchirent les chairs et, en retirant le javelot, on agrandit la plaie.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois, les Gaulois n'arrivèrent jamais à l'unité nationale, ils ne dépassèrent pas certains groupements de nations, ou tribus ou cantons (*pagi*). Du temps de César, les divers peuples belges formaient une ligue.

Nous avons parlé de la confédération armoricaine ou des cantons maritimes. Dans la Gaule centrale, la ligue Éduenne et la ligue Séquanaise se disputaient la domination; la ligue des Arvernes, depuis sa lutte malheureuse avec les Romains, se mêlait peu aux affaires générales du pays.

En somme, dans cette grande contrée de la Gaule, aucune nation, aucune ligue de nations n'était alors en état de prendre le commandement, pour mener les autres au combat décisif contre Rome.

CHAPITRE X.

Religion des Gaulois. — Les druides. — Les divinités celtiques. Cérémonies religieuses. — Les mœurs des Gaulois.

L'état politique des Gaulois ne les avançait point vers l'unité nationale; cette unité semblait se préparer, d'une manière fort imparfaite, par le sacerdoce celtique ou druidisme. On lit avec intérêt dans César la description de cet ordre sacerdotal, qui, par quelques traits, rappelle le clergé catholique du moyen âge. Le druidisme, d'origine kymrique, s'était étendu à toutes les nations gauloises.

Les druides président aux cérémonies religieuses, font les sacrifices publics et privés, interprètent les signes de la volonté divine; une jeunesse nombreuse vient s'instruire auprès d'eux; ils jouissent dans le pays de la plus haute considération. C'est à leur jugement que sont déférées presque toutes les contestations qui intéressent l'État ou les particuliers, et, qu'il s'agisse de quelque attentat, d'un meurtre, d'une question d'héritage ou de délimitation, ce sont eux qui prononcent et qui fixent les peines ou les récompenses. Quiconque ne se conforme pas à leurs décrets, peuple ou particulier, est frappé

par eux de la peine qui, aux yeux des Gaulois, est la plus redoutable, l'interdiction des sacrifices. Ceux qu'elle atteint sont tenus dès lors pour impies et scélérats; tout le monde s'éloigne d'eux, on fuit leur abord et leur entretien, de crainte de contagion; ils ne peuvent plus faire entendre aucune réclamation en justice, et aucun honneur ne peut leur être accordé.

Le corps des druides a pour chef un des leurs, qui jouit parmi eux d'une autorité prépondérante. A sa mort, le plus considérable par l'éclat de son mérite lui succède, et si plusieurs paraissent avoir des titres égaux, les suffrages du corps en décident, et quelquefois même on a recours aux armes. Chaque année, à une époque fixe, ces prêtres s'assemblent en un lieu consacré, sur le territoire des Carnutes, qui est regardé comme le centre de toute la Gaule. Ceux qui ont des différends à vider y viennent de toutes parts pour se soumettre aux arrêts des druides. On croit leur doctrine originaire de la Bretagne, d'où elle fut transférée en Gaule, et maintenant encore ceux qui veulent la connaître à fond vont l'étudier dans cette île.

Les druides ne vont point à la guerre et ne payent point d'impôts comme le reste de la population; ils sont exempts de la milice et de toute autre espèce de charge. Ces grandes prérogatives leur attirent une foule de disciples, qui viennent d'eux-mêmes à leurs écoles ou y sont envoyés par leurs familles. L'enseignement se compose d'un grand nombre de vers à apprendre par cœur, et quelquefois il exige jusqu'à vingt années d'études. A leur avis, ces matières ne doivent pas être confiées à l'écriture, connue d'ailleurs des Gaulois, qui, pour les autres affaires, soit publiques, soit privées, se servent de l'alphabet grec. Une pareille règle me paraît fondée sur deux motifs, le désir que leur doctrine ne se divulgue pas, et la crainte que leurs disciples, se fiant à l'écriture, n'exercent pas suffisamment leur mémoire. Le principal point de leur doctrine, c'est que l'âme ne périt pas, et qu'après la mort, elle passe d'un corps dans un autre. Ils croient que ce dogme, en faisant mépriser la mort, est éminemment propre à exalter le courage. Une foule de questions sur les astres et leurs mouvements, sur la grandeur du monde et de la terre, sur les lois de la nature, sur l'action et la puissance des dieux, font partie de leurs doctrines et de leur enseignement. (CÉSAR, *Commentaires*, trad. de Bertrand et Creuly.)

Voilà à peu près tout ce que l'on sait des druides. On suppose, d'après le mot grec δρῦς, qui signifie *chêne*, qu'ils furent appelés ainsi parce qu'ils habitaient de préférence les forêts de chênes. Mais auraient-ils été nommés d'un mot grec? Il est vrai que le nom du chêne est dans les langues néo-celtiques : *dair* (gaélique), *deru* ou *derv* (armoricain), *derwyd* (kymrique). Quelle que soit son étymologie, le mot celte dont les Romains firent *druida*, signifiait sage, mage, sens qui se retrouve dans l'irlandais *draoid* et le kymrique *driod*.

Fig. 20. — Druide sacrificateur.

Parmi les druides, ceux qui s'occupaient en particulier de prédire l'avenir étaient désignés en latin sous le nom de *vates*, qui signifie *devin*;

Strabon donna à ce mot la forme grecque de οὐάτεις, d'où paraissent provenir les Eubates ou Eubages d'Ammien Marcellin, lesquels Eubates formaient, dit-on, le second ordre des druides, comme les bardes ou poètes en formaient le troisième.

Fig. 30. — Apollon, bronze gaulois.

Les dieux des Gaulois appartenaient à ce panthéon aryen, où les noms diffèrent plus que leurs attributs. César nous indique cinq de ces divinités : Mercure qu'ils cultivent surtout, Apollon, Mars, Jupiter, Minerve et Dis, le dieu du monde souterrain, dont les Gaulois, prétend-il, se disaient issus. Il est sûr que les Gaulois n'adoraient pas des divinités latines, mais entre certains dieux gaulois et certains

dieux latins, César a trouvé des analogies, qui lui ont fait affirmer leur identité.

Nous savons par le poète latin Lucain les noms de trois dieux gaulois : Teutatès, Hésus et Taranis. Teutatès était probablement le principal dieu, celui que

Fig. 31. — Jupiter.

César appelle Mercure. On suppose que les Gaulois le devaient aux Phéniciens, parce qu'on remarque quelque ressemblance de mot avec le Thoth, Mercure ou Hermès égyptien. L'Apollon de César répond au dieu gaulois Bélénus, divinité solaire, qui nous est connue d'ailleurs. Mars est peut-être l'Hésus de Lucain, à moins qu'il ne soit un dieu Camulus, beaucoup moins

connu. Jupiter est Taranis, le dieu du tonnerre. Un autre dieu gaulois, Granus, paraît être Apollon ou le Soleil, puisque *grian*, en irlandais, signifie soleil : Granus était apparemment le mot celtique, Bélénus le nom emprunté aux Phéniciens. La Minerve de César paraît répondre à une déesse Bélésina, attestée par les inscriptions de la Gaule. Les inscriptions portent aussi le nom de la déesse égyptienne Isis, mais son culte appartenait sans doute à l'époque romaine.

Un écrivain grec, postérieur de deux siècles à la conquête romaine, Lucien, parle d'un tableau représentant une de ces divinités, qu'il appelle Ogmius, et qui est, dit-il, l'Héraclès (Hercule) gaulois. C'est un vieillard décrépit, qui traîne après lui une foule d'hommes, tous enchaînés par l'oreille, au moyen de légères chaînes d'or et d'ambre, qui venaient toutes aboutir à la langue d'Ogmius. Ce symbole de la force de l'éloquence est significatif. Les Gaulois faisaient grand cas du bien-dire. On sait le mot du vieux Caton : « La plupart des Gaulois poursuivent deux choses très industrieusement : le métier militaire et l'ingéniosité du langage (*rem militarem et argute loqui*). »

On trouve aussi dans la religion gauloise des personnifications de la nature, si fréquentes dans la mythologie grecque : Kirk ou Circius, personnification

d'un vent violent; Voségis, dieu des Vosges; le dieu Pennin, des Alpes; la déesse Arduinna, des Ardennes; le génie des Arvernes, la déesse Bibracte; le dieu Né-

Fig. 32. — Minerves gauloises.

mausus. Aux personnifications celtiques de la nature on rattache la croyance aux fées, fort répandue dans la France du moyen âge, et qui a ses analogues dans les superstitions des peuples germaniques et slaves.

Le culte que les Gaulois rendaient à leurs dieux nous

est peu connu. Ils ne possédaient pas de beaux temples, comme en avait élevé la piété des Grecs et des Romains. On n'en cite, à cette époque du moins, qu'un de remarquable, celui de Toulouse. C'était sans doute, dans les villes, de simples construc-

Fig. 33. — Hésus.

tions de bois. Les anciens Gaulois avaient pour sanctuaires des forêts, des enceintes formées de gros blocs de pierres brutes ou grossièrement taillées; pour autels, des blocs de rocher, des dalles de pierre. Il reste encore un grand nombre de ces informes monuments, sur lesquels le temps a peu de prise : ce sont les *peulvans* ou *menhirs*, blocs de pierre fichés en terre, se dressant isolément ou s'alignant en lon-

gues avenues, comme à Carnac; les *cromlechs*, blocs de pierre disposés en cercle, ou en plusieurs cercles concentriques; les *dolmens*, grandes pierres plates posées horizontalement sur des pierres verticales. Il subsiste, en beaucoup d'endroits de la France, de ces

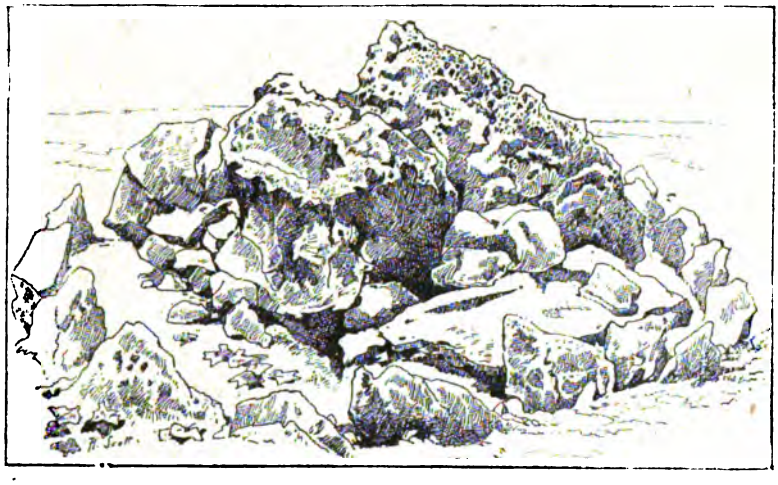


Fig. 34. — Cromlech.

espèces d'autels, qui étaient peut-être aussi des pierres tumulaires, les pierres fiches, les pierres levées.

Le souvenir de rites sombres, sanguinaires reste attaché à ces monuments. « Tous les Gaulois, dit César, sont très enclins aux pratiques superstitieuses; aussi ceux qui sont affectés de graves maladies, ou qui ont à courir des dangers, immolent des hommes pour victimes, ou font vœu d'en immoler; ils se ser-

vent pour ces sacrifices du ministère des druides. Ils croient que les dieux immortels ne peuvent être apaisés que si, pour la vie d'un homme la vie d'un homme est payée. Ils ont même des sacrifices de ce genre institués publiquement. »

Les femmes étaient-elles associées à ces rites sanguinaires? César ne le dit pas. D'autres auteurs nous parlent de ces druidesses gauloises, prophétesses, magiciennes. Celles de l'Armorique étaient surtout célèbres. Dans l'île de Sena (Sein), un collège de neuf vierges appelées *Sènes*, rendait des oracles. Dans un îlot, à l'embouchure de la Loire, on trouvait un autre collège de prêtresses, celles-ci mariées, mais vivant à part de leurs maris. C'était la coutume, qu'une fois chaque année elles découvrissent le temple et le recouvrissent le même jour avant le coucher du soleil, chacune portant son fardeau; si l'une d'elles le laissait tomber, les autres la mettaient en pièces.

Parmi les rites celtiques, il en est un que Pline le Naturaliste décrit et qui a du moins l'avantage d'être inoffensif : c'est la récolte du gui. Cette plante ligneuse parasite se trouve sur le pommier, le poirier, le frêne, le peuplier, le saule, le pin, etc., et quelquefois, mais rarement, sur le chêne. Les druides semblent avoir peu estimé le gui des autres arbres; mais pour le gui du chêne, c'était, suivant eux, un

remède à tous les maux, et ils le cueillaient religieusement. Cette cérémonie se pratiquait en hiver, à l'époque de la floraison du gui. « C'était le sixième jour de la lune que le gui devait être coupé, et il devait

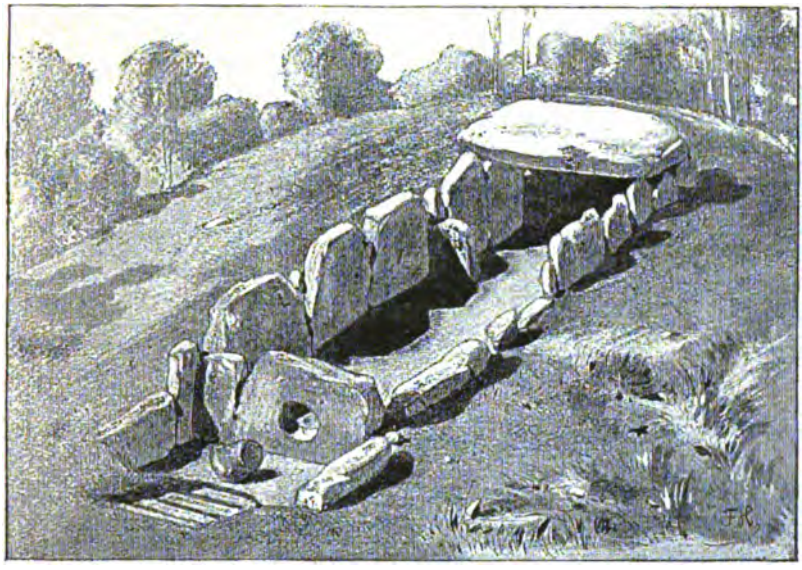


Fig. 35. — Dolmen.

tomber, non pas sous le fer, mais sous le tranchant d'une faucille d'or. Une foule immense accourait de toutes parts pour assister à la fête, et les apprêts d'un grand sacrifice et d'un grand festin étaient faits sous le chêne privilégié. A l'instant marqué, un druide en robe blanche montait sur l'arbre, la serpe d'or à la main, et tranchait la racine de la plante, que d'autres

druides recevaient dans une saie blanche. Alors on immolait deux taureaux blancs. » (Am. THIERRY.)

Pline parle aussi d'un autre produit merveilleux, l'*anguinum*, ou œuf de serpent, que les druides faisaient recueillir et qu'ils vendaient comme remède. Cet *anguinum* n'est point célèbre comme le gui, et peut être relégué parmi les vulgaires impostures que les druides mêlaient à des doctrines religieuses, quelquefois nobles et élevées.

Leur principal dogme était l'immortalité et la transmigration des âmes. Suivant Diodore, les Gaulois étaient si persuadés de cette opinion que, pendant les funérailles, ils jetaient dans le bûcher des lettres adressées à leurs parents décédés, comme si les morts les lisaient.

Le philosophe grec Posidonius, qui visita la Gaule un demi-siècle environ avant la conquête romaine, donnait dans un ouvrage aujourd'hui perdu, mais dont Strabon et Athénée citent des fragments, de curieux détails sur l'état social des Gaulois.

Il décrit ainsi leurs repas :

Les Celtes placent leurs mets sur des tables de bois peu élevées au-dessus de la terre; ils étendent du foin sous eux. Leur nourriture consiste en un peu de pain et beaucoup de viandes bouillies et rôties sur des charbons et à la broche. Ces viandes sont servies assez proprement, mais ils les mangent à la manière des lions, saisissant avec leurs deux mains des membres entiers et mordant à même. Si quel-

que chose est difficile à déchirer, ils le coupent avec un couteau, attaché à leur fourreau dans une gaine particulière. Ceux qui habitent les bords des fleuves et les rivages de la mer intérieure (Méditerranée) ou extérieure (Atlantique), mangent aussi des poissons grillés avec du

Fig. 36. — Pierre druidique.

sel, du vinaigre et du cumin. Ils mettent du cumin dans leur boisson.

Lorsqu'ils dînent plusieurs ensemble, ils s'assoient en cercle; au milieu est le plus considérable, comme le coryphée du chœur, l'emportant sur les autres ou par sa dextérité guerrière, ou par sa noblesse, ou par ses richesses. Celui qui reçoit s'assied à côté de lui; viennent

ensuite les autres, des deux cotés, chacun suivant sa dignité. Les écuyers qui portent les boucliers sont placés derrière, et les porte-lances assis en rond, à l'opposé des maîtres, mangent comme eux.

Les serviteurs font circuler la boisson dans des pots d'argile ou d'argent. La boisson est, chez les riches, du vin apporté d'Italie ou du pays des Massaliotes; ils le boivent pur; quelquefois, on le mêle d'un peu d'eau; chez de moins riches, on a une liqueur fermentée, faite de froment avec du miel; chez le plus grand nombre, une bière de froment appelée *corma*.

Les Celtes mènent avec eux, même lorsqu'ils font la guerre, des convives qu'ils appellent *parasites*. Ceux-ci font leurs éloges; ce sont les chants de ceux qu'on appelle *bardes*. Les bardes sont des poètes qui célèbrent des louanges avec le chant.

Les bardes (ce mot subsiste dans les langues néo-celtiques : *bard* en gaélique, *barz* en kymrique), étaient donc des poètes attachés à des chefs, vivant à leur table, et chargés de célébrer leurs exploits et ceux de leurs ancêtres; on a prétendu qu'ils formaient un troisième ordre parmi les druides. Les rares renseignements que l'on a sur eux n'annoncent pas un caractère sacré. Un barde figure dans un fragment de Posidonius, qui contient quelques traits assez curieux des mœurs gauloises. Il s'agit d'un roi des Arvernes nommé Luern (Luernius ou Luerius), père de ce Bituit que nous avons vu battu par les Romains : « Recherchant la faveur du populaire, il était porté sur un char à travers la campagne, et semait l'or et l'argent aux myriades de Celtes qui le suivaient. Un poète, l'ayant rencontré en route, se mit à entonner

un hymne, dans lequel il chantait ses louanges. Luern, amusé, demanda un sac d'or et le jeta au poète, qui courait à côté de son char. Celui-ci le ramassa et recommença à célébrer Luern, disant : « Les sillons que les roues de son char tracent sur la terre, portent de l'or et des bienfaits pour les hommes. »

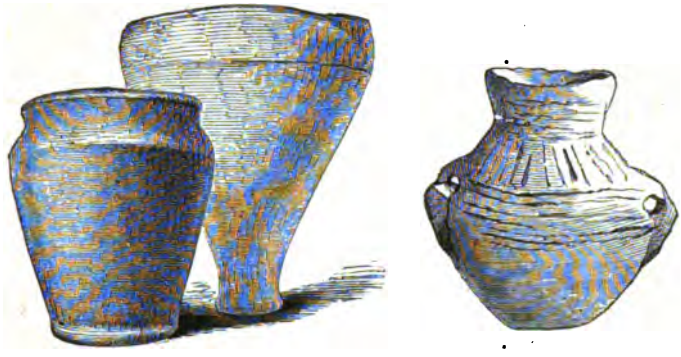


Fig. 37. — Poterie d'argile.

Les bardes chantaient en s'accompagnant sur une espèce de lyre appelée *rotte* (*chrotta*; *cruit* en gaélique, *crwdd* en kymrique). Leur poésie, qui fut bien rarement confiée à l'écriture, si elle le fut jamais, n'a pu laisser des monuments ou même des traces. Dans les pays où la langue celtique subsista, chez les Gaëls, chez les Bretons, il se produisit plus tard des bardes, dont les noms et quelquefois les œuvres ont survécu.

CHAPITRE XI.

Envahissements des Germains. — Arioviste. — Les Helvètes forment le projet de quitter leur pays. — César dans la Gaule. — Campagne de 58. — Défaite des Helvètes et d'Arioviste.

Les Germains (hommes de guerre), ainsi que les Romains et les Gaulois appelaient les hommes de la race teutonique ou tudesque, encore presque à l'état errant et dans toute la vigueur de la barbarie, envahissaient la Gaule au nord et à l'est.

Déjà plusieurs de leurs tribus s'étaient établies sur la rive gauche du Rhin. Les Suèves (errants, nomades), conduits par Arioviste, avaient envahi le pays qui est aujourd'hui l'Alsace. Les Boïens avaient été chassés de leur ancien territoire (Bohême) et repoussés dans le Norique, et jusque sur la frontière des Helvètes; ceux-ci, à leur tour, étaient assaillis à travers la Forêt-Noire; la pression des Germains sur la région des Alpes devint telle, que les Helvètes prirent le parti de l'aban-

donner pour aller s'établir à l'ouest de la Gaule. Cette résolution servit de prétexte à l'intervention des Romains dans ce pays, laquelle eut pour effet la conquête de la Gaule. Le conquérant fut Jules César.

Lorsqu'il tenta cette grande entreprise, il avait quarante-deux ans. Il appartenait à une ancienne famille patricienne, mais une sœur de son père avait épousé le célèbre Marius, chef du parti populaire à Rome. L'écrasement de ce parti par Sylla exposa le neveu de Marius à de grands dangers; il y échappa et, tout en menant la vie d'un jeune patricien élégant et dissipé, il s'intéressa au relèvement du parti populaire. Par sa grande habileté à manier les hommes, par son caractère ferme, actif, sa claire et puissante intelligence et son génie politique, il parvint à balancer l'influence des deux plus importants hommes d'État d'alors, Pompée et Crassus. Il forma avec eux cette coalition appelée « le premier triumvirat », qui enleva le pouvoir au parti aristocratique ou conservateur, et le transporta à trois chefs ambitieux. César ne pouvait être encore le seul maître de Rome. Au lieu d'y rester pour diriger, avec ses associés, les affaires, au milieu de toutes sortes d'intrigues, de rivalités, de luttes, il préféra une grande position indépendante, qui lui permettrait d'attendre l'occasion favorable et de se faire une armée.

Pendant son consulat (59 av. J.-C.), il se fit donner comme province, à sa sortie de charge, l'Illyrie et la Gaule cisalpine, tout le nord de l'Italie, et la province gauloise ou Narbonnaise, le littoral gaulois, de la Méditerranée jusqu'aux Cévennes et aux Pyrénées, avec la vallée du Rhône jusqu'au lac Léman. Ses fonctions, qui devaient d'abord durer cinq ans, jusqu'à la

Fig. 38. — Médaille de Jules César.

fin de l'an 54, et qui furent prorogées de cinq autres années, lui donnaient le droit, comme proconsul, de nommer dix lieutenants, et de lever, s'il en avait besoin, de nouvelles légions dans les territoies de son gouvernement. Il avait pour ses deux provinces quatre légions (7e, 8e, 9e, 10e), en tout 24,000 légionnaires, plus les auxiliaires fournis par les provinces, cavalerie, soldats armés à la légère. Ces troupes étaient flanquées de Numides, d'archers crétois et de frondeurs des Baléares. C'était en tout 50,000 hommes environ.

César a raconté ses campagnes dans des mémoires qu'il rédigea pendant les intervalles de ses guerres. Ces *Commentaires* ne sont pas toujours, sans doute, d'une parfaite impartialité, mais le résultat de la guerre est là pour prouver qu'en s'attribuant de si grands succès, César n'a trompé ni les contemporains ni la postérité. Ce livre est écrit avec l'élégante simplicité qui convenait à un tel homme. Quoique nous racontions l'histoire de la Gaule et non celle de César, nous ne pouvons guère que suivre, en l'abrégeant beaucoup, le récit du conquérant.

Les Éduens, amis des Romains, étaient en guerre avec les Séquanes, leurs voisins, pour des droits sur la navigation de la Saône. Les Séquanes appelèrent à leur aide le prince suève Arioviste, qui passa le Rhin, vers 71 av. J.-C., avec une quinzaine de mille hommes, bientôt accrus de nouveaux arrivants. La guerre dura longtemps. Enfin, les Éduens perdirent contre les Germains une grande bataille, où périt la fleur de leur chevalerie. Ils furent obligés de faire la paix vers 61, d'accepter l'hégémonie des Séquanes et de payer tribut à Arioviste. De plus, ils donnèrent pour otages leurs nobles les plus distingués, et s'engagèrent par serment à ne pas demander l'intervention de Rome. Le *vergobret* des Éduens, le druide Divitiac, refusa d'accepter ces conditions, et se réfu-

giant dans la Province, il alla ensuite à Rome solliciter l'appui du sénat. Arioviste occupa le pays appelé à présent Alsace, grossit son armée d'autres bandes venues d'outre-Rhin, et obtint en 59 le titre d'ami des Romains.

Les Helvètes, fatigués des incursions des Germains, leurs voisins, avaient formé le dessein de quitter leur pays, dans les Alpes (la Suisse moderne), et de se transporter sur le territoire des Santones, entre l'embouchure de la Charente et celle de la Garonne. L'instigateur de la résolution fut un de leurs nobles les plus puissants, Orgétorix. Pour en préparer l'exécution, il se rendit chez les peuples voisins, les Séquanes et les Éduens. Là, il intrigua avec le Séquane Castic, l'Éduen Dumnorix, frère de Divitiac, à l'effet, non seulement d'obtenir le passage pour les Helvètes, mais aussi d'opérer des changements dans la constitution de ces divers peuples, le pouvoir établi, à la fois aristocratique et populaire, déplaisant à ces trois personnages, qui appartenaient à d'anciennes familles souveraines. Du moins, on soupçonna Orgétorix de trames contre la liberté de la nation; à son retour, on le jeta en prison, et on lui fit son procès. Il ne s'agissait de rien moins pour lui, s'il était condamné, que de périr sur le bûcher. Les hommes de son clan, lequel était extrêmement nombreux, l'enlevèrent le

jour du jugement. Les magistrats étaient réduits à leur faire la guerre, lorsque Orgétorix mourut fort à propos; on suppose qu'il se donna la mort.

La triste fin d'Orgétorix n'empêcha pas les Helvètes de persister dans leur projet d'émigration en masse. Ce déplacement de toute une population, annoncé plusieurs années à l'avance, inquiétait les Romains, en leur rappelant la célèbre invasion des Cimbres et des Teutons. De plus, les Helvètes, pour se rendre dans l'intérieur de la Gaule, prétendaient passer par la Province, ce à quoi les Romains avaient le droit de s'opposer.

Tous leurs préparatifs de départ faits, après avoir brûlé leurs villes et bourgs, chargé leurs chariots de leurs femmes, enfants, meubles les plus précieux, entraînant avec eux quelques peuplades voisines : Tulinges, Raurakes, Latobriges, et une tribu de Boïens, ils se mirent en marche au printemps de 58; ils s'étaient donné rendez-vous, pour le 28 mars, aux bords du Rhône, à l'extrémité sud-ouest du lac Léman. A cette nouvelle, César accourut à Genève; il n'avait que la dixième légion. Comme mesure de précaution, il fit rompre le pont du Rhône. Les émigrants se trouvèrent réunis, sur les bords du Léman, au nombre de 368,000, sur lesquels 92,000 hommes en état de porter les armes. Dans ce dénombrement,

les Helvètes figuraient pour 263,000 têtes, les Boïens pour 32,000. Les Helvètes envoyèrent demander au proconsul le passage par la Province. Comme il tenait à gagner du temps, il ne les refusa pas d'abord net-

Fig. 39. — Une cité lacustre chez les Helvètes.

tement et les renvoya aux ides d'avril (13 avril) pour une réponse. Avec ses légionnaires et quelques milices levées dans la Province, il exécuta en toute hâte un de ces travaux de fortification, dans lesquels les Romains excellaient et que les modernes ont peine à concevoir,

un mur de 16 pieds de haut, avec un fossé, sur une étendue de 19 milles (28 kilomètres), du lac Léman au mont Jura. Quand les Helvètes revinrent, il leur déclara qu'il ne pouvait pas les laisser passer. Ils ne désespérèrent pas d'abord de passer malgré lui, et jetèrent quelques troupes au delà du Rhône. Après avoir perdu du temps dans cette inutile tentative, ils furent obligés de prendre leur route par le territoire des Séquanes, avec le consentement de ce peuple.

Les Romains n'avaient pas, à la rigueur, le droit de s'opposer à un mouvement qui se faisait hors de la Province. Mais César méditait la conquête de la Gaule. L'émigration des Helvètes lui fournissant un prétexte d'intervenir dans les affaires de ce pays, il le saisit, et résolut de les suivre, de les combattre, et de les rejeter dans leurs montagnes natales.

Pour une pareille expédition, les forces rassemblées sur le Rhône ne suffisaient pas; il les laissa sous les ordres de Labiénus, un de ses principaux auxiliaires dans le parti populaire et bientôt son principal lieutenant dans cette guerre. Il courut dans la Gaule cisalpine pour y prendre les trois légions stationnées à Aquilée et en lever deux nouvelles. Avec cette force considérable, il revint par la route la plus courte des Alpes, se fit jour à travers quelques tribus montagnardes hostiles, entre autres les Centrones, qui

avaient aussi résisté à Annibal, franchit le Rhône au-dessus de son confluent avec l'Arar (Saône) et s'engagea dans la région entre ces deux cours d'eau, où les Helvètes s'avançaient aussi.

Cette marche de toute une population, avec femmes, enfants et une énorme suite de chariots, était nécessairement fort lente. Arrivés aux bords de l'Arar, vingt jours avant les Romains, les Helvètes mirent très longtemps pour passer d'une rive à l'autre. Les Éduens, dont ils allaient traverser le territoire, n'avaient ni la force ni peut-être la volonté de les arrêter. Les Tigurines, qui formaient l'arrière-garde de l'émigration, se trouvaient encore sur la rive gauche de l'Arar, lorsque César arriva avec trois légions et les attaqua aussitôt. Moins nombreux que les Romains et leurs auxiliaires, encombrés par leurs bagages, et ne pouvant pas recevoir de secours, ils furent exterminés. Quelques-uns seulement se sauvèrent dans les bois.

Après cette facile défaite d'une division des émigrants, César transporta son armée sur la rive droite de l'Arar. Les Helvètes essayèrent en vain de négocier.

Ils remontèrent alors la vallée de l'Arar, puis se dirigèrent vers l'ouest. César les suivait de près. En s'éloignant de l'Arar, il ne pouvait plus recevoir de vivres de la Province, et il trouva que les Éduens

mettaient peu d'empressement à lui en fournir. La cause de cette mauvaise volonté fut révélée au proconsul par le vergobret même des Éduens, Lisc : c'étaient les intrigues de Dumnorix, secrètement hostile aux Romains. Il n'eût pas été prudent de sévir contre ce personnage en ce moment, mais César lui donna un sévère avertissement, et le surveilla dès lors avec soin.

Les deux armées, se mouvant lentement de l'est à l'ouest, arrivèrent à 18 milles environ de Bibracte (Autun), capitale des Éduens. César se rapprocha encore plus de cette ville pour s'y ravitailler; il avait toute son armée sous la main, six légions et les auxiliaires, environ 55,000 hommes. Les Helvètes n'avaient guère plus de monde en état de combattre. Voyant César s'éloigner dans la direction de Bibracte, ils s'imaginèrent qu'il fuyait, et se mirent à sa poursuite. C'était l'occasion qu'il attendait. Tandis que sa cavalerie, composée d'auxiliaires gaulois, escarmouchait dans la plaine, il rangea son armée sur une hauteur : les quatre anciennes légions, sur deux lignes, occupèrent la pente de la colline, les deux légions de nouvelle levée se tinrent en réserve au sommet.

Les Helvètes, refoulant la cavalerie ennemie, s'avançaient en rangs serrés avec leurs boucliers entre-

Fig. 40. — Chef gaulois.

UNIV. OF MICH.

lacés au-dessus de leurs têtes, pour se préserver des traits que les Romains lançaient de leur position dominante; mais ces boucliers de bois étaient un faible abri contre la pesante javeline (*pilum*), dardée par les légionnaires. Sous cette décharge, les Helvètes plièrent. Ils se reformèrent dans la plaine, se défendirent bravement et reprirent même l'offensive. César dut appeler sa réserve en ligne; elle repoussa l'ennemi sur ses bagages. Ne se contentant pas d'une demi-victoire, il fit assaillir le campement des émigrants, qui, après une vigoureuse résistance, furent contraints de l'abandonner.

Cette funeste journée ne permettait pas aux Helvètes de poursuivre leur route devant les légions; ils changèrent de direction et se portèrent, à marches forcées, sur le territoire des Lingons (pays de Langres), qu'ils atteignirent en quatre jours. César, après avoir donné trois jours de repos à son armée, reprit la poursuite des émigrants, auxquels les Lingons avaient refusé le passage. Ces malheureux effrayés des pertes énormes qu'ils avaient faites, affamés, ne sachant plus où aller, n'avaient qu'à se soumettre. César ne voulant pas que leur pays restât désert, de peur que les Germains l'occupassent, leur ordonna d'y retourner, et comme ils étaient dénués de tout, il enjoignit à leurs voisins les Allobroges de leur

fournir des vivres, jusqu'à ce qu'ils eussent rebâti leurs maisons et remis leur sol en culture. 6,000 émigrants, qui essayèrent de se sauver dans la Germanie, furent arrêtés en route par des tribus gauloises, qui les ramenèrent au proconsul. Celui-ci « les traita en ennemis », dit-il. On ne sait si cela signifie qu'il les fit tuer ou qu'il les vendit comme esclaves. Les Boïens seuls obtinrent de rester dans l'intérieur de la Gaule, à la demande des Éduens, qui les établirent sur leur frontière méridionale. Quant aux Helvètes, ils retournèrent dans leurs montagnes, au nombre de 110,000.

Les Gaulois crurent, ou feignirent de croire, qu'en les débarrassant de l'émigration helvète, César leur avait rendu un grand service. Maintenant, ils en avaient un plus grand à lui demander, c'était de les délivrer d'Arioviste et de ses Germains.

Avec ses bandes, qui comptaient, disait-on, plus de 100,000 guerriers, le roi suève terrorisait l'est de la Gaule, dont les peuples n'osaient même pas se plaindre aux Romains, de peur qu'il fît périr leurs otages. Il avait déjà pris le tiers des terres des Séquanes; il exigeait un autre tiers. Enfin, dans une entrevue secrète, Divitiac, organe des autres chefs gaulois qui l'accompagnaient, révéla à César la déplorable situation des Éduens et des Séquanes. César savait proba

blement déjà à quoi s'en tenir, et il était décidé à ne pas permettre que cet établissement des Germains sur la rive gauche du Rhin s'accrût ou même subsistât; toutefois, comme le Suève avait trouvé des soutiens à Rome, il ne voulait agir que sur les instances des Gaulois. Il fit proposer à Arioviste d'avoir une entrevue pour régler cette affaire. Le Suève répondit qu'il n'avait pas besoin de César; si César avait besoin de lui, qu'il vînt le trouver. Il ne se mêlait pas de la province romaine, que les Romains ne se mêlassent pas de sa province à lui.

César s'avança jusqu'à Vesontio (Besançon). Tout ce que l'on racontait de la bravoure et de la férocité des Germains effrayait les soldats romains, qui ne se souciaient pas d'aller chercher de tels ennem is.

Cette armée, si l'on en croit le conquérant lui-même, montrait des dispositions fort peu romaines. On ne voyait que gens qui demandaient des congés ou faisaient leur testament. L'état-major du proconsul, les jeunes gens de noble famille qui faisaient leur service auprès de lui, donnaient l'exemple de cette fâcheuse disposition. Il eut besoin de fermeté pour la vaincre; il parla aux chefs en particulier, il harangua les soldats. « Si vous m'abandonnez, finit-il par dire, j'irai toujours; il me suffit de la dixième légion, qui ne me quittera pas. » C'était la légion de la Province,

celle qui, à elle seule, avait arrêté sur le Rhône l'invasion des Helvètes, et qui avait livré les premiers combats de cette guerre. César la distinguait, ce qui la portait à se distinguer de plus en plus, comme aussi portait les autres à ne pas rester en arrière. Une généreuse émulation s'empara de toute l'armée : on secoua ces terreurs, et on marcha résolument à l'ennemi.

Arioviste déclara que, puisque César était venu à lui, il n'avait plus d'objection à une entrevue; elle eut lieu, sur une éminence, à peu près à moitié chemin des deux armées, que séparait un intervalle de 24 milles. Les deux chefs avaient chacun une escorte, d'un même nombre de cavaliers. César, peu confiant dans ses Gaulois (il n'avait pas d'autre cavalerie), en démonta un certain nombre, et mit sur leurs chevaux des soldats de la dixième légion. Les conditions posées par César étaient qu'Arioviste ne fît plus passer de Germains sur la rive gauche du Rhin, rendît leurs otages aux Éduens et aux Séquanes, et vécût amicalement avec ces peuples. Arioviste maintint ses prétendus droits sur toute cette région de la Gaule, et même sur toute la Gaule non romaine. César ne céda point; mais, s'attendant à une attaque des Germains, il se fortifia dans son camp. Les barbares vinrent, à 2 milles de l'armée, s'établir sur ses communications

avec Besançon, d'où elle tirait ses vivres. On sut par des prisonniers que les femmes des Germains avaient déclaré qu'ils ne remporteraient pas la victoire s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

Cependant, César, par une habile manœuvre, se porta à l'arrière de l'ennemi, et rétablit ses communications avec Besançon. Ce mouvement força les barbares à accepter la bataille. Ils se formèrent, comme les Helvètes, par grosses masses, se couvrant de leurs boucliers unis au-dessus de leurs têtes. Il était difficile de rompre les phalanges abritées par cette sorte de carapace. Quelques soldats sautèrent hardiment sur ce toit et, par les joints des boucliers, ils perçaient les barbares. Cet étrange genre de combat mit du désordre parmi eux. Leur aile droite plia la première; la gauche tint mieux et repoussa même l'attaque des Romains, qui durent employer contre elle leur réserve. Enfin, les Germains s'enfuirent, et, traversant leur ligne de chariots, se sauvèrent vers le Rhin, dont ils n'étaient qu'à quelques milles. On croit que la place de la bataille se trouve entre Mulhouse et Bâle.

Les Romains poussèrent les fugitifs jusqu'aux bords du Rhin et en firent un grand carnage. Arioviste réussit à passer le fleuve sur une barque; un certain nombre de ses guerriers le traversèrent à la nage; la

plupart périrent. Des Suèves, qui s'étaient avancés jusqu'au Rhin pour rejoindre Arioviste, se hâtèrent de rétrograder; une autre tribu germanique, les Ubiens, profita de leur désarroi pour tomber sur eux et en tua un grand nombre. Arioviste survécut peu de temps à sa défaite. César ne chassa pas de la rive gauche toutes les tribus qui s'y étaient établies avec lui. Les Triboques (vers Strasbourg), les Némètes (vers Spire), les Vangions (vers Worms) conservèrent leurs nouvelles demeures, et formèrent une nouvelle barrière contre leurs compatriotes d'outre-Rhin. Le proconsul se fiait plus à eux qu'aux Gaulois.

Après avoir ainsi terminé deux guerres dans une saison, il laissa ses troupes en quartiers d'hiver chez les Séquanes, sous les ordres de Labiénus, et revint dans la Gaule cisalpine, où il convoqua l'assemblée annuelle de la province.

CHAPITRE XII.

Campagnes de 57 et de 56. — Ligue des Belges contre les Romains. — Succès de César sur l'Aisne. — Défaite des Nerviens sur la Sambre. — Désastre des Aduatuques. — Envoi de P. Crassus chez les tribus de l'Ouest. — César dans la Cisalpine. — Expédition sur le haut Rhône. — Ligue des tribus de l'Ouest contre les Romains. — Défaite des Vénètes. — Campagne de P. Crassus dans l'Aquitaine. — Expédition de César contre les Morins.

Si les Séquanes et les Éduens avaient cru que César, après les avoir débarrassés des Germains, rentrerait dans la Province, ils durent reconnaître qu'ils se trompaient, quand ils virent les légions hiverner dans leur pays. Mais, après le service qu'ils avaient reçu de lui, ils ne pouvaient se mettre sitôt sur le pied de la défiance et de l'hostilité à son égard.

Les Belges, plus belliqueux, et sans engagements avec Rome, s'irritèrent de la présence d'une armée étrangère si près de leurs frontières. Les Rèmes, une de leurs plus puissantes tribus, occupaient, au moins

en grande partie, le territoire des trois départements de l'Aisne, de la Marne et des Ardennes; leurs capitales étaient Durocortorum (Reims) et Bibrax (Bièvre). Les autres tribus belges, répandues entre l'embouchure de la Meuse et celle de la Seine, et occupant les pays qui s'appelèrent depuis le Soissonnais, le Hainaut, le Beauvaisis, l'Artois, les deux Flandres, le pays de Caux, le Vexin, le Vermandois, formèrent une ligue, à laquelle se joignirent les Éburons, les Condruses, les Cérèses et les Pémanes (Brabant, Liège et Limbourg). Elles mirent sur pied 290,000 hommes. Les Rèmes refusèrent d'entrer dans la ligue et tâchèrent même d'en détourner d'autres tribus. Aussi les confédérés résolurent de commencer la guerre par eux. Les Rèmes firent appel à la protection des Romains; c'est le prétexte que César attendait pour envahir le nord de la Gaule.

Il avait levé, pendant l'hiver, deux autres légions dans la Cisalpine. Il accourut, et mit immédiatement ses troupes en mouvement pour une nouvelle campagne (57 av. J.-C.). Il s'avança jusqu'à la rivière Axona (l'Aisne), la franchit et attendit l'ennemi dans un camp retranché. Au lieu de venir l'attaquer, les alliés assaillirent Bibrax, à 8 milles de là. César envoya au secours des assiégés quelque cavalerie et des troupes légères. Les Belges, n'espérant plus

prendre la ville, s'avancèrent contre la position que les Romains occupaient, à ce qu'on croit, au-dessous de Pont-à-Vère, sur l'Aisne.

César avait huit légions, sans compter les troupes auxiliaires. Il en plaça six sur une colline adossée à l'Aisne; il communiquait avec l'autre rive par un pont fortifié et gardé. Les deux légions nouvelles furent tenues en réserve. Le front était protégé à distance

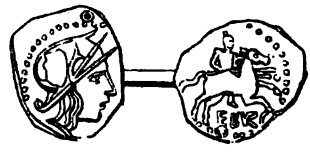


Fig. 41. — Médaille des Eburons.

par un marais et de près par une tranchée et divers travaux, avec force machines de guerre, sorte d'artillerie à laquelle César attachait beaucoup d'importance. Les Belges, trouvant la position trop forte pour l'attaquer, essayèrent de la tourner en passant la rivière à gué. Leur mouvement n'échappa point à César, qui s'empressa d'envoyer par le pont de l'Aisne sa cavalerie et des troupes légères. Cette force suffit pour tailler en pièces ceux des ennemis qui avaient déjà passé l'Aisne et empêcher le passage des autres. Les Belges, déconcertés, revinrent à leur première position. En même temps, ils apprirent que l'allié

dévoué de César, Divitiac, était entré sur leur territoire et le ravageait. A cette nouvelle, les divers contingents n'eurent plus que l'idée de s'en retourner chez eux pour défendre chacun son canton. César, voyant la précipitation confuse de leur départ, les fit charger par ses cavaliers et ses légionnaires, qui les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre, presque sans trouver nulle part de résistance solide.

Après avoir fort maltraité et dispersé l'armée des Belges, qui s'était effondrée presque sans combat, César mit le siège devant la capitale des Suessiones, Noviodunum (Soissons). Les habitants ne tardèrent pas à demander à capituler; le proconsul leur accorda la vie à la prière des Rèmes. Ils durent livrer leurs armes; après quoi, il les admit au nombre des sujets de la République. Les Bellovaques, contre qui il marcha ensuite, ne tentèrent même pas de résister. De leur ville de Bratuspantium (près de Breteuil, dans le département de l'Oise), où la plus grande partie de leur population s'était réfugiée, ils invoquèrent à grands cris sa clémence. Il voulut bien les épargner à la prière de Divitiac et aux mêmes conditions que les Suessiones. Il en fit autant des Ambianes.

Jusque-là, la guerre ne lui donnait pas grand'peine. Il trouva plus de résistance chez les Nerviens et leurs alliés immédiats, les Aduatuques (vers Namur), les

Atrébates, les Véromanduens (vers Saint-Quentin). Les Nerviens se vantaient de descendre des Germains; leur pays, sans ville importante, avec des bourgs, au milieu de forêts et de marais, était difficilement abordable. Ils attendirent près de la Sabis (Sambre) l'armée romaine, espérant la surprendre dans les embarras et le décousu d'une marche; ils l'assaillirent, en effet, avant qu'elle fût formée et retranchée sur la colline, descendant en pente douce vers la Sambre, où César voulait l'établir. Dispersant la cavalerie gauloise et les troupes légères, ils se jetèrent sur l'aile droite formée des 12e et 7e légions. Les Atrébates attaquèrent l'aile gauche, où se trouvaient les 9e et 10e légions; ils furent repoussés de l'autre côté de la Sambre. Les Véromanduens chargèrent le centre; les 8e et 11e légions leur tinrent tête, sans avantage marqué. Le combat restait indécis, lorsqu'une furieuse attaque des Nerviens faillit tout emporter. Ils se lancèrent jusqu'à la cime de la colline, où César avait commencé d'établir son camp. La cavalerie, à peine ralliée de sa première mésaventure, s'enfuit sans combattre; les gardes du camp s'épouvantent et se dispersent; la cavalerie auxiliaire des Trévires se sauve loin du champ de bataille, annonçant partout sur son passage l'entière défaite des Romains. Ces auxiliaires gaulois se battaient avec peu d'enthousiasme pour

César et tenaient modérément à être vainqueurs.

Le proconsul, qui se trouvait à son aile gauche, courut à sa droite, où venait de se produire ce grave danger; il la vit tout en désarroi et près d'être détruite. Par de très grands efforts personnels, il parvint à remettre ses deux légions en ordre, et à contenir les Nerviens jusqu'à l'arrivée des secours. Les deux légions de réserve donnèrent. Labiénus, qui avait repoussé les Atrébates jusque dans leur camp et s'en était emparé, aperçut le danger de son général et envoya la 10e légion à son aide. Pris en arrière et en flanc, les Nerviens virent la victoire leur échapper; pressés de toutes parts, ils combattirent en désespérés et furent presque tous tués. Quelques jours après, leurs vieillards, restés avec les femmes et les enfants dans des asiles sûrs, envoyèrent des députés au vainqueur pour implorer sa clémence, en lui contant les pertes de leur peuple. Des 600 chefs ou sénateurs de la nation, il en restait trois; de 60,000 combattants, il en restait 500. César laissa à cet inoffensif débris des Nerviens leur territoire, et défendit aux tribus voisines de les molester.

Il marcha ensuite contre les Aduatuques, qui n'avaient pas eu le temps de se trouver à la bataille de la Sambre. Ces Aduatuques descendaient des Cimbres et des Teutons, qui, en s'avançant vers le midi, les

avaient laissés dans une forte position pour y garder leur butin. De 6,000 qu'ils étaient alors, leur nombre, en un demi-siècle, s'était élevé à 60,000, et ils pouvaient mettre 19,000 hommes sous les armes. César marcha sur leur *oppidum* (vers Namur), dont les habitants offrirent de se soumettre. César exigea la remise de leurs armes. Ils les jetèrent en quantité immense au pied des remparts; mais ils en avaient caché une partie, et comptaient profiter, la nuit suivante, de la confiance des Romains et les égorger. César, prudemment, ordonna à ses soldats de quitter la ville et de camper. Les Aduatuques n'en eurent pas moins l'audace d'aller les attaquer dans la nuit. Les Romains les repoussèrent, les poursuivirent jusque dans la ville, y entrèrent avec eux, en massacrèrent un grand nombre; tout ce qui ne fut pas tué fut vendu comme esclaves. Cette exécution hâta la soumission des autres tribus belges de cette région, qui ne firent plus de résistance.

Après sa victoire de la Sambre, César confia au jeune Publius Crassus, fils du triumvir, le soin de parcourir avec une légion le littoral de la Manche et de l'Océan, entre l'embouchure de la Seine et celle de la Loire, pour soumettre les tribus kymriques de l'ouest : Lexoviens, Unelles, Curiosolites, Osismiens, Vénètes, Aulerques, Redones, Carnutes, Andes, Turo-

nes, etc. Ce n'était pas une conquête : une légion n'aurait pas suffi à conquérir l'Armorique; mais Crassus obtint de ces tribus qu'elles ne feraient point d'actes d'hostilité contre Rome et donneraient des otages.

Cette seconde campagne finie, César mit ses légions en quartiers d'hiver chez les Carnutes, les Andes et les Turones, et revint en Italie, où il s'établit à Lacques, à l'extrémité de son gouvernement. Il porta son attention sur la vallée du haut Rhône et les cantons voisins, dont les tribus, Nantuates, Véragres, Sédunes (Chablais, Valais), pouvaient offrir quelque chose à prendre, et dont la soumission, d'ailleurs, eût facilité les communications entre l'Italie et la Gaule. Par son ordre, son lieutenant Galba s'établit, avec la 12e légion et un corps de cavalerie, dans une partie de la ville des Véragres, Octodurus (Martigny), au passage des Alpes Pennines (Grand Saint-Bernard). Les habitants, bientôt fatigués des charges de l'occupation, prirent les armes. Les Romains se défendirent avec plus ou moins de succès, mais en somme se mirent en retraite, et s'estimèrent heureux de rentrer sans dommage dans la province romaine.

Crassus hivernait, avec la 7e légion, chez les Andes. Les Vénètes arrêtèrent deux officiers que le chef romain, ne trouvant pas assez de vivres dans ses cantonnements, envoyait chez eux pour y lever des con-

tributions; des tribus voisines en firent autant de deux

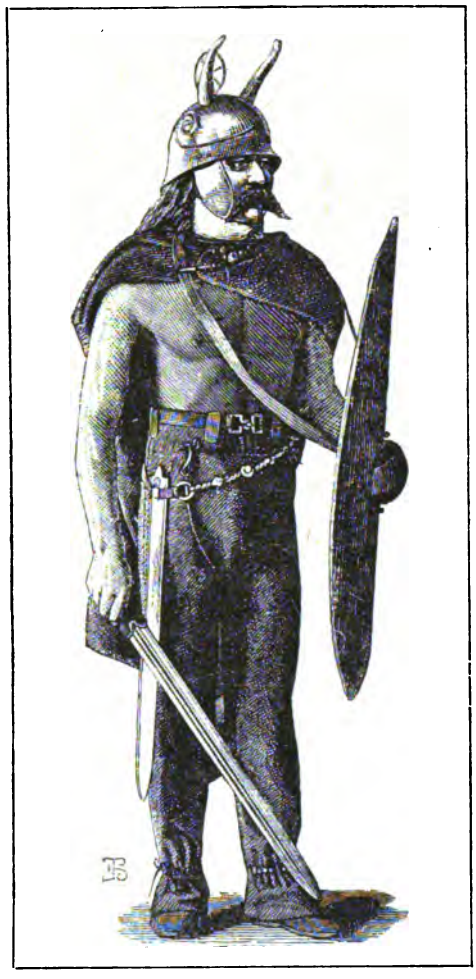


Fig. 42. — Guerrier gaulois.

autres officiers. Les Gaulois offraient de rendre leurs prisonniers si on leur rendait leurs otages. César, informé par son lieutenant, vit dans cette arrestation

un prétexte de guerre contre les tribus de l'ouest, lesquelles, de leur côté, étaient résolues à combattre la domination étrangère. Il se rendit en Gaule et fit les préparatifs de sa troisième campagne (56). Comme les Vénètes étaient un peuple maritime, pour lutter contre eux sur leur élément, il ordonna de construire une flotte à l'embouchure du Liger (Loire).

Les Vénètes ne restèrent pas isolés dans leur résistance. Les Osismiens, les Lexoviens, les Nannètes, les Ambiliates (Lamballe), les Morins, les Diablintes, les Ménapiens, se joignirent à eux. L'île de Bretagne, de son côté, envoya quelques vaisseaux au secours de l'Armorique.

Dans ces parages, il ne resta dans l'alliance des Romains que les Pictones et les Santones, dont les bateaux formèrent une partie de la flotte de César. Celui-ci, avant d'attaquer les Vénètes, prit des précautions sur d'autres points. Il envoya Labiénus et un corps de cavalerie chez les Trévires, avec mission de surveiller les Belges, et d'avoir l'œil sur le Rhin, que les Germains pouvaient traverser. Crassus, avec douze cohortes légionnaires et une forte division de cavalerie, fut envoyé dans l'Aquitaine. Sabinus, avec trois légions, dut occuper les pays des Lexoviens, des Unelles, des Curiosolites. Le jeune Décimus Brutus eut le commandement de la flotte.

Ce fut, pendant l'été, une guerre de détail, où les Romains prirent quelques petites villes, et où les Vénètes eurent quelquefois l'avantage sur mer. Les Vénètes étaient de bons marins; leurs lourds navires tenaient mieux à la mer que les légers vaisseaux romains, mais ils n'allaient guère qu'à la voile, et avaient une infériorité marquée dans la manœuvre. Enfin, sortant du Morbihan, ils vinrent, avec 220 navires, présenter la bataille aux Romains. Les soldats de Brutus se battaient sous les yeux de leurs camarades et de César; ils se battirent bien. Ils avaient imaginé un instrument qui leur rendit de grands services : c'était une faux très tranchante emmanchée d'une longue perche. Lorsque cet engin avait saisi, sur le vaisseau ennemi, les cordages qui reliaient les vergues aux mâts, il suffisait, pour les couper, de forcer de rames en s'éloignant. Ces liens une fois tranchés, les vergues tombaient nécessairement, et, comme toute la manœuvre des navires gaulois consistait dans la voile et le gréement, ils devenaient du coup entièrement paralysés. Dès que les vergues d'un navire ennemi étaient tombées, deux ou trois barques romaines l'entouraient, et les soldats montaient à l'abordage. Les Vénètes perdirent ainsi plusieurs de leurs vaisseaux. Ne voyant aucun moyen de résister à ce genre d'attaque, ils voulurent se retirer, mais il

survint un calme plat qui les retint immobiles : ils furent pris presque tous.

Après un pareil désastre, les Vénètes étaient hors d'état de résister; ils se rendirent à discrétion. César fit tuer tous leurs sénateurs et vendre à l'encan le reste de la population. Il voulait, dit-il, apprendre aux barbares à mieux respecter à l'avenir le droit des ambassadeurs. Comme si ses réquisitionnaires étaient des ambassadeurs et leur emprisonnement un crime qui dût être puni par l'extermination d'un peuple! Il voulait en réalité frapper de terreur les nations gauloises, et surtout se procurer de l'argent en vendant des populations entières, après les avoir dépouillées de ce qu'elles possédaient. Le pillage de la Gaule lui servait à s'acheter des partisans à Rome.

La campagne de Sabinus fut à peu près aussi heureuse. Il eut à combattre une armée d'Unelles et de leurs confédérés, commandée par Vividovix; il n'osait pas l'attaquer, et ne voulait pourtant pas rester dans une inaction prolongée. Il imagina d'envoyer dans le camp ennemi quelques transfuges, qui représentèrent à ceux-ci que Sabinus, tremblant, et ses soldats aussi effrayés que lui, étaient hors d'état de résister à une attaque; qu'il suffisait de se ruer sur leur camp pour les détruire. Les Gaulois donnèrent dans le piège. Ils se précipitèrent sur le camp romain, et, quand ils y

arrivèrent, hors d'haleine, ils le trouvèrent aussi bien fortifié que bien défendu. Les Romains les repoussè-

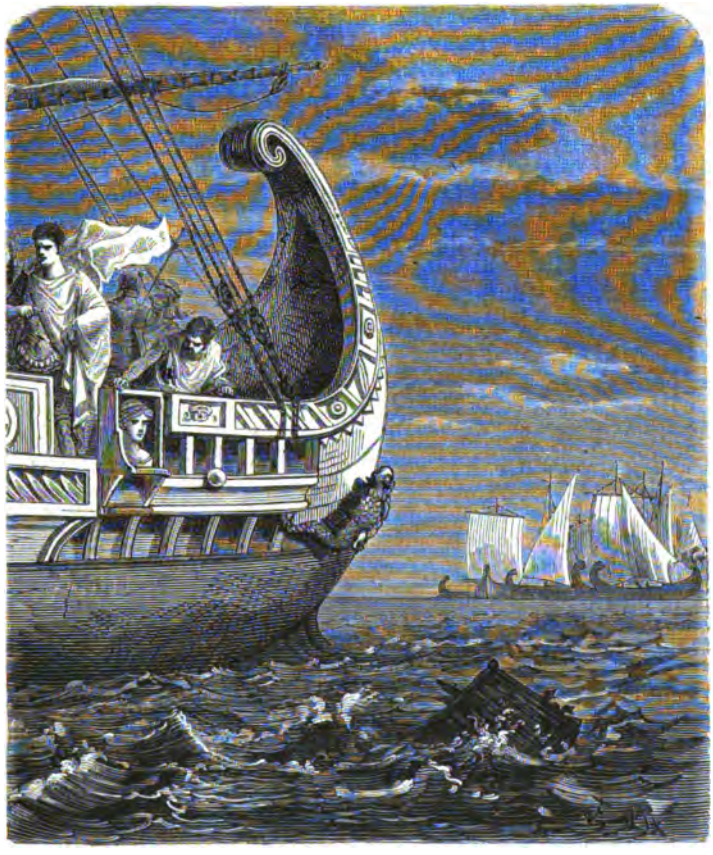


Fig. 43. — Le jeune Décimus Brutus eut le commandement de la flotte.

rent, puis les poursuivirent, en en faisant un grand massacre; il n'échappa que quelques fuyards. Cette victoire amena la soumission immédiate de tous les

peuples de la contrée. « Autant, dit César, le Gaulois est ardent et prompt quand il s'agit d'entreprendre la guerre, autant il manque de fermeté et de constance dans les revers. »

La campagne du jeune Crassus dans l'Aquitaine eut encore plus d'éclat. Ses troupes n'étant pas nombreuses, il tira des renforts des villes de la Province, Toulouse, Narbonne, Carcassonne. Il attaqua d'abord les Sotiates (pays de Lectoure), qui défendirent assez bien leur forteresse, avec mines et contre-mines, mais qui finirent par se soumettre. Leur roi Adcantuannu refusa d'être compris dans la capitulation. Avec ses fidèles ou soldures, qui avaient juré de ne pas lui survivre, il essaya de se faire jour à travers les lignes ennemies. Il n'avait qu'une poignée d'hommes et fut rejeté dans la place. Crassus consentit pourtant à ne pas l'exclure de la capitulation.

Crassus s'avança ensuite contre les Vocates ou Vasates et les Tarusates (Marsan). Ces peuples avaient appris, dans le voisinage des Romains, à fortifier les camps. Crassus les attaqua dans le leur, d'abord sans succès. Mais les Aquitains laissèrent sans défense suffisante la porte de derrière. Les Romains s'en aperçurent; des soldats d'élite pénétrèrent par ce passage dans le camp ennemi. Les Aquitains, qui en ce moment combattaient en face les Romains, se troublè-

rent tellement de cette diversion, qu'ils s'enfuirent, et la cavalerie romaine en fit un grand carnage.

Au nord, les Morins et les Ménapiens restaient seuls sous les armes. Leur pays, boisé et marécageux, était d'un abord difficile; les pluies de l'automne le rendirent impraticable. César, qui se dirigea de ce côté, se contenta de dévaster les campagnes, de brûler les bourgs, et laissa inachevée ce qu'il appelle « la pacification de la Gaule ». Mettant son armée en quartiers d'hiver chez les Aulerques et les Lexoviens, il repassa en Italie, pour surveiller de plus près la situation politique de Rome.

CHAPITRE XIII.

Campagnes de 55, 54, 53 avant J.-C. — Défaite des Usipètes et des Tenctères. — Premier passage du Rhin. — Première expédition dans l'île de Bretagne. — Mécontentement des Gaulois. — Meurtre de Dumnorix. — Seconde expédition dans l'île de Bretagne. — Ligue dans le nord de la Gaule contre les Romains. — Destruction de deux légions et siège d'une troisième par les Éburons. — Défaite des Éburons. — Second passage du Rhin.

Quoique retenu en Italie par de graves intérêts politiques, César partit de Lucques en toute hâte, lorsque durait encore l'hiver (février 55), sur les nouvelles qui lui arrivaient de la Gaule.

Deux tribus germaniques, les Usipètes et les Tenctères, avaient passé le Rhin, et s'étaient avancées au sud des territoires des Ménapiens dans ceux des Éburons et des Condruses (pays de Liège, de Nimègue, de Clèves). Cette multitude, qui, avec les femmes et enfants, pouvait s'élever à 400,000 individus, se proposait de s'établir à demeure sur le territoire gaulois,

ce que César ne voulait pas permettre. Il rassembla ses troupes et marcha aussitôt aux Germains. Les Usipètes et les Tenctères, quoique précédemment battus et chassés de chez eux par les Suèves, montrèrent de la fierté. Ils firent demander à César de rester dans les districts qu'ils avaient précédemment occupés. Le proconsul refusa; il leur conseilla d'aller, en repassant le Rhin, s'établir chez les Ubiens, qui cherchaient des auxiliaires contre les Suèves.

Les négociations n'aboutirent pas tout de suite, et, sans que César consentît à suspendre sa marche, elles continuèrent jusqu'à ce qu'il fût arrivé à quelques milles du camp des barbares. Là, il promit de ne pas commencer les hostilités, et renvoya les députés, en prescrivant qu'une députation plus nombreuse de chefs vînt le trouver, le lendemain matin. Après leur départ, une troupe de cavaliers germains se heurta contre la cavalerie auxiliaire de César, et la rejeta avec quelques pertes, sur l'infanterie romaine. Le proconsul traita cette rencontre accidentelle comme une violation délibérée de la trêve, comme une trahison à laquelle il résolut de répondre par un acte qui était bien une trahison.

Le lendemain matin, il fit prendre les armes à ses troupes; puis, quand les chefs germains se présentèrent, en s'excusant de l'incident de la veille, et en se

disant prêts à renouer les négociations, il les fit saisir et mettre aux fers. Ensuite, il mena rapidement ses troupes contre leur campement. Les Germains, ne s'attendant à rien de pareil, privés de leurs chefs, se défendirent derrière leurs chariots, surtout pour donner aux femmes et aux enfants le temps de se sauver. César, à la vue de cette foule désarmée, qui s'enfuyait, lança sur elle sa cavalerie, qui se mit à la massacrer. Les Germains se précipitèrent en désordre au secours des leurs, poursuivis par les légionnaires, qui n'avaient qu'à tuer. Cette multitude, roulant sous le glaive des fantassins et le sabre des cavaliers, arriva au confluent du Rhin et de la Meuse (ou peut-être de la Moselle). Là, elle s'arrêta un moment devant le fleuve; puis, poussée par le fer, elle y plongea et y périt presque entière. Du côté des Romains, il n'y eut que quelques blessés. Ce fut une victoire qui ne coûta pas cher au vainqueur.

César envoya son rapport au sénat, qui décréta des actions de grâces. Avant le vote, Caton prit la parole; il dénonça la conduite de César comme un acte déshonorant pour le nom romain; au lieu d'actions de grâces, il fallait, dit-il, voter un acte d'humiliation nationale pour détourner la colère des dieux; et, pour montrer aux Germains qu'on n'approuvait pas la trahison, il fallait leur livrer César. Une pareille propo-

sition ne pouvait être adoptée, mais il y a dans la protestation indignée de Caton quelque chose qui répond bien au sentiment que nous éprouvons en lisant le récit de cette action, même dans les *Commentaires* de César.

Sous prétexte de poursuivre les deux tribus germaniques, dont la cavalerie, absente le jour du massacre, lui avait échappé, le vainqueur résolut de traverser le Rhin et d'attaquer les Sicambres, qui leur donnaient asile. Il jeta un pont sur le fleuve (entre Coblentz et Andernach, ou peut-être vers Cologne); ce fut un travail de dix jours, très remarquable comme œuvre d'ingénieur, mais dont le profit militaire se réduisit à peu de chose. Le proconsul ravagea le pays des Sicambres, se montra l'ami des Ubiens, et, sans chercher les Suèves qui se disposaient à lui livrer bataille, il repassa le fleuve et rompit le pont.

Le premier des Romains, il avait traversé le Rhin; il voulut être aussi le premier qui envahit l'île de Bretagne. Cette île, rapprochée des populations kymriques de la Gaule, et en rapports fréquents avec elle, excita la curiosité et l'avidité de César. L'état social des insulaires ressemblait à celui du continent, avec bien plus de rudesse encore. Ils avaient, dans plusieurs tribus, l'habitude de se peindre le corps, et de se tatouer pour se donner un aspect plus terrible. Ils

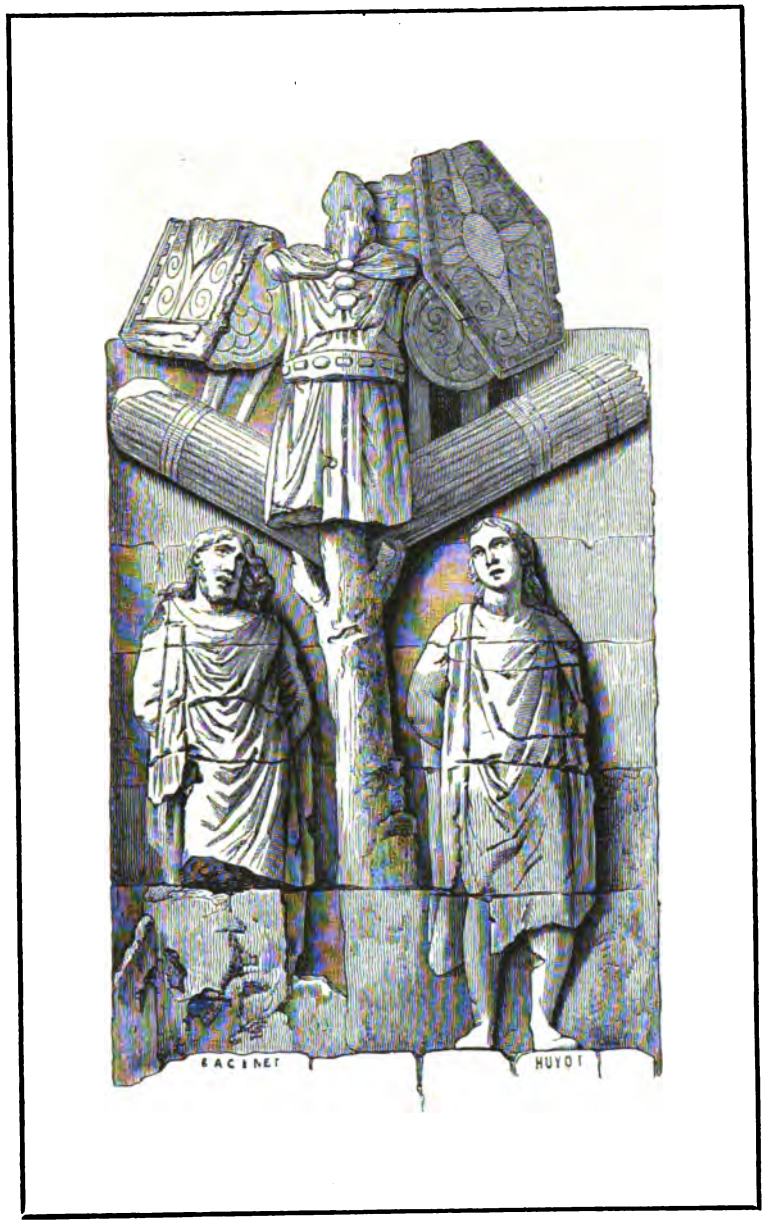


Fig. 44. — Trophée de guerre et prisonniers gaulois.

se servaient à la guerre de chars armés de faux, qu'ils manœuvraient avec beaucoup d'adresse. Le druidisme dominait chez eux. Ils étaient divisés, comme les Gaulois, en nations, qui ne s'entendaient pas entre elles.

César recueillit des renseignements sur la Bretagne, de Commius, chef des Atrébates, et l'envoya dans l'île pour annoncer sa prochaine arrivée à ces peuplades et les disposer à l'accueillir amicalement. Lui-même s'établit chez les Morins pour réunir les moyens de passage. Il n'emmenait avec lui que deux légions et quelques centaines de cavaliers. Les premiers s'embarquèrent sur 80 vaisseaux au port Icius (Wisant); les autres, quelques milles plus à l'est. César s'embarqua avec son infanterie le 26 août 55, de grand matin, et arriva vers dix heures devant les falaises de Douvres. Le désir de rallier sa cavalerie le fit remonter vers le nord-est, et il aborda à 7 ou 8 milles de là (à Deal ou Walmer). Les indigènes étaient nombreux sur la plage, à cheval ou sur des chars, et dans l'intention de s'opposer au débarquement. Les machines de guerre firent pleuvoir les traits sur eux, mais les légionnaires montraient peu d'empressement à attaquer cet ennemi inconnu. Enfin, le porte-étendard de la 10e légion sauta dans l'eau avec son aigle. Ses camarades le suivirent; ils repoussèrent les Bretons,

non sans faire des pertes, et au lieu de poursuivre les indigènes, ils se fortifièrent sur le rivage.

Les Bretons semblaient disposés à la paix. Ils rendirent la liberté à Comminius, qu'ils avaient d'abord mis aux fers, et offrirent des otages. Un accident arrivé aux Romains changea ces bonnes dispositions. La cavalerie, qui ne s'était embarquée que quatre jours après l'infanterie, fut assaillie d'un coup de vent, qui rejeta les vaisseaux sur la côte gauloise ou les dispersa dans la Manche. Du côté de l'infanterie, dans la nuit du 30 au 31 août, la pleine lune coïncidant avec un fort vent d'est, produisit une marée si haute, que tous les navires furent arrachés de leurs ancres, jetés à la côte, brisés ou désemparés. Les Bretons vinrent harceler les Romains, fort occupés à remettre leurs navires à flot; comme ils furent repoussés, ils renouvelèrent leurs offres d'otages. César, qui ne cherchait qu'une occasion honorable de se retirer, s'empressa d'accepter cette promesse, et, sans attendre qu'elle fût réalisée, il quitta l'île, un peu avant l'équinoxe d'automne, trois semaines environ après y avoir abordé.

En partant pour l'Italie où, suivant son habitude, il passa l'hiver, César ordonna de faire, dans les ports du nord de la Gaule, de grands préparatifs, en vue d'une invasion plus sérieuse de la Bretagne : 600 trans-

ports furent construits et rassemblés au port Icius. A son retour (54), il eut à régler quelques affaires de la Gaule. Deux chefs trévires se disputaient la principauté chez ce peuple, Cingétorix et Indutiomar. Le

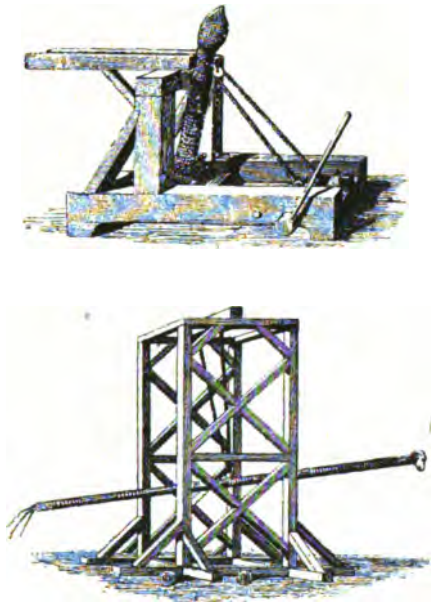


Fig. 45. — Machines de guerre.

premier s'était hâté de s'en remettre à César; le second, au contraire, avait eu recours aux armes; il ne tarda pas à se soumettre, et César le reçut en grâce, tout en montrant de la préférence pour Cingétorix. Indutiomar fut, dès lors, l'ennemi des Romains.

Du reste, ce sentiment de haine contre la domina-

tion romaine devenait de jour en jour plus général et plus fort dans la Gaule, opprimée et pillée. César le savait bien et prenait ses précautions. Il emmenait avec lui 4,000 cavaliers gaulois, commandés par les premiers nobles du pays. Ces chefs étaient pour lui des otages; aussi ne souffrait-il pas qu'ils le quittassent. Dumnorix, un d'entre eux, savait bien aussi pourquoi on les gardait, et n'en était que plus pressé de s'en aller. Pendant les quelques jours que les vents contraires retinrent la flotte dans le port Icius, le chef éduen ne cessa pas d'engager secrètement ses compagnons à quitter le camp, en leur disant que César ne les menait en Bretagne que pour les faire périr; il ne les décida pas, mais il persista dans son dessein. Enfin, quand l'ordre de s'embarquer fut donné, il s'enfuit. César envoya des cavaliers à sa poursuite, avec ordre de le saisir mort ou vif. Les cavaliers, des Gaulois, l'atteignirent et le tuèrent.

Avant la fin du printemps de 54, cinq légions, avec un nombre proportionné de cavalerie, débarquèrent en Bretagne; trois légions restèrent avec Labiénus pour garder la Gaule. Le débarquement se fit au même endroit que l'année précédente. César, laissant dix cohortes à la garde de sa flotte, s'avança à l'intérieur jusqu'à une rivière (le Stour), que les indigènes essayèrent de défendre. Il leur était bien diffi-

cile de s'opposer à une force aussi formidable. César, rappelé au bord de la mer par une tempête qui avait endommagé sa flotte, revint ensuite au Stour, et y rencontra encore une vigoureuse résistance de la part des Bretons, commandés par Cassivellaun, roi des Trinobantes (Middlesex, Hertford, Essex). L'infanterie romaine l'emporta sur le courage des insulaires, qui se retirèrent derrière la Tamise. On était au milieu de l'été, et l'année fut remarquable par sa sécheresse. César passa le fleuve à gué, marcha sur la capitale des Trinobantes, qui firent une sorte de soumission. Cassivellaun, cependant, ne posa pas les armes. César reçut encore la soumission apparente de quelques peuplades de l'île, qui promirent de payer un tribut, et quitta la Bretagne sans y garder un pouce de terrain, sans y laisser un soldat. Il n'y avait point trouvé de butin à faire : point d'or, point d'argent; les perles de la mer du Nord, que l'on avait vantées, étaient de peu de valeur.

En revenant en Gaule, le proconsul vit que l'esprit de mécontentement était arrivé à un tel point, qu'une révolte était probable. Il résolut donc de ne pas se rendre en Italie et de passer l'hiver en Gaule. Comme, à cause de la sécheresse, la récolte avait été très mauvaise, il ne fut pas possible de concentrer les légions dans un seul pays; il fallut les disperser. Elles furent

donc distribuées chez les Belges, parmi les Morins, les Nerviens, les Rèmes, les Trévires et les Éburons, par petits corps. César resta de sa personne à Samarobriva (Amiens), où il avait tenu les États de la Gaule.

La première étincelle de l'insurrection éclata (54) chez les Carnutes, qui tuèrent Tasgetius, le chef que les Romains leur avaient donné; la présence d'une seule légion, mise chez eux en quartier d'hiver, rétablit l'ordre. Chez les Belges, Ambiorix, un jeune chef des Éburons, brave et rusé, forma contre les Romains une vaste conspiration. Comme il avait été jusque-là en bons termes avec eux, il ne lui fut pas difficile de les surprendre. Il se présenta tout à coup devant le camp de deux légions, commandées par Sabinus et Cotta; il ne put le prendre de force, mais par des paroles trompeuses, en prétendant qu'une insurrection générale venait d'éclater en Gaule, qu'un corps de Germains arrivait pour la seconder, en promettant aux Romains de les laisser libres d'aller rejoindre le plus proche campement, celui de Q. Cicéron (frère du grand orateur et un des meilleurs lieutenants de César), ou celui de Labiénus, il décida le faible Sabinus à s'éloigner. Cotta, qui avait résisté de toutes ses forces à la fatale résolution de son collègue, ne put que s'y associer. Les deux légions quittèrent donc leur camp,

et se dirigèrent vers le camp de Cicéron. En route, elles furent enveloppées par les Gaulois et entièrement détruites, sauf quelques hommes qui rejoignirent Labiénus à la faveur des bois et de la nuit.

Ambiorix, fier de sa victoire, marcha aussitôt contre le camp de Q. Cicéron, qui était en quartier d'hiver,

Fig. 46. — Anciens canots armoricains.

avec une seule légion, sur le territoire des Nerviens. Ce pays, comme celui des Aduatuques, et beaucoup de moindres tribus environnantes, était maintenant soulevé. L'insurrection enveloppait le camp de Cicéron. Celui-ci, malgré son état maladif, repoussa les attaques fréquemment renouvelées d'Ambiorix; mais ses soldats s'épuisaient dans cette lutte incessante; ils étaient presque tous blessés.

Des messagers qu'il envoya à César, pour le pré-

venir de son danger et demander du secours furent interceptés; enfin il en arriva un à Samarobriva, qui apprit à la fois à César la destruction des deux légions et le péril de l'autre. Le proconsul ne disposait que de trois légions; il fallait en laisser une à Samarobriva pour garder le trésor, les archives de l'armée, les otages, les magasins. Il se mit en marche avec les deux autres (7,000 hommes environ) et 400 cavaliers. Le messager repartit, et ne pouvant pénétrer dans le camp de de Cicéron, y lança la lettre dont il était porteur avec une javeline. Les assiégés connurent ainsi que César arrivait à leur secours; en même temps, la fumée des incendies allumés par lui leur annonçait son approche. Les Gaulois sortirent alors de leurs lignes pour lui livrer bataille; ils furent vaincus, et obligés à la retraite. Il n'y avait pas dans le camp de Cicéron un soldat sur dix, sans blessure. Sur ces entrefaites, le chef trévire Indutiomar attaquait Labiénus, qui, prévenu par Cingétorix, se tenait sur ses gardes. S'enfermant prudemment dans son camp, où la cavalerie ennemie vint l'insulter, il laissa croire aux insurgés qu'il évitait le combat par crainte; puis,

Fig. 47. — Enseigne romaine.

quand il les eut persuadés qu'il n'oserait pas sortir, il fondit sur eux à l'improviste et les mit en déroute. Indutiomar fut tué; les Nerviens et les Éburons s'en retournèrent rapidement chez eux. La coalition pour assaillir les Romains se trouva dissoute.

Si l'armée romaine était sauvée de la destruction, les tribus belges, quoique repoussées, n'étaient pas soumises; leur mouvement d'insurrection con-

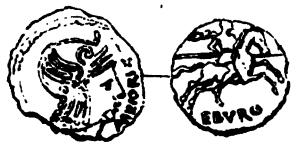


Fig. 48. — Ambiorix, chef des Éburons.

tinua. César fit ses préparatifs pour sa sixième campagne. Il leva deux nouvelles légions et s'en fit prêter une troisième par Pompée, laquelle avait été recrutée dans la Cisalpine.

Avec son armée réorganisée et renforcée, César commença la campagne avant la fin de l'hiver. Il poussa quatre légions dans le pays des Nerviens; en même temps, il contint les Sénones et les Carnutes, qui voulaient se joindre à l'insurrection belge. Puis, il poursuivit les Ménapiens dans leur pays difficile, et en eut raison; Labiénus battit les Trévires. César atteignit le Rhin, y jeta un pont, et fit une incursion

sur la rive droite. L'état de la Gaule ne lui permettant pas de s'engager dans la Germanie, il repassa le fleuve, et vint frapper un grand coup sur le centre de la confédération belge, les Éburons, dont le chef, Ambiorix, défiait la poursuite des Romains. César plaça dans Aduatuca (Tongres), leur forteresse, Quintus Cicéron avec une légion. C. Trébonius, avec trois autres, dévasta leur pays. Le proconsul lui-même poursuivit Ambiorix. Fatigué de cette guerre de détail qui coûtait beaucoup aux Romains, il imagina de mettre, pour ainsi dire, les Éburons hors de l'humanité, et d'inviter toutes les tribus voisines à venir, sous la protection des légions, prendre part au pillage de leur territoire. Son appel fut entendu. De toutes parts, des bandes de pillards s'abattirent sur cette malheureuse contrée.

Après avoir rejeté au delà du Rhin une troupe de Sicambres qui avaient failli s'emparer d'Aduatuca et de ses riches magasins, César revint à la poursuite d'Ambiorix, sans pouvoir surprendre ce chef, qui s'enfuit en Germanie. Du reste, ces pays ravagés, écrasés, pouvaient passer pour soumis, et César regarda la campagne comme finie. Il se rendit à Durocortorum, chez les fidèles Rèmes, que rien n'avait pu ébranler dans leur attachement à Rome. Une assemblée générale des États gaulois s'y réunit pour pro-

noncer sur la faute des Sénones et des Carnutes. Le proconsul voulut bien se contenter de la mort d'Acco, un des chevaliers carnutes, qui périt sous les verges et la hache, et de l'exil de quelques autres. Il partit ensuite pour l'Italie, après avoir ainsi distribué ses troupes : deux légions à la frontière des Trévires, deux chez les Lingons, les six autres à Agendicum, chez les Senones.

CHAPITRE XIV.

Campagnes de 52 et 51. — Soulèvement général de la Gaule centrale. — Vercingétorix. — Prise de Génabum et d'Avaricum. — Siège de Gergovie. — Victoire de Labiénus devant Lutèce. — Siège d'Alésia. — Reddition de Vercingétorix. — Soumission des Éduens et des Arvernes, des Bituriges, des Carnutes, etc. — Prise d'Uxellodunum. — Fin de la guerre.

Les nations gauloises, qui n'avaient pas pris part, l'année précédente, à l'insurrection des Belges, étaient maintenant presque toutes décidées à se soulever à leur tour. Les Carnutes, déjà compromis, offrirent de donner le signal de la révolte, pourvu que les autres jurassent de les suivre. Leurs chefs, Cotuat et Conétodun, dans l'hiver de 53-52, poussèrent leurs hommes sur la position centrale de Génabum (Orléans, et, selon d'autres, Gien), où résidaient beaucoup de Romains pour affaires de négoce, et les tuèrent.

Le massacre de Génabum fut promptement connu dans tout le pays. Les Gaulois avaient une sorte de

procédé téléphonique pour transmettre les nouvelles, en les criant de proche en proche, de bourgade en bourgade. On connut avant la seconde veille de la nuit, à Gergovie, ce qui s'était passé à Génabum, au lever du soleil. César compte que la distance entre les deux villes était d'environ 160 milles (237 kilomètres).

Les Arvernes se prononcèrent aussitôt pour la guerre. Ils agissaient à l'instigation d'un jeune chef qui, de nom ou de titre, s'appelle dans l'histoire Vercingétorix (il paraît que ce mot signifiait, en gaulois, généralissime). Il était le fils d'un chef ambitieux, Celtill, qui, quelques années auparavant, avait expié par sa mort le crime d'aspirer à la royauté. Malgré ce précédent, les Arvernes se prirent de grande confiance dans cet actif et noble jeune homme; ils en firent leur chef suprême. Les Sénones, les Parisiens, les Pictones, les Cadurques, les Turones, les Aulerques, les Lémovices, les Andes, coururent aussi aux armes, et acceptèrent le chef arverne pour général en chef. Vercingétorix s'occupa avec beaucoup d'activité, et, si l'on en croit César, par des moyens très rigoureux, de former une armée nationale.

Le soulèvement des Arvernes était d'autant plus grave qu'il menaçait d'entraîner celui des Éduens, maîtres des seuls passages par lesquels César pouvait arriver à ses légions du Nord. Le proconsul avait ras-

semblé de nouvelles troupes dans la Cisalpine. On était, d'après le calendrier, au mois de mars de l'an de Rome 702 (52 av. J.-C.), et de fait en février, car il y avait une différence de plus d'un mois entre le temps vrai et le calendrier, le 1er janvier 702 répondant au 23 novembre 701. César arriva rapidement

Fig. 49. — Cavalier à la solde de Jules César.

dans la Province, traversa les Cévennes par six pieds de neige, et fondit sur le territoire des Arvernes. Son but était d'obliger Vercingétorix, qui s'était porté plus au nord, chez les Bituriges, à venir défendre son pays. En effet, dès que le jeune général fut revenu de ce côté, César, laissant ses troupes, sous les ordres de Décimus Brutus, continua de guerroyer contre les Arvernes, repassa dans la Province, courut à Vienne,

sa capitale, y ramassa quelque cavalerie, et, à travers le pays des Éduens, il atteignit les Lingons (pays de Langres), où hivernaient deux légions. Une fois à la tête de cette force, il rassembla rapidement ses autres légions, et, avec son armée réunie, il se lança dans le centre de la Gaule, sur Génabum.

En route, il assiégea la place de Vellaunodunum, qui se rendit le troisième jour, et qui en fut quitte pour livrer ses armes, ses bêtes de somme, et donner des otages. Génabum, qui résista encore moins de temps, ne s'en tira pas à si bon marché. Le proconsul, pour punir le massacre des marchands romains, fit mettre la ville à feu et à sang, et en donna le pillage aux soldats. Il traversa ensuite la Loire et entra dans le pays des Bituriges (Berri).

Vercingétorix s'était attaqué à la Gergovia (Moulins ou près de Moulins) des Boïens, cette peuplade restée chez les Éduens après la retraite des Helvètes; il espérait que les Éduens, pour sauver leurs clients, entreraient dans la confédération gauloise. La nouvelle de l'arrivée de César sur la frontière des Bituriges le força d'abandonner le siège de Gergovie pour se porter au-devant du proconsul. Sa cavalerie rencontra l'armée romaine près de Noviodunum (ville des Bituriges, Nouan-le-Fuzelier, ou, suivant d'autres, Neuvy-sur-Baranjon), qu'elle assiégeait. Après un com-

bat qui semblait d'abord tourner à leur avantage, les cavaliers gaulois furent repoussés par des cavaliers germains que César avait pris à sa solde. Ce revers amena la reddition immédiate de Noviodunum, qu'avait interrompue l'approche de la cavalerie gauloise. César, sans trouver d'autre obstacle, arriva devant Avaricum (Bourges), capitale des Bituriges.

Vercingétorix, persuadé que les villes des Gaulois ne pouvaient pas résister à l'art des assiégeants romains, pas plus que leur infanterie ne pouvait tenir contre les légionnaires, était d'avis de faire une petite guerre, évacuant, détruisant les villes où l'ennemi pouvait trouver des vivres et se créer des magasins. Les chefs confédérés entrèrent dans ses vues; les Bituriges seuls incendièrent vingt de leurs places, mais ils ne purent se décider à détruire leur capitale. Vercingétorix, fort à contre-cœur, dut consentir à la conservation et à la défense d'Avaricum, où il jeta des troupes, restant avec son armée à quelque distance.

La position d'Avaricum était forte; la ville fut vaillamment défendue. Comme courage, les Gaulois se montrèrent les égaux des Romains; mais que pouvaient-ils contre l'art des ingénieurs ennemis? que pouvaient-ils contre les formidables machines qui battaient leurs murailles?

Une sortie qu'ils firent pour incendier et détruire

ces machines ne leur servit qu'à déployer un héroïsme que l'on admire dans le récit même de leur vainqueur. « Le reste de la nuit, dit César, s'était écoulé et le combat continuait encore de tous côtés sans que l'ennemi se décourageât... Il était soutenu par la pensée que de ce court instant dépendait le sort de toute la Gaule. C'est alors que se passa sous nos yeux un fait mémorable, que nous ne saurions omettre. Devant une porte de la ville, un Gaulois lançait dans le feu qui brûlait près d'une de nos tours, des boules de suif et de poix qu'on lui passait de main en main : il tombe sans vie, frappé au côté droit par le trait d'un scorpion (arme de jet). Un voisin enjambe le cadavre et fait le même service jusqu'à ce qu'un coup de scorpion le tue à son tour. Un troisième lui succède, puis un quatrième, et ce poste dangereux n'est abandonné que quand, le feu une fois éteint et l'ennemi partout repoussé, le combat a cessé entièrement. »

Les soldats romains, outre les combats, étaient fatigués par la rareté des vivres; ils avaient persisté néanmoins dans l'entreprise, même lorsque César aurait consenti à lever le siège.

Du reste, la résistance des Gaulois touchait à sa fin. Le lendemain de cette sortie infructueuse, ils se décidèrent à évacuer la ville; les supplications de leurs femmes, qui ne pouvaient pas s'échapper avec

Fig. 50. — Un quatrième Gaulois succéda aux trois autres. (Épisode du siége d'Avaricum.)

eux, les retinrent. César, s'apercevant que les murailles étaient négligemment gardées, lança ses soldats à l'assaut.

Les défenseurs de la ville combattirent encore quelque temps dans les rues; 800 environ purent se réfugier dans le camp de Vercingétorix; tout le reste d'une population de 40,000 âmes, hommes en âge de porter les armes, vieillards, femmes, enfants, furent tués jusqu'au dernier. César raconte froidement cet effroyable massacre.

Quoique impuissant à sauver Avaricum, et même, à certain moment, accusé de trahison, Vercingétorix garda son autorité; le malheur d'une ville défendue malgré lui ne la diminua pas. Il persista dans son plan de se tenir assez près de l'armée ennemie, mais dans des camps retranchés, de la harceler, sans livrer de grande bataille, attendant qu'elle se divisât pour vivre. En effet, après la prise d'Avaricum, César envoya chez les Sénones quatre légions sous les ordres de Labiénus; lui-même, avec les six autres, marcha sur Gergovie, capitale des Arvernes.

Cette ville était située sur une colline, au bord de l'Allier, non loin de la place où s'élève aujourd'hui Clermont. César se trouva dans une position embarrassante. Son armée, beaucoup moins forte que devant Avaricum, n'était pas mieux pourvue de vivres. Les

Éduens n'en fournissaient pas, et, ce qui ne semblait pas moins grave, ils donnaient des signes de défection. Il y eut à Bibracte, où le vergobret Convictolitan était partisan de l'insurrection, des meurtres de Romains; il y en eut dans l'infanterie des Éduens, commandée par Litavic; dans leur cavalerie, qui servait devant Gergovie, sous les ordres d'Éporédorix et de Viridomar, il y eut complot pour le meurtre de César. Celui-ci patienta, marcha à la cavalerie éduenne, accepta facilement sa soumission, et parut croire que l'infanterie aussi restait fidèle. Il tenait beaucoup à ce que les Éduens ne prissent pas part à l'insurrection; en ne ressentant pas leurs marques de mauvaise volonté, il espérait les empêcher d'en venir à une hostilité déclarée. Cependant, devant leurs dispositions suspectes, il n'était pas prudent de continuer le siège.

Vercingétorix avait établi son camp sur la déclivité de la colline où s'élevait Gergovie. Sa position était bien retranchée, et les Romains, qu'ils attaquassent soit la ville soit le camp, se trouvaient pris entre les deux. César vit qu'il fallait lever le siège, mais il voulut tenter si un coup de surprise ne lui donnerait pas la ville. En feignant une attaque sur un autre point, il parvint à éloigner les Gaulois de leur camp, puis il lança, à travers leurs lignes presque désertes, ses soldats, qui arrivèrent jusqu'aux murailles. Ils sem-

blaient près de s'en emparer. Déjà, les femmes, effrayées du souvenir d'Avaricum, suppliaient les vainqueurs du haut du rempart; quelques-unes se faisaient descendre du mur et se réfugiaient follement parmi eux. Vercingétorix revint à temps; les Romains, pressés par lui, couraient risque d'être écrasés entre l'armée gauloise et les murs. Jamais ils ne furent si près d'une défaite complète. Les efforts de la 10e légion, qui chargea sur l'arrière de Vercingétorix, per-

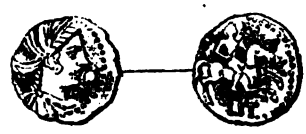


Fig. 51. — Litavicus, chef des Éduens.

mirent à César de se dégager, non sans beaucoup de peines et de pertes.

Il n'y avait pas à songer à continuer le siège. Cependant, César, avec sa fermeté ordinaire de caractère, resta encore trois jours devant la place, pour ne pas se donner l'air d'un fugitif; puis il leva son camp et se dirigea rapidement vers le nord, pour faire sa jonction avec les légions de Labiénus.

Son échec donna le signal de la défection des Éduens. Leur premier acte fut l'incendie de leur florissante et commerçante ville de Noviodunum (Nevers), où César

avait des magasins, un arsenal, des otages. Ils tuèrent les marchands romains qui se trouvaient dans la ville et démolirent le pont de la Loire. César s'avançait par la rive droite de l'Allier; en arrivant sur la Loire, il trouva le pont détruit; il n'avait pas le temps d'en jeter un, et il ne semblait pas possible de passer le fleuve à gué. On trouva, pourtant, un endroit où les soldats passèrent, avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Heureusement, l'ennemi n'inquiéta pas leur périlleuse retraite. César continua sa marche, et, Labiénus venant au-devant de lui, les légions firent leur jonction.

Labiénus, de ses quartiers chez les Sénones, avait dirigé une campagne contre les Parisiens, que commandait un chef très âgé, Camulogène. Par une manœuvre assez compliquée, en passant plusieurs fois la Seine, il parvint à battre les Parisiens, sur la rive gauche du fleuve, en face de leur ville de Lutèce, bâtie dans une île de la Seine. Camulogène mourut bravement en combattant. Labiénus dut revenir vers Agendicum (Sens), pour se rapprocher de César, mais il se retira sur une victoire, qui releva le moral de l'armée romaine.

Les dix légions étaient maintenant réunies. César avait une excellente infanterie, la cavalerie lui manquait; il tira de nombreux cavaliers de la Germanie,

et comme leurs chevaux laissaient beaucoup à désirer, il n'hésita pas à démonter ses officiers pour donner de meilleurs chevaux à ces nouveaux auxiliaires.

La victoire de Gergovie eut naturellement pour effet d'exciter l'enthousiasme des Gaulois. L'insurrection devint générale. A une assemblée des États qui se tint à Bibracte, il n'en manqua que trois, les Rèmes, les Lingons et les Trévires. Les premiers n'avaient jamais fléchi dans leur fidélité aux Romains; la présence ou le voisinage du proconsul contenait les Lingons, et les Trévires, que les Gaulois avaient laissé accabler l'année précédente, ne se trouvèrent pas prêts celle-ci.

Confirmé dans sa dignité de généralissime, Vercingétorix disposait d'une armée d'environ 100,000 hommes, qu'il avait toute facilité de recruter et de renforcer; il put même envoyer un corps de troupes opérer une diversion dans la Province; un de ses lieutenants, Luctère, du pays des Cadurques, opérait déjà de ce côté. César avait une soixantaine de mille hommes. Il ne pouvait pas rester séparé de sa base d'opérations; il fallait rouvrir ses communications avec la Province, en s'en rapprochant, ou même y rentrer.

Il se mit donc en marche dans la direction du pays des Séquanes. Il s'avançait de la vallée de l'Yonne

dans celle de la Saône, lorsqu'il rencontra l'armée gauloise arrivant de la Loire. Vercingétorix l'avait distribuée dans trois camps retranchés. Il persistait dans son plan de livrer, au lieu d'une grande bataille, des combats partiels, après lesquels il pouvait se retirer dans ses retranchements. Ce plan, fort sage, n'en était pas moins difficile à exécuter avec une armée peu disciplinée, peu maniable, en face de l'armée romaine, conduite par un général comme César, qui pouvait trouver et saisir l'occasion d'une bataille décisive. Vercingétorix ne fut pas maître de ses mouvements, et se laissa, dans son ardeur, engager à fond par sa cavalerie. Celle-ci se battit brillamment, et faillit s'emparer de César, qui laissa son épée entre les mains de l'ennemi. Les Gaulois, dans leur défaite, conservèrent ce monument de leur succès passager. César, visitant, quelques mois plus tard, le pays des Arvernes, trouva son épée suspendue dans un de leurs temples. Ses officiers voulaient l'enlever : « Laissez-la, dit-il; elle est sacrée. »

L'avantage de la cavalerie gauloise ne se maintint pas. Les escadrons germains parvinrent à la repousser; les légionnaires s'avancèrent; l'infanterie gauloise ne tint pas contre eux. Vercingétorix essaya de la rallier dans ses camps, et ne put obtenir d'elle qu'elle fît tête aux Romains; elle se retira précipi-

Fig. 52. — Soldat romain.

tamment. Pour l'empêcher de se disperser, il fut obligé de l'appuyer aux murs d'une ville forte des Mandubiens, située à peu de distance, Alésia, aujourd'hui Alise Sainte-Reine, près de Semur (Côte-d'Or), à l'ouest de Dijon.

Alésia, bâtie sur une colline dont deux cours d'eau baignaient la base, pouvait être cernée, quoique difficilement. César vit l'immense avantage qu'il avait à tenir bloquée l'armée gauloise; le manque de vivres devait la lui livrer avec son chef dans peu de temps. Il fit de prodigieux travaux de circonvallation; en quelques jours, les soldats de Vercingétorix se virent serrés dans un étau de fer. Avant que l'investissement fût complet, le jeune chef renvoya tous ses cavaliers; il leur ordonna de se disperser de tous côtés, et de dire à toutes les nations de la Gaule de venir à son secours par une levée en masse, et de se hâter, car il n'avait que pour trente jours de vivres.

César savait que les Gaulois essayeraient de secourir leur chef; en prévision de cette tentative, il fit tracer de secondes lignes de contrevallation. Ces grands travaux occupèrent les Romains pendant que les Gaulois dans Alésia consommaient leurs vivres, et que les États gaulois formaient leurs contingents, et les dirigeaient sur la ville cernée. Les trente jours étaient passés. Les assiégés, à court de vivres, en vin-

rent à discuter les moyens les plus désespérés pour prolonger la résistance. César a rapporté ou inventé un discours dans lequel le chef arverne Critognat propose que les combattants soutiennent leur vie en se nourrissant des corps de ceux qui, par leur âge, ne pouvaient servir à la guerre. Les Gaulois n'adoptèrent pas cette proposition inhumaine, mais ils prirent un parti au fond aussi cruel; ils firent sortir d'Alésia les bouches inutiles, misérable population, que les assiégeants repoussèrent impitoyablement, et qui périt de faim et de blessures entre les lignes ennemies et les murailles.

Enfin, parut l'armée de secours.

Le conseil des chefs gaulois n'avait pas voulu appeler, comme le demandait Vercingétorix, la totalité des hommes en état de porter les armes, de peur de ne pouvoir établir l'ordre dans une telle multitude, ni lui procurer des vivres; il aima mieux prescrire à chaque pays un chiffre de guerriers limité. César donne, dans ses *Commentaires*, le dénombrement de ces contingents.

Il fut commandé aux Éduens et à leurs clients, les Ségusiaves, les Ambivarètes, les Aulerques Brannovices et les Blannoviens, 35,000 hommes; pareil nombre aux Arvernes, en y joignant les Cadurques Éleuthères, les Gabales et les Vellaves, qui sont ordinairement sous leur dépendance; aux Séquanes, aux Sénones, aux Bituriges, aux Santones, aux Rutènes, aux Carnutes, 12,000; aux Bellovaques,

10,000; autant aux Lémovices; 8,000 aux Pictones, aux Turones, aux Parisiens et aux Helvètes; 5,000 aux Éburons, aux Ambiens, aux Médiomatrices, aux Pétrocoriens, aux Nerviens, aux Morins, aux Nitiobriges; autant aux Aulerques Cénomanes; 4,000 aux Atrébates; 3,000 aux Véliocasses, aux Lexoviens et aux Aulerques Éburovices; 3,000 aux Rauraques et aux Boïens réunis; 6,000 aux peuples des côtes de l'Océan, connus sous le nom d'Armoricains. Les Bellovaques seuls ne complétèrent pas leur nombre, voulant, disaient-ils, faire la guerre aux Romains pour leur compte, à leur bon plaisir, et n'entendant se mettre sous les ordres de personne; toutefois, à la prière de Commius, leur hôte, ils envoyèrent 2,000 hommes avec ses troupes.

Les contingents réunis s'élevaient, suivant César, à 240,000 hommes et 8,000 cavaliers. Cette masse, placée sous les ordres de l'Atrébate Commius, des Éduens Éporédorix et Viridomar et de l'Arverne Vergassivellaun, parent de Vercingétorix, marchait pleine de confiance au secours d'Alésia. Elle dirigea plusieurs attaques contre les lignes romaines, tandis que les assiégés assaillaient la circonvallation. L'art des retranchements des Romains, leurs excellentes armes de jet, la solidité des légionnaires eurent raison d'efforts pourtant vaillants et redoublés. Dans la principale action, les Gaulois parurent sur le point de réussir.

Il faut lire, sur cette suprême journée de l'indépendance gauloise, le récit de César; ce bulletin d'un ennemi vainqueur est honorable pour les vaincus :

Au nord, s'élevait une colline que nous n'avions pu, à cause de

son étendue, envelopper dans nos ouvrages, en sorte qu'il avait fallu y placer le camp sur un terrain légèrement incliné et presque commandé. Ce camp était occupé par deux légions, sous les ordres des légats C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus.

Après avoir fait reconnaître le terrain, et choisi 60,000 hommes appartenant aux populations qui passaient pour les plus braves, les chefs gaulois arrêtèrent secrètement entre eux le plan de l'attaque, dont ils fixèrent l'heure à midi. Le commandement de ce corps fut confié à Vergassivellaun. Ce chef partit dès la première veille et, sa route étant presque achevée au point du jour, il se cacha derrière la montagne pour faire reposer ses troupes de leur marche nocturne. Vers midi, il se dirigea sur le camp. Au même moment, la cavalerie gauloise s'approcha des retranchements de la plaine, et le reste de l'armée prit position en avant de son propre camp. Vercingétorix, qui, de la citadelle d'Alésia, vit ce mouvement, sortit de la place, emportant avec lui les perches, muscules, faux et autres objets, qu'il avait préparés dans le camp pour une attaque.

L'affaire s'engage donc de divers côtés en même temps. Dans la grande étendue de lignes qu'elle devait garder, l'armée romaine ne pouvait facilement opposer à plusieurs attaques simultanées des forces suffisantes... César, placé sur un point favorable, savait tout ce qui se passait et pouvait diriger les secours où ils étaient nécessaires. On comprenait, des deux parts, que le moment des efforts suprêmes était arrivé.

C'est aux retranchements supérieurs attaqués par Vergassivellaun que l'affaire fut la plus chaude. La crête qui dominait le camp établi sur la pente avait, pour les assaillants, une importance capitale. Pendant que les uns tiraillent, les autres approchent en faisant la tortue; des troupes fraîches viennent successivement remplacer les troupes fatiguées. Enfin, le remblai, que tous ont travaillé à faire, permet aux Gaulois de gravir le retranchement; les armes et les forces font défaut aux soldats romains.

A la vue de ce danger, César envoie six cohortes de soutien avec Labiénus, auquel il ordonne, dans le cas où il ne pourrait soutenir l'assaut, de sortir pour attaquer l'ennemi, et toutefois de ne le faire qu'à la dernière extrémité. Lui-même se porte sur les autres points, et il exhorte ses troupes à mettre toute leur énergie dans ce combat suprême.

Pendant ce temps, les assiégés, voyant l'inutilité de leurs efforts contre les solides retranchements de la plaine, tentent l'escalade des hauteurs. Ils y portent leur matériel, paralysent par une grêle de projectiles la défense des tours, remblaient les fossés à l'aide de claies, et coupent avec leurs faux l'escarpe et le parapet. César envoie successivement de ce côté le jeune Brutus avec six cohortes et le légat C. Fabius avec sept; enfin, voyant la situation s'aggraver, il y amène lui-même une réserve de troupes fraîches. L'affaire rétablie et l'ennemi repoussé, il se porte sur le point où il avait envoyé Labiénus. Il prend quatre cohortes à la plus voisine redoute, et se fait suivre par une partie de la cavalerie, pendant que le reste tournera les fortifications extérieures pour prendre l'ennemi à dos.

L'ennemi venait de franchir et fossés et remparts : Labiénus, ayant réuni trente-neuf cohortes, qu'il avait prises au hasard dans les postes voisins, envoya prévenir César de ce qu'il comptait faire. César hâta sa marche pour prendre part au combat.

L'ennemi, des hauteurs qu'il occupait, plongeait sur les pentes et le fond de vallée par lesquels arrivait César; le reconnaissant à la couleur de son vêtement de bataille, il se hâta d'attaquer Labiénus. Les deux partis poussent un cri, qui se répète sur tous les points des ouvrages. Nos troupes, laissant les armes de jet, mettent l'épée à la main. Tout à coup, le corps de cavalerie tournant parait sur les derrières de l'ennemi, qui voit en même temps approcher les autres cohortes; alors, il prend la fuite et va donner dans notre cavalerie, qui en fait un grand carnage. Sedullus, commandant et prince des Lémovices, est tué; l'Arverne Vergassivellaun est pris vivant dans la poursuite; 74 drapeaux sont apportés à César.

Les assiégés, ayant vu du haut de la ville la défaite et la fuite des leurs, désespérant du salut, ramenèrent leurs troupes des retranchements. Dès que les Gaulois du dehors s'en aperçurent, ils abandonnèrent leur camp.

Le lendemain, Vercingétorix convoqua une assemblée. Il dit qu'il n'avait pas entrepris cette guerre dans un intérêt privé, mais pour la délivrance de la

patrie; que, la fortune le trahissant, il se remettait entre leurs mains, soit pour apaiser le proconsul par sa mort, soit pour lui être livré vivant, à leur volonté. Les Gaulois députèrent vers César, qui leur ordonna, comme préliminaire de leur reddition, de livrer leurs chefs. Placé sur son tribunal, devant les remparts, il attendit les chefs gaulois. Vercingétorix parut le premier. Couvert de ses plus belles armes, monté sur son meilleur cheval, il s'avança au galop, tourna autour du tribunal du proconsul; puis, en face de lui, il sauta de cheval et jeta ses armes à terre. Les soldats romains se sentirent touchés; César resta froid et inflexible. Le héros de l'indépendance gauloise, mis aux fers, attendit pendant six ans, dans un cachot, le moment d'orner le triomphe du vainqueur et, à la fin du triomphe, fut exécuté. On a parlé souvent de la générosité de César!

Dans sa courte carrière militaire de huit mois, Vercingétorix montra un admirable patriotisme, un noble caractère et des vertus guerrières que la postérité a su reconnaître, quoique le succès leur ait manqué. Le nom de l'héroïque vaincu est en honneur dans la France moderne; sa statue s'élève aujourd'hui sur cette colline d'Alésia où il succomba, et où succomba avec lui l'indépendance de la Gaule.

Sur ses prisonniers le conquérant réserva les Éduens

Fig. 53. — Arrivé en face de lui, Vercingétorix jeta ses armes à terre.

et les Arvernes, 20,000 environ, pour faire sa paix avec ces peuples; il distribua les autres à ses soldats; chaque soldat en eut un comme esclave.

Il alla ensuite chez les Éduens, qui ne firent pas de résistance; les Arvernes se soumirent également. Il rendit à ces deux peuples leurs prisonniers. Les troupes furent réparties dans les endroits où elles pouvaient trouver de bons quartiers : Titus Labiénus, avec deux légions et de la cavalerie, chez les Séquanes; deux légions, chez les Rèmes, pour les protéger contre les Bellovaques; trois légions, chez les Ambivarètes, les Bituriges, les Rutènes. Le proconsul resta de sa personne chez les Éduens, à Bibracte, ne retournant pas, cet hiver, dans la Cisalpine.

Si les Gaulois ne tentaient plus aucun mouvement d'ensemble, beaucoup de leurs tribus restaient sous les armes. Pour les soumettre, il fallut encore une campagne de César, la huitième (51). Il n'eut pas le temps d'en rédiger le récit, qui fut fait par Hirtius, un de ses officiers.

César commença cette campagne le dernier jour de l'année 52, en courant chez les Bituriges, qui, malgré la présence d'une légion romaine, s'agitaient hostilement; il n'eut pas de peine à les accabler. Il passa ensuite chez les Carnutes, qui se soumirent ou furent chassés hors de leurs frontières. Les Bellovaques et

les Suessiones lui donnèrent plus de mal, sans avoir un sort différent. Dans la défaite des Bellovaques, on remarqua l'héroïsme de leur chef Corréus, que rien ne put décider à fuir ou à se rendre, et qui, combattant très vaillamment, blessant tout ce qui osait l'approcher, obligea les vainqueurs irrités à le percer de loin de leurs traits. Labiénus eut, de la même manière, raison des Trévires. César trouva encore à ravager et à tuer chez les Éburons. Cette fois, l'extermination fut complète et le nom des Éburons fut effacé de la liste des nations gauloises. Une révolte des Pictones créa une diversion à cette campagne dans la Belgique, sans d'ailleurs en changer l'issue. Des deux chefs belges qui restaient encore en armes, l'imprenable Ambiorix et Commius l'Atrébate, cet ancien ami des Romains qui s'était joint au soulèvement national, le premier disparut de l'autre côté du Rhin, le second finit par faire sa paix avec Marc-Antoine, que César avait laissé pour gouverner la Belgique.

Les Pictones et leurs alliés, commandés par Dumnac, chef des Andes, furent battus dans un combat décisif, sur les bords de la Loire. Un des chefs gaulois, Drappès, ralliant 5,000 hommes échappés à la destruction de cette armée, alla rejoindre un autre chef, un lieutenant de Vercingétorix, Luctère, qui essayait de porter la guerre dans la Narbonnaise. La

prompte arrivée des légions de Caninius et de Fabius, le vainqueur du combat sur la Loire, les força d'abandonner cette audacieuse entreprise et de s'enfermer dans la place forte d'Uxellodunum (le Puy d'Usolle, dans le Quercy, département du Lot). Drappès fut fait prisonnier dans une sortie; il se laissa mourir de faim pour éviter le supplice que lui réservaient les vainqueurs. Luctère, son compagnon dans cette sortie,

Fig. 54. — Marc-Antoine.

s'échappa, mais plus tard il fut livré aux Romains par un chef arverne. Quoique privés de leurs chefs, les défenseurs d'Uxellodunum opposèrent une vigoureuse résistance; il fallut que César s'y rendît en personne pour presser le siège. Il venait du pays des Carnutes, où il avait signalé sa présence par un acte de grande vigueur. Il s'était fait livrer Gutruat, un des instigateurs du soulèvement, et l'avait fait périr sous les verges et la hache.

Arrivé devant Uxellodunum, il dirigea le siège avec cet art d'ingénieur auquel on voit par ses *Commen-*

taires qu'il se complaisait. Son objet était de couper aux assiégés l'accès des sources qui leur fournissaient de l'eau; il y réussit après quelques combats fort vifs. Les défenseurs d'Uxellodunum manquant d'eau furent forcés de se rendre. César fit couper la main droite, ou les deux mains, ce que semble indiquer plutôt le texte d'Hirtius, à tous ces hommes, et les renvoya dans cet état, comme un exemple pour ceux qui essayeraient encore de lutter contre lui.

« Il savait, dit Hirtius, que sa douceur était si connue de tous qu'il ne craignait pas que l'on imputât cet acte à une cruauté naturelle. » Il se peut que la cruauté ne fût pas dans la nature de César, mais il faut convenir qu'on la trouve souvent dans ses actes pendant cette guerre, que Plutarque résume ainsi : « Il prit de force plus de huit cents villes, défit trois cents nations, et combattit, en différents temps, trois millions d'ennemis, dont il tua un million dans l'action et fit prisonnier un nombre égal. »

La Gaule, après cette terrible guerre, était dans un état effroyable. César, pendant le peu de temps qu'il put encore s'occuper d'elle, la gouverna avec douceur, de manière à se l'attacher; il l'avait impitoyablement pillée et rançonnée durant la guerre, il ne confisqua pas après la conquête. Il respecta l'indépendance administrative de chaque État, n'imposant sur tout le pays

que la somme annuelle, relativement modique, de 40 millions de sesterces (8,200,000 fr.). Les Gaulois lui fournirent de bons corps auxiliaires pour son armée; il recruta même dans sa conquête, la Gaule chevelue (*Gallia comata*), comme on la nommait pour la distinguer de la *Gallia togata*, ou Cisalpine, et de la *Gallia braccata*, ou Narbonnaise, toute une légion que l'on appela la légion *Alauda* ou des Alaudes (*legio Alauda* ou *legio Alaudarum*), du nom gaulois de l'oiseau (alouette, *alauda*), dont les nouveaux légionnaires avaient l'image sur leurs casques.

Dans la guerre civile, qui éclata au commencement de 49 av. J.-C., un seul fait important se réfère au territoire de la Gaule; ce fut le siège de Marseille. Cette ville, amie du sénat et de Pompée, reçut chez elle Domitius, nommé gouverneur de la Gaule à la place de César. Celui-ci, qui venait de faire en Italie une rapide campagne contre les pompéiens, et qui allait en faire autant en Espagne, trouvant sur son chemin une ville hostile, ne voulut pas la négliger. Il chargea Trébonius, un de ses lieutenants, d'en faire le siège avec trois légions. Décimus Brutus, qui avait si bien servi contre les Vénètes, eut le commandement de la flotte destinée à agir contre les vaisseaux de la ville et ceux de Domitius.

Les Massaliotes se défendirent héroïquement, mais

Décimus Brutus remporta sur eux deux victoires navales. Trébonius poussa le siège du côté de la terre ; une brèche fut pratiquée. Les soldats demandaient à monter à l'assaut, dans l'espoir de piller cette riche ville. Trébonius s'y refusa; il réduisit le siège à un blocus, en attendant le retour de son général. César, revenu d'Espagne, reçut Marseille à discrétion. Il lui enleva ses vaisseaux de guerre, son trésor, en un mot toutes ses forces militaires, plaça une garnison dans ses forts, et laissa à l'illustre ville grecque-ionienne ses lois, son autonomie municipale, comme il l'avait fait aux cités gauloises.

L'existence politique indépendante de la Gaule n'était plus. La nation gauloise subsistait; si, sous la domination romaine, qui dura cinq siècles, elle ne conserva pas sa langue intacte, elle garda son caractère et continua de former un peuple distinct. La chute de l'empire romain, sous les coups des Germains, donna de nouveaux chefs à la population gauloise, mais celle-ci, beaucoup plus nombreuse que ses conquérants, se refit peu à peu comme nation, et forma un des plus puissants États de l'Europe, la France.

FIN.

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Fig. 1. — Carte de la Gaule avant la conquête romaine 6
Fig. 2. — Armes et instruments de silex 13
Fig. 3. — Soldats gaulois. (Bas-relief d'un autel trouvé à Paris.) 19
Fig. 4. — Sabres, flèches et lances gauloises, en bronze 23
Fig. 5. — Poste d'observation des Gaulois 33
Fig. 6. — Druides 39
Fig. 7. — Médailles de la ville de Marseille 43
Fig. 8. — Soldat étrusque. (Relief d'un vase ancien.) 49
Fig. 9. — Alors le Brenn, détachant son épée et son ceinturon, les jeta dans le plateau 55
Fig. 10. — Les gorges du Parnasse, en Grèce 63
Fig. 11. — Antiochus Ier, roi de Syrie 70
Fig. 12. — Antigone Gonatas, roi de Macédoine 71
Fig. 13. — Titus Manlius tue un guerrier gaulois 75
Fig. 14. — Sceau de la ville de Populonia (Étrurie) 81
Fig. 15. — Marcellus tue Virdumar dans un combat singulier 85
Fig. 16. — Passage des Alpes par Annibal et son armée 93
Fig. 17. — Annibal, médaille antique 99
Fig. 18. — Scipion l'Africain, buste antique 105
Fig. 19. — Tête de Cybèle, en bronze 111
Fig. 20. — Déjotarus 113
Fig. 21. — Domitius Ænobarbus, consul romain 121
Fig. 22. — Bataille des Cimbres et des Romains près de Verceil 125
Fig. 23. — Gaulois vêtus, l'un de *braies*, l'autre d'une tunique 129
Fig. 24. — Habitation gauloise 135
Fig. 25. — Carte de la Gaule, d'après les *Commentaires* de César 139
Fig. 26. — Bracelet gaulois en or massif 141
Fig. 27. — Femme gauloise 145
Fig. 28. — Agrafes gallo-romaines 147
Fig. 29. — Druide sacrificateur 153
Fig. 30. — Apollon, bronze gaulois 154
Fig. 31. — Jupiter 155
Fig. 32. — Minerves gauloises 157
Fig. 33. — Hésus 158

Pages.
Fig. 34. — Cromlech 159
Fig. 35. — Dolmen 161
Fig. 36. — Pierre druidique 163
Fig. 37. — Poterie d'argile 165
Fig. 38. — Médaille de Jules Cesar 169
Fig. 39. — Une cité lacustre chez les Helvetes 173
Fig. 40. — Chef gaulois 177
Fig. 41. — Médaille des Éburons 187
Fig. 42. — Guerrier gaulois 193
Fig. 43. — Le jeune Décimus Brutus eut le commandement de la flotte 197
Fig. 44. — Trophee de guerre et prisonniers gaulois 205
Fig. 45. — Machines de guerre 209
Fig. 46. — Anciens canots armoricains 213
Fig. 47. — Enseigne romaine 214
Fig. 48. — Ambiorix, chef des Eburons 215
Fig. 49. — Cavalier à la solde de Jules César 221
Fig. 50. — Un quatrième Gaulois succéda aux trois autres. (Épisode du siège d'Avaricum.) 225
Fig. 51. — Litavicus, chef des Éduens 229
Fig. 52. — Soldat romain 233
Fig. 53. — Arrivé en face de lui, Vercingétorix jeta ses armes à terre 241
Fig. 54. — Marc-Antoine 245

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

La Gaule. — Les anciens peuples de la Gaule. — Ibères, Aquitains. — Celtes ou Gaulois. — Origine des Celtes. — Les deux branches de la race celtique : branche gaélique, branche kymrique. — Les Belges..... 9

CHAPITRE II.

Les Ibères dans la péninsule Hispanique dans la Gaule méridionale, en Italie. — Sicanes. — Ligures. — Les Galls dans la Gaule, dans l'Ibérie, dans l'île d'Érin, dans l'île d'Albion. — Invasion des Kymris : ils occupent le nord et l'ouest de la Gaule; le sud et l'est d'Albion. — Fondation de Massalia (Marseille)..... 23

CHAPITRE III.

Émigration de Bellovèse et de Sigovèse. — Bellovèse dans l'Italie septentrionale. — Les Insubres, les Cénomans, les Boïens, les Sénones. — Siège de Clusium par les Gaulois. — Leur marche sur

Pages

Rome. — Bataille de l'Allia. — Prise de Rome. — Siège du Capitole. — Retraite des Gaulois..... 45

CHAPITRE IV.

Établissements des Celtes dans la vallée du Danube. — Boïens. — Invasion des Belges dans la Gaule et dans l'île de Bretagne. — Les Volkes-Tectosages à Tolosa. — Invasion des Gaulois dans la presqu'île de l'Hémus. — Défaite de Ptolémée Kéraunos. — Pillage du temple de Delphes. — Des troupes de Gaulois passent en Asie. — Fondation de l'État de Galatie. — Mercenaires gaulois..... 59

CHAPITRE V.

Guerres des Gaulois cisalpins contre les Romains. — Coalition des Étrusques, des Samnites et des Gaulois contre Rome. — Victoire des Romains à Sentinum. — Victoire des Sénones à Arétium; leur destruction. — Défaite des Boïens. — Des bandes transalpines descendent en Italie. — Occupation de la Gaule cispadane par les Romains. — Victoire de Marcellus, soumission des Insubres..... 73

CHAPITRE VI.

Annibal en Italie. — Son alliance avec les Gaulois cisalpins. — Les Gaulois dans les batailles de la Trébia, du Trasymène, de Cannes. — Expédition d'Amilcar en Italie; concours que lui prêtent les Cisalpins. — Magon dans la Cisalpine. — Dernières luttes des Cisalpins contre Rome; leur soumission..... 90

CHAPITRE VII.

La Galatie : Tolistoboïens, Tectosages, Trocmes. — Premiers rapports des Galates avec les Romains. — Les Galates auxiliaires du roi Antiochus à la bataille de Magnésie. — Expédition de Cnéïus

Pages.

Manlius. Les Galates acceptent la suprématie romaine. — Camma. — Les Galates et Mithridate. — Le roi Déjotarus. — La Galatie réduite en province romaine..... 109

CHAPITRE VIII.

Marseille. — Conquêtes des Romains dans le midi de la Gaule. Guerre contre les Arvernes et les Allobroges. — La province romaine. — La colonie de Narbonne. — Invasion des Cimbres et des Teutons. — Victoires des Cimbres sur les Romains. — Défaite des Teutons près d'Aix et des Cimbres à Verceil..... 118

CHAPITRE IX.

État de la Gaule au moment de la conquête romaine. — Diverses nations et tribus de la Gaule. — Chiffre de la population. — Agriculture, commerce, industrie. — Ordre politique : la royauté, les chevaliers, l'armée gauloise. — Les ligues nationales..... 135

CHAPITRE X.

Religion des Gaulois. — Les druides. — Les divinités celtiques. Cérémonies religieuses. — Les mœurs des Gaulois..... 151

CHAPITRE XI.

Envahissements des Germains. — Arioviste. — Les Helvètes forment le projet de quitter leur pays. — César dans la Gaule. — Campagne de 58. — Défaite des Helvètes et d'Arioviste..... 167

CHAPITRE XII.

Campagnes de 57 et de 56. — Ligue des Belges contre les Romains. — Succès de César sur l'Aisne. — Défaite des Nerviens sur la Sambre. — Désastres des Aduatuques. — Envoi de P. Crassus chez les tribus de l'Ouest. — César dans la Cisalpine. — Ex-

Pages.

pédition sur le haut Rhône. — Ligue des tribus de l'Ouest contre les Romains. — Défaite des Vénètes. — Campagne de P. Crassus dans l'Aquitaine. — Expédition de César contre les Morins..... 185

CHAPITRE XIII.

Campagnes de 55, 54, 53 av. J.-C. — Défaite des Usipètes des Tenctères. — Premier passage du Rhin. — Première expédition dans l'île de Bretagne. — Mécontentement des Gaulois. — Meurtre de Dumnorix. — Seconde expédition dans l'île de Bretagne. — Ligue dans le nord de la Gaule contre les Romains. — Destruction de deux légions et siège d'une troisième par les Éburons. — Défaite des Éburons. — Second passage du Rhin..... 201

CHAPITRE XIV.

Campagnes de 52 et de 51. — Soulèvement général de la Gaule centrale. — Vercingétorix. — Prise de Génabum et d'Avaricum. — Siège de Gergovie. — Victoire de Labiénus devant Lutèce. — Siège d'Alésia. — Reddition de Vercingétorix. — Soumission des Éduens et des Arvernes, des Bituriges, des Carnutes, etc. — Prise d'Uxellodunum. — Fin de la guerre..... 219

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.